

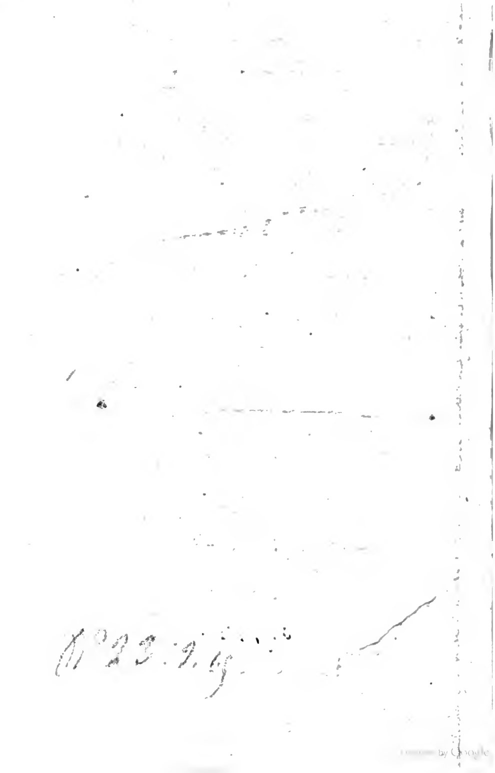
MEMOIRES
DU COMTE
DE VORDAC,
GENERAL DES ARMÉES
DE L'EMPEREUR.

Où l'on voit tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans toute l'Europe durant les mouvemens de la derniére Guerre.



Suivant la Copie Imprimée
A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVALIER, Marchand Libraire dans la Grande Sale du Palais.

M. DCCIII.





A
Très Noble & Illustre
HENRI DE CORT,
BARON D'WALEF,
Seigneur de Borlê, &c.

MONSIEUR,

J'Ay balancé long-tems avant que de hasarder l'impression du livre que je prens la liberté de vous presenter. Le public justement indigné contre plusieurs Memoires fabuleux & insipides dont on l'a depuis peu fatigué a chargé d'im-

d'imprecations & leur Auteur & les Libraires qui les ont imprimés, j'entendois tous les jours s'ecrier, quel effroyable égout vient de ſe repandre dans l'Empire des belles lettres? quelle maligne vapeur oſe infecter l'air pur qu'on y reſpire? ſe peut-t-il qu'en un ſiecle ſi éclairé, il ſe trouve des gens aſſés hardis pour nous donner de mechans extraits de Gazettes & des avantures fabuleuſes ſi mal imaginées & encor plus mal écrites? juſqu'à quand ſouffrira-t-on qu'un ſordide intérêt faſſe éclôre tant d'ouvrages ridicules? quel desordre? quelle confuſion? n'érigera-t-on jamais un tribunal

bunal dont l'autorité puiſſe arrêter la licence effrenée d'écrire & de s'enrichir aux dépens de la raiſon & du bon ſens.

Je voulois éviter ces juſtes reproches, je craignois Monſieur que le Comte de Vordac n'eût le ſort des nouveaux Memoires du Comte D*** & de la Marquiſe du Frêne, vous avez eu la bonté de diſſiper mes inquiétudes, vous m'avez aſſuré que les Memoires de ce Général de l'Empereur étoient écrits d'un ſtile noble & châtié, qu'il parloit de la guerre en véritable homme de guerre, que les évenémens étoient rangés avec beaucoup d'ordre & de

vrai-

vrayſemblance & que les avantures les plus extraordinaires y avoient un air de vérité qui pouvoit impoſer à la verité même ; ſemblables aux copies de ces excellens Maîtres qui font douter de l'original.

Je pourrois Monſieur en faveur de ce Livre ajouter a Vôtre approbation le bruit qu'il a deja fait en France, la Cour a chatié l'imprimeur pour n'avoir pas retranché des circonſtances qui lui avoient déplû, on ne s'offence que de ce qui eſt vray, & le menſonge qui n'attaque que des noms ſuppoſés a eu de tout tems un libre cours ; on m'avoit en vain promis l'explication de

tous

tous ceux qui ſont contenus dans ce volume ; j'en attens la ſuite, peut-être alors voudra-t-on bien ſatisfaire la curioſité du public & la Vôtre.

Il devroit m'être permis Monſ^{r}. ſuivant l'ancien privilége des Epiſtres Dédicatoires de vous donner les loüanges que vous méritez ; iſſu d'une Ancienne famille du Pais de Liege & ſorti d'une Mére qui a eu pour grand Oncle un Gouverneur des Pais-Bas & dont le nom d'Allagon qu'elle porte forme une des plus illuſtres familles de toute l'Eſpagne, je pourrois vous dire ſans offencer vôtre modeſtie, que vous avez tous les ſentimens qu'in-

ſpire

ſpire un ſang ſi noble, ſoutenu d'un bon naturel & enrichi d'une heureuſe Education, mais Monſieur vous n'avez accepté le preſent que je vous offre qu'à condition, que je ſuprimaſſe un encens qui le plus ſouvent tourne, en ridicule, celui qui le donne comme celui qui le reçoit, ſouffrez donc que je vous aſſure très ſimplement mais avec beaucoup de ſincérité qu'on ne peut être avec plus d'eſtime & de reſpect que je le ſuis.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéiſant Serviteur.

G. D. V.



AVERTISSEMENT.

JE n'avois d'abord fait ces Memoires, que pour avoir le plaisir de repasser de tems en tems les principales avantures de ma vie ; mais les pressantes sollicitations d'une grande Princesse m'ont engagé à les donner au Public. Quelques surprenans que soient les évenemens qu'on y trouve, je puis assûrer qu'ils sont tous véritables ; & il n'y a d'alteré dans tous ces Memoires, que quelques noms que j'ai jugé à propos de déguiser pour de bonnes raisons. Des personnes

** d'un

d'un haut rang qui liront ici quelques-unes de leurs actions, qui ne sont pas les plus belles de leur vie, pourront s'y reconnoître sous des noms empruntez; & il ne tiendra qu'à eux de reveler ce que j'ai tenu caché : pour moi je leur promets un éternel silence.



ME-



MEMOIRES
DU COMTE
DE VORDAC.



AU milieu de la plus belle Province de l'Europe, s'éleve insensiblement une chaîne de montagnes en maniére de croissant, qui forment dans leur enceinte une petite contrée appellée Navelie, assez sterile, mais fameuse par l'esprit vif & l'humeur inquiete de ses habitans. A deux lieuës de la Capitale qu'on appelle Puteoli, est un gros bourg qui porte le nom de la plus grande ville du monde. On prétend que quelques troupes de soldats séditieux, fuyant la punition de leur desobeissance, vinrent s'établir en ce lieu-là, & y fondérent ce bourg, auquel ils donnérent le nom de la Capitale de leur païs. Quoiqu'il en soit, les habitans n'y ont nullement degénéré de

l'humeur guerriére de leurs prétendus ancêtres; car le peuple y est naturellement belliqueux, mais il est aussi le plus mutin & le plus intraitable de la Province.

1661. C'est dans ce bourg que la Providence me fit naître le neuviéme de mes freres. Nôtre maison étoit fort considerée dans toute nôtre Province, par son ancienne noblesse, & ma mére étoit d'une famille encore plus illustre. Mes parens eurent grand soin de mon éducation. Dès qu'ils virent que je commençois à faire quelques progrès dans les lettres sous la conduite d'un bon Prêtre, ils prirent le parti de m'envoyer à Puteoli; pour y faire mes études, dans le College des Acigniens. Je tombai entre les mains d'un jeune Regent indiscret & impitoyable qui me traitoit cruellement tous les jours. On ne m'avoit jamais parlé de plusieurs principes de Grammaire, que mes compagnons de classe avoient appris, avant que de venir au College; de sorte que j'étois le plus ignorant de tous, & celui que l'on épargnoit le moins. Ma patience fut bien-tôt poussée à bout. Mes parens m'étant venus voir à Puteoli, je les conjurai les larmes aux yeux de me retirer du College. Mon pére y donna volontiers les mains, & me promit de me mener à l'armée de Policephale

phale où il commandoit un bataillon, & où j'avois quatre fréres Officiers dans le même regiment. Mais ma mére s'y opposa à cause de mon âge encore trop tendre ; & elle sçût si bien me gagner par ses caresses, que je lui promis enfin de continuer mes études. Je recommençay ma carriére, & une grêle de coups vint à fondre sur moi tout de nouveau & sans relâche. Dans cette extremité je resolus de me faire mourir moi-même, pour finir mes peines. Je n'avois précisément que neuf ans, quand le démon m'inspira une si horrible pensée. J'avois oüi dire qu'un de mes oncles étoit mort, pour avoir souffert le soleil durant quelques heures. J'allay au jardin me coucher par terre, derriére une muraille, dans l'endroit où le soleil étoit le plus ardent, la tête nuë, le visage tourné vers le Ciel, dans l'espérance de mourir bien-tôt. Heureusement on s'apperçût d'abord que je manquois: On me chercha de toutes parts, & on n'eut pas beaucoup de peine à me trouver. J'étois déja tout étourdi ; & je m'en sentis durant quelques jours. Mon précepteur ayant sçû tirer adroitement de ma bouche, la cause de mon desespoir, me consola le mieux qu'il pût. Il n'oublia rien pour me dédommager des mauvais traitemens qu'on me faisoit au College, &

—— il me changea enfin entiérement. C'étoit
1665. un jeune homme d'un naturel très-doux & d'une pieté exemplaire, qui mourut quelque temps après au Noviciat des Péres Benedictins. Il menagea si bien mon esprit, que par ses soins je commençai bien-tôt à en sçavoir autant que mes compagnons de Classe, & même je les surpassai tous en fort peu de tems. Je conservai sur eux cette superiorité les années suivantes, & ce fut-là justement la source de tant de tristes avantures qui ont traversé ma jeunesse.

Car les Acigniens se persuadant que j'étois un genie du premier ordre, crurent faire une grande conquête, s'ils m'engageoient dans leur societé. Comme j'étois d'un naturel très-facile, je donnai d'abord dans le piége qu'on m'avoit tendu. Gagné par les loüanges & par les caresses de ces Messieurs, qui sembloient disputer ensemble à qui me feroit plus d'honnêtetez, je demandai à entrer chez eux, & l'affaire fut bien-tôt concluë. Ma phisionomie trop heureuse fut en partie cause d'un si fatal engagement. J'avois le tour
—— du visage fort beau, le teint vermeil, le
1680. front grand, les yeux vifs, rians & à fleur de tête; le nez long, la bouche un peu grande, un air engageant, & une noble can-

candeur dans toutes mes maniéres, qui prévenoit les gens en ma faveur, & qui ne contribua pas peu à faire souhaiter aux Acigniens de m'avoir chez eux. 1680.

J'avois environ quinze ans, lorsque je partis sur la fin de l'automne, pour aller faire mes premiers exercices, à soixante lieuës de Puteoli. Je fus bien étonné de me voir un beau matin metamorphosé en Acignien sans nulle vocation, tondu en vrai moine, & revêtu d'une maniére d'habit qui me faisoit porter le menton un peu plus haut que je n'avois accoûtumé. Je ne pouvois me lasser de me considerer moi-même; & quand j'allois par les ruës, je croyois que tout le monde avoit les yeux attachez sur moi. Tout me déplaisoit dans ce nouveau genre de vie, & j'étois devoré d'un cruel ennui.

Au Printems, on nous envoya trois à peu prés de même âge, faire un long pelerinage de devotion sans nous donner d'autre provision pour nôtre voyage, que ce qu'il falloit pour nous nourrir le premier jour. Nous étions obligez de demander l'aumône à tous ceux que nous rencontrions en chemin. Et dans les Villes par où nous passions, après avoir mendié de porte en porte, nous allions demander l'hospitalité dans des maisons dont on

nous avoit donné la liste, & où l'on avoit
1680. la pieuse coûtume de recevoir nos semblables tous les ans. Un jour, ayant fait bonne chére chez un riche Beneficier, nous prîmes joyeusement le chemin d'un ancien Monastére de Bernardins, situé à quelques lieuës de Tebirre. Du haut d'une montagne, nous le découvrîmes en bas, au milieu d'un profond vallon. Ce Monastére étoit marqué en gros caractére dans la liste des maisons où nous serions bien reçus. Comme il n'étoit encore que deux heures aprés midi, nous voulûmes attendre quelque tems, afin de n'arriver à ce Convent que sur le soir, precisément quand il seroit tems de demander à y coucher. Nous nous assismes tous trois au haut de la montagne, & après nous être entretenu sur plusieurs choses, mes deux compagnons qui étoient d'un esprit vif, s'avisérent de faire rouler du haut de cette montagne en bas, des pierres d'une médiocre grosseur : le penchant étoit rapide; & ces pierres roulant avec impétuosité, alloient heurter en chemin contre des rochers qui leur faisoient faire des bonds prodigieux. J'imitai mes compagnons. Nous nous animâmes à qui reüssiroit le mieux. Nous jettâmes des pierres plus grosses, & enfin nous nous efforçâmes à faire

faire rouler ensemble des pieces de rocher, dont la chûte faisoit un grand bruit 1680.
tout à lentour. Nous n'avions garde de nous ennuyer d'un jeu qui avoit tant de rapport à nôrre âge, lorsque tout d'un coup nous entendîmes de grands gemissemens, & des cris confus de quelques bergers qui crioyent de toute leur force: *Au meurtrier, au meurtrier.* Ces cris de mauvais augure nous effrayérent. Nous nous regardions les uns les autres tout interdits, & bien tôt après nous apperçûmes cinq ou six païsans armez de fleaux, de haches & de bâtons ferrez par le bout, qui venoient à nous par le côté gauche de la montagne, & qui faisoient signe en même tems à quelques autres de monter par la droite, pour nous mieux envelopper. Nous décampâmes bien-vîte, sans penser à prendre nos hardes. Nous fuyions à perte d'haleine; & aprés avoir fait un grand tour au-travers des brosailles, nous allâmes frapper à la porte du Convent, tout essoufflez de nôtre course. Les païsans courroient toûjours aprés nous, mais nous sonnâmes la cloche de la porte si fort & si souvent, que le Portier, allarmé d'ailleurs de tant de cris, dont tout le vallon retentissoit, nous ouvrit la porte, avant que les païsans nous eussent pû joindre. Tous les Reli-

gieux accoururent au bruit, & furent bien
1680. surpris de voir trois jeunes Acigniens, sans manteau, sans besace, un des trois sans chapeau, hors d'haleine, & tout effrayez. Les païsans faisoient tant de bruit à la porte, qu'on fut obligé de leur ouvrir, après nous avoir fait cacher dans le refectoire. Le Superieur du Monastére, qui étoit un vénérable Vieillard très-honnête homme, ayant appris qu'une des pierres que nous avions fait rouler du haut de la montagne, avoit tué un cochon, & blessé un jeune berger, fit nôtre paix avec les païsans. Il leur païa le cochon qu'il fit porter au Convent, & les obligea à nous rendre tout nôtre petit bagage que nous avions laissé sur le haut de la montagne.

Nôtre avanture réjoüit quelque tems ces bons Péres. Durant le soupé, on entendoit de tems en tems de jeunes Religieux qui ne pouvoient s'empêcher d'éclater de rire en nous regardant, sans doute au souvenir d'une scene si plaisante.

Ils nous donnérent bien-tôt eux mêmes occasion de rire à nôtre tour à leurs dépens. Après soupé on nous conduisit dans une chambre où l'on nous avoit préparé des lits. Les Religieux s'étant retirez, nous voulûmes nous coucher, mais nous trouvâmes tant de punaises dans les trois lits, que nous n'eû-

n'eûmes pas le courage de nous y mettre: ce qui nous fit prendre le parti de passer la nuit sur des chaises. Quelque tems après étant sorti seul pour quelque nécessité, je trouvai un vieux frére laï qui avoit tout l'air d'un spectre. Il s'appuyoit d'une main sur son bâton, & de l'autre il tenoit une lanterne sourde. Il me demanda d'un ton serieux, où j'allois, & pourquoi je n'étois pas encore couché. Dès que je lui en eus dit la raison, il entra avec moi dans la chambre, & voulut se convaincre par ses propres yeux de la vérité de ce que je disois. Il nous dit ensuite d'un ton fort bas de le suivre, & mettant le doigt sur la bouche, il nous fit signe de ne point faire de bruit, pour ne pas interrompre le repos des Religieux. Nous prîmes nos souliers à la main, pour n'être point entendus, & marchant sur la pointe des piez, nous suivîmes nôtre vieillard, qui nous ayant fait traverser bien des cours & des galeries, nous fit entrer dans une ancienne infirmerie inhabitée, où l'on disoit que l'on voyoit des spectres de tems en tems, & où l'on entendoit du bruit. Le bon frére ne voulut point nous en avertir de peur de nous effrayer; il accommoda comme il put un lit pour nous trois, & nous ayant donné le bon soir, il se retira.

1680.

coup de peine à les persuader, sur-tout lorsque sortant en foule de l'Eglise ils virent au travers des vitres de la lumiére dans l'infirmerie. Ils entendirent bien-tôt le bruit que nous faisions; & remarquant sur les vitres le mouvement de l'ombre de nos chapeaux, que nous faisions voler de toutes parts, il ne doutérent plus que ce ne fussent les spectres qui tenoient-là leur sabat. 1680.

Le bon frére qui nous avoit conduits dans cette chambre, & qui seul sçavoit que nous y étions, ne s'étoit point levé à cause de sa vieillesse, & il logeoit bien loin delà à un bout du Monastére. Ces bons péres s'animoient mutuellement à aller tous ensemble à l'Infirmerie, mais aucun d'eux ne vouloit passer le premier. Enfin deux des plus hardis se mirent à la tête des autres, & vinrent ainsi à la porte de nôtre chambre, sans oser l'ouvrir. Un jeune Religieux plus resolu que les autres, donna un coup de pié contre la porte de l'Infirmerie, & reculant aussi-tôt, il cria de toute sa force, *Je te commande de la part de Dieu de dire qui tu és, & pourquoi tu fais tant de bruit dans ce Convent.* Si tôt que nous entendîmes frapper à nôtre porte, nous éteignîmes promtement la chandelle, & nous nous jettâmes sur le lit

—— gardant un profond silence. Un des Reli-
1680. gieux devenu plus hardi par le silence des prétendus spectres, ouvrit brusquement la porte de nôtre chambre, & après l'avoir ouverte, il recula promtement de cinq ou six pas comme avoit fait l'autre ; & reculant ainsi avec précipitation, il renversa par terre un autre Religieux qui portoit un flambeau. Ce petit inconvenient, & l'odeur des pates & des aîles grillées de la chauve-souris, firent croire aux Religieux que cette odeur venoit des phantômes, & chacun reculant en même tems, ils s'enfuirent tous.

Nous ne pûmes plus nous empêcher d'éclater de rire. L'un de nous leur cria : Que demandez-vous ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ? On nous répondit de bien loin. Qui êtes-vous ? Parlez de la part de Dieu. Nous sommes les Aciguiens, dîmes nous, qui sommes couchez dans cette chambre. Les bons péres avoient encore de la peine à s'approcher ; mais s'étant un peu rassûrez, ils entrérent dans la chambre : nous racontâmes à quelle occasion le vieux frére nous y avoit conduits, & la chasse que nous venions de faire de la chauve-souris. Je n'ai jamais vû rire de si bon cœur.

Les Religieux se railloient les uns les autres.

autres de leur frayeur, & chacun en particulier prétendoit avoir été plus courageux 1681. que tous les autres. Le lendemain on ne fit que parler dans le Convent de nos deux avantures, du cochon tué, & des ſpectres de l'infirmerie.

Ce ne fut qu'à regret que nous quitâmes ce Convent, dont le ſejour me paroiſſoit déja aſſez doux. Dans la ſuite de nôtre pelerinage, je commençai à goûter le plaiſir de l'indépendance. J'e n'avois ni maître, ni ſuperieur; nous étions tous trois d'une humeur fort enjoüée, & nous nous accoûtumâmes ſi bien à gueuſer enſemble, que nous aurions fait le métier ſans beaucoup de peine le reſte de nos jours.

Lorſque nous fûmes de retour chez les Acigniens dans le lieu ordinaire de nos premiers excercices, je me ſentis ſaiſi d'une horreur ſecréte, à la vûë de tant de ſuperieurs & de vigilans inſpecteurs dont j'étois environné. Le chagrin m'accabloit. J'avois toûjours eu une averſion extrême pour le genre de vie où je me voyois engagé comme malgré moi; mais cette averſion augmentoit de jour en jour, & elle devint enfin invincible.

Tous ceux qui avoient été envoyez en pelerinage en divers endroits, étant de retour, on nous aſſembla tous, & on nous

1681. obligea, selon la coûtume, à dire publiquement les fautes que chacun avoit vû commettre à ses compagnons durant tout le voyage. Un de mes camarades fut assez bon pour raconter l'avanture du cochon tué par les pierres que nous avions fait rouler du haut de la montagne. Cèt innocent croyoit qu'on se contenteroit d'en rire, mais il se trouva bien loin de son compte. Nos superieurs témoignérent en être fort scandalisez; & après quelques déliberations secrètes, ils conclurent que nous serions châtiez tous trois, & on nous condamna à nous donner publiquement la discipline, pendant que les autres seroient à table. Nous eûmes beau pleurer, prier, conjurer, pour éviter ce châtiment public; il fallut enfin s'y resoudre, & se soûmettre au nombre des coups qu'on nous prescrivit. Mes deux compagnons faisoient une étrange grimace, & je crois que je n'avois pas meilleure contenance qu'eux, mais tout mon mal ne passa pas en cessant de me donner la discipline: j'eus tant de honte de me voir ainsi châtié publiquement, que j'en étois presque au desespoir. Ce qui augmentoit mon chagrin, c'est que tous les jeunes Acigniens venoient en secret me faire des complimens de condoléance, & par la part qu'ils témoignoient prendre à mon

mon malheur, ils me le faisoient paroître encore plus grand : chacun n'est malheureux qu'autant qu'il croit l'être. A force de reflechir sur ce qui venoit de m'arriver, je me persuadai que je ne m'en consolerois de ma vie. Je ne gardai plus de mesures, je murmurai tout haut contre mes superieurs. Je me plaignis de l'injustice de la pénitence qu'ils m'avoient imposée, & je les tournai en ridicule, de ce qu'ils faisoient courir le bruit, que c'étoit une des pierres que j'avois jettées, qui avoit tué le cochon.

1681.

Il y a par-tout de faux fréres qui se font un mérite auprés des superieurs, de leur aller rapporter tout ce qu'ils sçavent, & souvent ce qu'ils ne sçavent pas. Ces sortes d'animaux se trouvent dans les Convents aussi-bien que dans les Cours des Princes. Mes superieurs furent bien-tôt avertis que je levois le masque, & que je me plaignois ouvertement de leur conduite. Je fus bien étonné lorsqu'ils me firent le détail de toutes les sottises que j'avois dites contre eux, & lorsqu'ils me declarérent qu'ils m'avoient condamné à cause de mes plaintes, à me donner publiquement la discipline au Refectoire. Je leur repliquai avec une fermeté qui les étonna, que pour la discipline je n'en avois déja que trop fait, &

que

—— que j'étois resolu de n'en tâter de ma vie.
1681. Alors ils me menacérent de me la faire donner par force, mais je leur dis d'un ton resolu, que je voulois absolument les quitter, & qu'ils eussent à me rendre incessamment les habits que j'avois, quand j'étois entré chez eux.

Mes superieurs, qui ne s'attendoient pas à une telle réponse, changérent bien de langage. Ils me dirent cent choses obligeantes pour dissiper mon chagrin. On affecta dès-lors de me procurer tout ce qui me pouvoit faire quelque plaisir. Peu de jours après on me donna une espece de dignité qui me mettoit à la tête de tous mes camarades, & qu'on n'avoit accoûtumé de donner qu'à ceux qui faisoient paroître le plus de ferveur.

Durant ce calme, j'écrivis à mes parens que je ne pouvois nullement goûter la vie que je menois, que Dieu ne m'y appelloit point, & qu'ainsi ils ne fussent pas surpris de me voir bien-tôt de retour chez eux.

Mes parens étoient trop honnêtes gens, pour me vouloir obliger à demeurer dans un état, où j'étois contre les ordres de la Providence. Ainsi ils se préparoient à m'écrire de venir, lorsqu'ils communiquérent ma lettre aux Acigniens de Puteoli.

Ceux-

Ceux-ci ſçurent ſi bien leur perſuader, que tout ce que je faiſois n'étoit qu'une tentation du demon, que mes parens irritez m'écrivirent, que ſi j'avois la hardieſſe de quitter les Acigniens pour retourner chez eux, ils me chaſſeroient honteuſement de la maiſon comme un malheureux, auſſi indigne de porter leur nom que leurs armes. 1681.

Je penſai mourir de douleur lorſque je lûs cette lettre. Je ne faiſois que m'affliger nuit & jour, dès que je n'étois apperçu de perſonne. L'état où je me trouvois engagé m'étoit inſupportable, & je me voyois dans l'impoſſibilité d'en ſortir. Trois mois aprés j'appris que mon pére avoit été tué à la bataille de Feſen aprés avoir vû tomber morts ſur la place trois de mes fréres qui étoient à ſes côtez. Tant de triſtes nouvelles venuës à la fois mirent ma mére au tombeau. Dans cette affreuſe conjonĉture, je déteſtois mon ſort cent fois le jour, ſans ſçavoir à quoi me resoudre, n'oſant prendre conſeil de perſonne. Enfin je fis ſemblant d'être content d'agréer un genre de vie que mon cœur abhorroit ſecrétement.

Le tems de mes premiéres caravanes étant expiré, on m'envoya à Trieſte commencer les exercices publics des Acigniens.

gniens. Quelque dégoût que j'eusse pour-
1681. mon état, je sentis quelque plaisir de voir qu'à l'âge de dix-sept ans, on me confioit un emploi public, qui demandoit de la sagesse avec quelque teinture des belles lettres, & qui me donnoit occasion d'avoir de la liaison avec tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens dans la ville. C'est là que je fis connoissance avec deux Gentilhommes François nommez de Chomelin & la Çondamine, qui ayant pris quelque affection pour moi, me venoient voir souvent, & eurent la bonté de m'enseigner la Langue Françoise. Ils avoient été obligez de quiter leur pays pour quelque affaire, mais ils ne l'avoient pas oublié. Ils me parlérent si souvent de la France, & m'en dirent tant de bien, qu'ils m'inspirérent pour la nation Françoise, une estime que rien n'a été capable d'alterer depuis.

L'étude de la Langue Françoise ne m'empêcha pas de remplir les devoirs que m'imposoit mon emploi. Je commençai à me faire quelque réputation parmi les Acigniens, ils m'envoyérent les années suivantes à Notorre & à Messine. Je fis tous mes efforts pour me perfectionner dans l'exercice de mon emploi, & pour me distinguer de mes collegues. J'eus le plaisir de me voir applaudi; & ces commencemens heu-

heureux m'enflant le cœur, me soûtenoient dans une occupation pour laquelle 1682.
je me sentois une aversion naturelle.

Le succès que j'eus ne m'attira point l'envie de mes collegues. J'étois de belle humeur, toûjours prêt à rire avec eux; j'entrois dans leurs sentimens, & je m'insinuai si bien dans leur esprit, que je gagnai entiérement leur affection & leur confiance. Cette tranquillité fut interrompuë par un petit accident, qui dans la suite en attira plusieurs autres.

Un jour que j'allois avec mes collegues à une maison de plaisance où nous avions accoûtumé de nous aller récréer de tems en tems, à une lieuë de Messine, nous trouvâmes en chemin un petit torrent enflé par les pluïes. Nous joüâmes à qui le sauteroit le mieux. Un jeune Acignien en sautant, tomba la tête contre une pierre, & fut blessé dangereusement. Je sautai dans le même instant, & ayant pris ma course de loin, je reüssis trop bien pour moi, puisque je sautai trop loin dans un endroit humide, où le pié me glissa. Je tombai sur ma jambe, & je brisai un petit os attaché à la cheville. M'étant relevé fort brusquement, je voulus marcher, & il me fut impossible de m'appuyer sur le pié. Ainsi il fallut m'emporter dans le Châ-

1682. Château de Virete qui n'étoit qu'à deux pas du grand chemin. Le maître de la maison s'y trouva par hazard. On n'oublia rien pour me consoler, & en attendant qu'une chaise vint de la Ville pour m'y porter, je reçus tant d'honnêtetez de Monsieur de Virete & de toute sa famille, que je ne songeai presque plus à mon mal.

Dès que je fus à Messine, les Chirurgiens ayant visité ma jambe, & n'osant entreprendre de me guerir, on fut obligé d'avoir recours à une femme de la Ville d'environ quarante ans, devote de profession, veuve de son troisiéme mari, fort charitable à l'égard des pauvres, & qui passoit pour très-habille rabilleuse d'os cassez.

Il fallut s'adresser à l'Evêque pour obtenir permission de faire entrer cette devote dans la Maison des Acigniens. Comme je ne pouvois me persuader qu'une femme pût me guerir, j'eus bien de la peine à me mettre entre ses mains, & ce ne fut que pour déférer à mes superieurs, que je me remis à la discretion de cette devote. Elle me fit souffrir de fort cruelles douleurs durant l'opération qui fut assez courte, mais pourtant beaucoup plus longue que je n'aurois souhaité. Quelques jours après, les Chirurgiens découvrirent que l'os

l'os démis n'étoit pas rétabli dans sa place, & en me tâtant la jambe, ils sentirent que 1682.
les fragmens de l'os cassé ne s'étoient point réjoints. On fit venir de la campagne un villageois très-fameux dans toute l'isle, par des operations de cette nature. C'étoit un bon homme, mal vêtu, fort grossier dans toutes ses maniéres, cependant son prémier abord me fut de très-bon augure. Il me parla avec tant de simplicité, & avec l'air d'un homme si prévenu qu'il me guériroit, que je le priai de ne me point épargner, & de me traiter comme il jugeroit à propos, pourvû que je guérisse: & parce qu'il s'étoit déja formé un calus entre les fragmens de l'os cassé, on crut que l'opération seroit violente. On me fit étendre sur une longue table, couché sur le dos; on m'attacha les piez & les mains avec des nappes & des serviétes. J'avois beau leur dire que tout cèt attirail étoit inutile, puisque j'étois resolu de souffrir en patience; il fallut que je me laissasse attacher, comme si on eût voulu faire l'anatomie de mon corps. On craignoit encore que les nappes ne fussent pas assez fortes pour resister aux efforts que je ferois dans la violence de la douleur. Les plus robustes des Acigniens se jettérent sur moi à corps perdu, comme s'ils avoient voulu m'étouffer.

1682. touffer. J'en avois deux à chaque bras, deux à chaque jambe, & deux autres me ténoient par la tête, & me ferroient si fort, que j'avois bien de la peine à respirer. Le villageois me voyant si bien attaché, jetta son chappeau par terre, & ayant fait sa priére à genoux, il fit le signe de la Croix sur ma jambe avec le pouce, il demanda ensuite de l'eau benite, & m'en jetta depuis la tête jusqu'aux piez, en formant encore un signe de Croix, comme on a coûtume de faire sur les corps morts. Il prit ma jambe, & la remuant fort doucement en plusieurs sens, il dit tout à coup. J'ai réüssi, tout est fait; & il avoit bien raison de le dire, car il accommoda si bien ma jambe, en me faisant très-peu souffrir, que dans cinq ou six semaines, je marchai aussi droit, & aussi ferme, que si je n'avois jamais eu aucun accident. Ce bon homme fut admiré de toute la compagnie; mais je ne me contentai pas de l'admirer, je lui fis present de tout ce que je pûs ramasser, par moi ou par mes amis, & j'avois plus de plaisir de lui donner quelque chose, qu'il n'en avoit lui-même de le recevoir.

Si-tôt que je fus gueri, j'allai rémercier Monsieur de Virete de l'accüeil qu'il m'avoit fait dans son Château. C'étoit un Gen-

entilhomme d'une taille médiocre, mai-
e, d'un tein un peu bazané par les fati- 1682.
es de la guerre; plein d'esprit & de viva-
é dans son grand âge de près de quatre-
ıgts ans, civil, généreux, magnifique,
ıé & estimé de tout le monde. Il avoit
illi dans les armées de France; & con-
vé beaucoup d'estime & d'affection
ur les François. Je me fis un mérite
ırès de lui d'aimer cette Nation & d'en
voir la Langue, qu'il prénoit plaisir à
ler avec moi. Je m'insinuai insensible-
nt par-là dans son esprit. Il avoit une
: unique d'environ vingt ans, assez
e, d'une conversation enjoüée, &
n fort beau naturel. Pour faire ma
r au pére, je faisois de petits présens à
fille, je l'envoyois souvent visiter,
je lui rendois moi-même d'assez fré-
ntes visites. Monsieur de Virete crut
j'étois véritablement passionné pour sa
; il en parut très-content, & me re-
a dès-lors comme son gendre futur,
me découvrir pourtant le dessein qu'il
t formé. Il me conduisoit souvent au
teau de Virete, où il me régaloit ma-
quement avec sa famille. C'est-là que
ıis oublier mes petits chagrins dome-
ıes.

omme je vis que Monsieur de Virete
étoit

étoit véritablement mon ami, je ne fis pas
1682. difficulté de lui découvrir ce qu'il me demandoit souvent. Je lui avoüai que j'étois très-mécontent de mon état, que j'y étois entré sans vocation, & que je n'y demeurois que par une fatale nécessité. A ces mots, il m'embrassa plusieurs fois. Il me consola, & me dit, que puisque ma conscience ne me reprochoit rien sur cèt article, il vouloit me tenir lieu de pére, & là-dessus il me découvrit le dessein qu'il avoit pris dépuis long-tems de me donner sa fille en mariage, avec tous ses biens, dès que je me serois retiré de chez les Acigniens, où il avoit bien connu que je ne vivois pas content. Je fus si touché de la bonté de son cœur, que je ne lui repliquai que par mes larmes; & enfin revenant un peu à moi, je le remerciai mille fois. Je lui protestai que je le regardois déja comme mon pére, avant qu'il eût pensé à me faire un si grand bien, mais qu'il venoit de me gagner tellement par sa générosité, qu'il m'avoit ôté le pouvoir de n'avoir pas pour lui tous les sentimens d'un bon fils. Je le priai très-instamment de ne communiquer à personne ce que nous venions de nous dire, & je le quittai après lui avoir promis de retourner chez lui un jour qu'il me marqua, afin de prendre ensemble des mesures

nesures justes, pour éxécuter nôtre pro-
et. 1682.
Lorsque j'eus le tems de réfléchir tout seul
ans ma chambre, sur ce qui venoit de se
asser, je me trouvai dans un fort grand
nbarras. J'étois charmé de la générosi-
de Monsieur de Virete, & de l'excès de
bonté. Ses grands biens n'étoient pas
n foible atrait pour moi, mais je ne sen-
ois rien pour sa fille. Elle étoit assez bel-
, & elle avoit plusieurs bonnes qualitez
our rendre un mary heureux. Elle étoit
ême recherchée de plusieurs jeunes gen-
hommes; cependant je me sentois une
différence, & un froid extrême pour elle,
r rapport au mariage. La seule considé-
tion que j'avois pour son pére, m'avoit
gagé à faire pour elle toutes les démar-
es que j'avois faites jusqu'alors; enfin
stimois cette Demoiselle pour son méri-
, mais quand je pensois que je devois être
1 époux, je sentois une aversion secréte,
nt j'ignorois la cause. Je crûs qu'avec
ems je pourrois prendre d'autres senti-
ns pour elle: cependant je m'estimai
-heureux de pouvoir trouver un si bon
e en quitant les Acigniens.
Le jour marqué étant venu, j'allai au
teau de Virete. J'y rencontrai une
nbreuse assemblée des Dames de Mes-
 sine

—— fine qui avoient été invitées par Madame
1682. de Virete. L'après-dinée on joüa à divers jeux dans le château, parce qu'à cause du froid, la promenade n'étoit pas commode. Parmi les Dames qui avoient été invitées, il y avoit une jeune Demoiselle appellée Henriete de Lodran qui joüoit aux échecs. On m'invita à joüer avec elle. J'acceptai le parti avec plaisir. Nous joüâmes quelque tems ensemble, tandis que les autres Dames s'amusoient, les unes à chanter, ou à danser, & les autres à joüer, ou à faire des contes auprès du feu. A la derniére partie, j'étois tout distrait, & au-lieu de penser à mon jeu, je sentois je ne sçai quelle inquiétude qui m'empêchoit de m'appliquer. Mademoiselle de Lodran s'en apperçut, & me dit qu'elle voyoit bien, que je ne la regardois pas comme un adversaire digne de moi. J'étois tout interdit, & je ne lui répondis, qu'en soûriant d'une maniére froide & un peu niaise. Je me retirai tout pensif. Monsieur de Virete crût que ma melancolie venoit de ce que je n'avois pas pû lui parler de nos affaires. Tout me parut changé chez les Acigniens, & je leur parus aussi tout changé moi-même. Je gardois un profond & morne silence, je voulois toûjours être seul. L'idée de Mademoiselle de Lodran
me

ne revenoit sans cesse dans l'esprit Les raits de son visage m'étoient demeurez si 1682.
ien gravez dans l'imagination, que je royois la voir toûjours presente. Je sens bien-tôt que c'étoit elle qui m'avoit mémorphosé. Lorsque j'eus connu la cause e mes agitations, je me flatai que je seois bien-tôt guéri, & que la raison rerendroit aisément sa place. Je fis mille aisonnemens, tantôt serieux, tantôt bains, pour me desabuser: mais plus je raionnois, plus je me sentois esclave de cette assion naissante. Après avoir bien comattu, & toûjours en vain, je cessai de reretter la perte de ma liberté. Je m'occuois sans cesse des moyens de pouvoir parr à Mademoiselle de Lodran, pour lui ire connoître ce que je sentois pour el-, sans que personne s'en apperçût. Je e manquois pas d'aller autant que mon at me le permettoit, dans toutes les asmblées, où je sçavois qu'elle devoit se ouver. Je me mettois assez près d'elle, our lui pouvoir parler quelquefois, mais n'osai jamais lui dire un seul mot. Come il faut garder de grandes mesures dans païs-là, je me contentois de la regarr d'une maniére qui lui fit bien-tôt conître ce que j'avois dans le cœur, comme e me l'avoüa dans la suite. Cépendant je

—— croyois qu'elle ne s'appercevroit pas que
1682. je jettois fort souvent les yeux sur elle.

Enfin ne sçachant quel expedient prendre pour lui parler, je découvris que Madame de Lodran sa mére étoit une dévote de profession qui avoit choisi pour son Directeur un vieux Acignien, homme de mérite, & d'une grande piété. Je fis incessamment ma cour à cèt Acignien, j'étois dans sa chambre aussi souvent que mon emploi me le permettoit; & dans peu de tems je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'il devint mon protecteur & mon panegyriste. Il me prénoit souvent pour son compagnon, quand il alloit à la promenade, ou faire quelques visites en ville. Un jour il alla voir Madame de Lodran sa dévote, & c'étoit tout ce que je prétendois. Tandis qu'il entreténoit la mére, j'eus le tems de parler à la fille. Je ne fis que béguayer au commencement, je ne sçavois ce que je disois: je répétai cent fois un compliment court & froid, que je debitois d'un ton tremblant & d'une voix chanchelante. La maniére dont Mademoiselle de Lodran reçût mon compliment, me rassura un peu. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas connoître la cause de mon embarras. D'ailleurs elle avoit oüi dire cent fois à Mademoiselle de Virete, que j'étois d'une humeur fort

en-

enjoüée, que j'avois de l'esprit & du feu, & que j'étois assez libre dans la conversation. Cependant elle voyoit en moi tout le contraire. Elle n'eut pas de peine à s'imaginer, d'où venoit un si grand changement. Mademoiselle de Lodran n'avoit alors que dix-huit ans; elle n'étoit pas belle, mais elle avoit je ne sçai quoi qui me paroissoit fort aimable. Elle étoit d'une taille assez haute, & très-déliée. Elle avoit le visage maigre & pâle, les yeux bleus, la bouche petite, le nez un peu aquilin, & un ton de voix fort insinuant. Dans son air & dans toutes ses maniéres, on voyoit peinte une douceur, & une modestie singuliére. C'est par là qu'elle m'avoit touché. Elle avoit l'esprit aisé, vif & juste, la repartie prompte & delicate : cependant elle parloit fort peu, & toûjours avec une douceur incroyable. 1682.

Elle me fit des plaintes d'une maniére fort engageante, de ce que j'avois paru si distrait au château de Virete, tandis que je jouois aux échecs avec elle. Par là elle me mettoit en beau chemin, de lui dire ce que je souhaitois si passionnément qu'elle sçût & ce qu'elle souhaitoit aussi elle-même d'apprendre de ma bouche. Cependant sa modestie m'imposant silence, je me défendis le mieux que je pûs, & par mes répon-

—— ses un peu plus libres qu'au commence-
1682. ment, mais toûjours embaraſſées, je la confirmai dans l'opinion qu'elle avoit déja de la diſpoſition de mon cœur, à ſon égard. Il n'eſt rien de plus diſſimulé qu'une femme quand elle veut déguiſer ſes ſentimens; elle ſçait les rendre impénétrables aux yeux les plus perçans; mais la plus ſage & la plus ſévére ſent toûjours une ſecréte complaiſance, quand elle connoît qu'elle a inſpiré quelque ſentiment tendre & paſſionné. J'étois convaincu dès-lors que c'eſt une foibleſſe, que le ſéxe peut combatre, mais dont il ne peut ſe dépoüiller qu'à la mort. Peut-être me trompois-je, mais dans cette prévention fauſſe ou vraie, je me flattai que je connoiſſois au travers de la modeſtie de Mademoiſelle de Lodran, que je ne lui étois pas tout-à-fait indifférent. Je ne manquai pas d'y retourner avec le vieux Acignien, & j'y joüai aux échecs. Madame de Lodran s'appercevant que ſa fille prenoit pleiſir à joüer avec moi, pria le Directeur de la venir voir, le plus ſouvent qu'il pouroit, & de m'amener toûjours avec lui. Nous y allions fort ſouvent, & nous étions toûjours très-bien reçûs. Je fis quelques preſens à tous les domeſtiques, qui ſe déclarérent d'abord pour moi. Dès que nous entrions dans cette maiſon, nôtre

tre arrivée y apportoit la joye, & tout y étoit en fête. 1682.

Ces douceurs ne durérent pas longtems. Je ne pouvois pas me dispenser de tems en tems de voir la Comtesse de Torbene par rapport à l'emploi dont j'étois chargé. C'étoit une veuve de quarante à cinquante ans, entêtée de sa noblesse, extrêmement laide, d'un naturel ardent & impétueux. La nature l'avoit dédommagée de sa laideur, par un esprit fin & délié, mais des plus malins & des plus dangereux. Cette Dame m'étant venuë voir un jour, je la reçûs avec beaucoup de respect. Elle me dit quelques douceurs, je lui en dis aussi, mais par pure cérémonie. La Dame qui étoit naturellement, fort hardie, me dit assez cavaliérement, qu'elle avoit toûjours été en secret ma bonne amie, & qu'elle vouloit que je commençasse d'être son bon ami. Ce compliment me surprit; cependant sans me déconcerter, je lui répondis le plus civilement que je pûs, & je lui promis tout ce qu'elle voulut, ne pensant nullement, que cela tirât à conséquence. Durant deux mois, je fus importuné de visites continuelles de sa part, & elle me fit des presens considerables. Je ne sçavois comment me délivrer de cèt embarras, je n'aimois

—— point la personne de Madame de Torbene, 1682. & je craignois son esprit. En attendant que le tems me donnât quelque occasion de me tirer honnêtement de cette intrigue, & sans éclat, je me ménageai avec la Dame, le mieux qu'il me fut possible. Parmi les presens qu'elle m'avoit faits, il y avoit une miniature très-riche & très-curieuse, que je donnai à Mademoiselle de Lodran, mais je n'eus pas la précaution de l'avertir qu'elle venoit de Madame de Torbene, qu'elle voyoit souvent.

Quelques jours après Madame de Torbene étant allée voir Mademoiselle de Lodran, vit dans le cabinet de cette Demoiselle la miniature en question. Elle en loüa la beauté, l'éxamina curieusement, & ayant bien reconnu que c'étoit celle qu'elle m'avoit donnée, elle se retira sans mot dire. Elle ne pût plus douter, que je ne l'eussé sacrifiée à Mademoiselle de Lodran, & fut convaincuë qu'elle étoit la dupe de tout, & que tout ce que j'avois fait pour elle n'étoit qu'une vaine grimace. Elle changea si fort dans le moment à mon égard, qu'elle résolut de me perdre, & de perdre Mademoiselle de Lodran. Elle regarda d'abord la femme de chambre de Mademoiselle de Lodran, comme un instrument propre à sa vengeance. C'étoit une jeune

jeune Génoise qui rioit toûjours, & d'une bonté qui alloit quelquefois jusqu'à la simplicité. Madame de Torbene dit à cette bonne fille, comme en secrèt, que Mademoiselle de Lodran lui avoit montré confidemment quelques-unes de mes lettres, qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau & de plus délicat, mais que je paroissois trop reservé : qu'elle souhaitoit avec une passion extrême de voir quelque lettre un peu plus tendre, de ma façon. Il faut, ma chére enfant, ajoûta-t-elle avec beaucoup d'empressement, il faut que nous fassions ensemble une chose, il faut que tu ailles trouver Vordac, que tu lui dises, que ta maîtresse est au lit, tourmentée de la migraine, & qu'elle le prie de lui écrire un petit mot, pour dissiper son mal. Tu ajoûteras, comme de ton chef, qu'il faut qu'il écrive d'une maniére un peu plus passionnée, que tu és sûre que ta maîtresse en sera contente : & après que nous aurons lû la lettre, nous la porterons à Mademoiselle de Lodran, qui rira sans doute de bon cœur, quand elle sçaura ce que nous aurons fait. Pour moi, mon enfant, continua-t-elle, j'aime tellement l'esprit, & surtout un esprit un peu tendre, qu'il n'est rien que je ne fasse, pour reconnoître le plaisir que tu me feras. Voilà toûjours en at- 1682

—— attendant, & fais bien ton personnage.
1682. Elle lui fit don en même tems d'une bourse bien travaillée.

La Génoise donna dans un panneau si grossier. Elle vint me dire que sa maîtresse étoit au lit tourmentée d'une cruelle migraine, qui l'avoit empêchée de m'écrire, & qu'elle me prioit de lui faire sçavoir par écrit, si je prenois quelque part à sa douleur. Elle me dit ensuite en confidence: Ecrivez-lui un peu tendrement, là, là, vous le sçaurez bien faire, elle le souhaite de tout son cœur, mais elle n'ose vous le dire. Gardez-moi seulement le secrèt, & écrivez comme je vous dis. J'écrivis aussitôt ce que le cœur me dictoit, c'étoit en dire beaucoup. Sans sçavoir que je forgeois des armes contre moi, je me servis de quelques termes un peu tendres. Cependant comme j'avois une grande idée de la vertu de Mademoiselle de Lodran, je ne mis rien dans ma lettre, qui sortît des bornes de la bienséance. Madame de Torbene étoit à cent pas de là, attendant sa proye. Elle n'eut pas plûtôt la lettre qu'elle congédia la messagere. Elle fit faire plusieurs copies de ma lettre, & les ayant repanduës por la ville, elle alla trouver mon Superieur à qui elle montra l'original, inventant mille choses pour l'irriter contre moi.

›i. Je sentis fondre la tempête avant que ’eusse prévûë. Je voyois par-tout des co- 1682.
:s de ma lettre. J’avois beau dissimuler, & re bonne mine : mon Superieur m’ayant pellé, me gronda d’une étrange maniére; ais pour ne pas mal édifier les jeunes Acimiens, il n’osa me punir publiquement, ’avoir écrit sans sa participation & sans néessité à une personne du séxe ; ce qui étoit un crime capital, quoi qu’il avoüa de bonne foi, qu’il n’y avoit rien de criminel dans ma lettre. On me défendit absolument tout commerce avec Mademoiselle de Lodran, qui par un surcroît de malheur pour moi, s’embarqua quelques jours après pour aller à Naples demeurer chez une de ses tantes, de qui elle attendoit une riche succession.

Madame de Torbene s’applaudissoit du succès de sa fourberie, & triomphoit avec ses confidentes, de ce que Mademoiselle de Lodran lui avoit abandonné le champ de bataille : mais elle eut bien-tôt la sienne à son tour. L’innocente Génoise avoüa sa simplicité, & par là la malice de Madame de Torbene fut découverte. On racontoit dans toutes les ruës de Messine le sujèt du dépit de la Comtesse, les rebuts qu’elle avoit essuyé de ma part, & sa jalousie contre sa rivale. L’avanture passant de bouche

—— en bouche, augmentoit sur chaque langue.
1682. On y ajoûtoit des particularitez qui étoient fausses, & qui rendoient odieuse la conduite de Madame de Torbene. Sur ces entrefaites, un Acignien mon ami fit des vers burlesques, sur un air d'une cadence enjoüée, & qui couroit parmi le peuple. Ces vers étoient une Satyre cruelle & délicate contre la Comtesse. Tous les détours de sa fourberie y étoient dépeints d'un stile piquant. Le peuple toûjours malin chantoit sans cesse ces vers. Les plus judicieux qui n'osoient les chanter, de peur de se faire des affaires avec la maison de Torbene, les apprenoient aux enfans, & les excitoient à les chanter par les ruës. On m'accusa d'avoir fait cette Satyre, mais on se trompoit. Je ne manquois pas de genie, mais je n'avois pas assez de malice, pour faire un ouvrage de cette nature. La Comtesse fut contrainte de se retirer de la ville, afin de laisser passer cèt orage.

Durant cette tempête j'eus le loisir de me bien convaincre de la bonté que Monsieur de Virete avoit pour moi. Il étoit sans cesse en action, pour me justifier auprès de tous ceux qui me connoissoient, & pour tâcher de supprimer tous les papiers qu'on fit courir contre moi. Ce fut durant tous ces bruits, que Monsieur de Virete eut querelle

relle avec le Capitaine des Gardes du Prin- ——
:e de Sulmone, à l'occasion d'une dîme 1682.
nfeudée, que Monsieur de Virete préten-
loit lui être dûë, & que ce Capitaine lui
onteſtoit, quoique Monsieur de Virete
iſtifiât que ses ancêtres en avoient joüi,
e tems immémorial. Le different fut ter-
niné à l'amiable, par l'entremise de quel-
ques Gentilhommes du païs. Environ quin-
e jours après, revenant un soir de la pro-
nenade, avec cinq autres jeunes Acigniens,
yant tous à la main de longs & gros bâ-
ons, que nous avions coupez en chemin,
lus pour nous amuser que pour nous en
rvir; j'apperçus à une des portes de la
ille Monsieur de Virete appuyé contre la
muraille, l'épée à la main, qui se défen-
oit vigoureusement contre quatre Gardes
u Prince de Sulmone, qui lui portoient
: terribles coups de toutes parts, & qui
roissoient acharnez à le vouloir tuer. Si
vois vû mon pére assassiné, je n'aurois
s été plus frappé que je le fus. Ah! on
ë nôtre ami, dis-je aux autres Acigniens,
dans le même moment, courant de toute
a force, & criant confusément au secours;
donnai un si furienx coup de bâton au
rriére de la tête d'un des Gardes, qu'il
mba par terre, tout étourdi du coup. Je
'élançai en même tems sur un autre de

1682. ces Gardes, qui ne s'étoient pas seulement tournez, pour voir qui crioit, ni qui couroit à eux. Je le saisis rudement par la gorge, je le poussai contre la muraille sans le lâcher. En heurtant contre cette muraille, son épée qui se cassa, le blessa au visage, & me fit aussi à moi une large blessure à la main droite. Nous nous traînions tous deux; tantôt l'un avoit l'avantage, tantôt l'autre. Nos Acigniens combattirent comme de petits lions, à ce qu'on me raconta: car pour moi j'étois si occupé de mon homme, que je n'avois pas le loisir de penser à ce qui se passoit à mes côtez. Ils se jettérent en troupe sur les autres Gardes, & criérent de toute leur force, *Main forte*, *main forte*. Le peuple accourut au bruit, & apprenant que ces Gardes avoient attaqué Monsieur de Virete, & voyant des Acigniens mêlez dans la querelle, il accabla de coups ces malheureux Gardes. On déchira leurs habits, on les désarma, on les mit tout en sang, & on en laissa deux sur le carreau, qu'on croyoit blessez à mort. Nous conduisîmes Monsieur de Virete en triomphe dans sa maison, le peuple nous comblant de bénédictions par toutes les ruës.

Il fallut bien changer de langage, quand nous vîmes nos Superieurs. On leur avoit déja raconté la chose, & on leur avoit dit,

que

que deux de ces quatre Gardes n'avoient que quelques heures de vie. On nous obligea de nous tenir cachez durant quelques jours, comme nous étant trouvez à deux meurtres, où nous ayions eu bonne part. On nous menaçoit sans cesse de l'indignation du Prince de Sulmone. Les informations qu'on fit faire ne nous chargérent nullement. Les témoins déposérent que nous n'avions fait que mettre la paix, & que sans nous les Gardes du Prince auroient été mis en piéces par la populace. D'ailleurs, les deux blessez furent bientôt hors de danger, & firent cesser nos craintes. 1682.

Je ne pensai plus qu'à obtenir d'aller demeurer à Naples l'année suivante. Je pressai Madame de Lodran & son Directeur d'agir l'un & l'autre pour me procurer cette satisfaction. Ils s'y employérent avec empressement, & obtinrent enfin de mes Superieurs que je partirois pour Naples à la fin de Septembre, mais ils se gardérent bien de leur dire la raison qui me faisoit si fort souhaiter ce séjour. Il est vrai que je le desirois avec tant d'ardeur, que je croyois pouvoir quitter Messine sans peine; mais quand il fallut dire adieu à Monsieur de Virete, je sentis que j'étois bien loin de mon compte. Monsieur de Virete étoit

étoit mon ami plus que jamais, je ne l'ap-
1682. pellois que mon pére, & il ne m'appelloit aussi que son fils. Il ne consentit à la fin à mon départ, que quand je lui fis comprendre, qu'il falloit que je quitasse Messine pour quelque tems, afin d'aller ailleurs me dégager des Acigniens : je lui promis que je serois de retour au printems prochain, pour éxécuter ce que nous avions projetté ensemble touchant l'accomplissement de mon mariage avec Mademoiselle de Virete. Nous nous embrassâmes cent fois avec beaucoup de tendresse au port de Messine, sans pouvoir nous dire un seul mot. Nos soûpirs réciproques en disoient assez; & l'amertume dont je sentis mon cœur pénétré, en quitant un si bon ami, me fut un fatal présage, de ce qui arriva dans la suite.

Nous eûmes toûjours le vent en poupe, & nous abordâmes bien-tôt au port de Naples. Les commencemens m'y promirent une vie pleine de tranquilité; mes Superieur me reçûrent agréablement; & j'eus le bonheur de rencontrer des collegues gens d'esprit & d'un commerce charmant, avec lesquels je liai bien-tôt une étroite societé. J'allai voir Mademoiselle de Lodran, & je ne sçai qui de nous deux eût plus de plaisir, de nous retrouver ensemble après un

un cruel orage, & de n'avoir plus à craindre les coups de Madame de Torbene. Je 1682.
la voyois fort souvent ; & sa tante qui l'avoit amenée à Naples, conçut pour moi une tendresse vrayement maternelle.

Tout sembloit conspirer à mon bonheur, lorsqu'une fiévre contagieuse se fit sentir subitement dans tout le Royaume, & enleva tout-à-coup une infinité de gens. Le nombre des morts & des mourans étoit si grand dans la Ville, qu'on ordonna de n'enterrer les morts que durant la nuit, sans bruit, sans pompe funebre, & sans sonner les cloches, pour ne pas augmenter la consternation publique. Je me sentis atteint à mon tour, de cette maladie populaire ; mais contant un peu trop sur ma jeunesse, je dissimulai mon mal, & j'agis encore plus qu'à l'ordinaire, pour le dissiper. Il fallut pourtant enfin succomber : je fus contraint de garder le lit vers la mi-Decembre, & le même jour quinze Acigniens tombérent aussi malades, parmi lesquels il y en avoit un de Puteoli, que j'aimois avec tendresse. Je reçûs d'abord mes Sacremens ; dans trois jours, je perdis l'usage de tous les sens, & on ne me conserva la vie, que par artifice. Il y avoit vingt-six ou vingt-sept jours que j'étois en cèt état, lorsque revenant d'un profond sommeil,

1682. meil, j'ouvris les yeux, & je recouvrai insensiblement l'usage de la parole. Je demandai d'abord des nouvelles des autres Acigniens, qui étoient tombez malades avec moi, croyant qu'il n'y avoit que trois ou quatre jours que j'étois au lit.

Je fus fort surpris quand on me dit que neuf étoient morts; l'un depuis quinze jours, un autre depuis trois Semaines, celui de Puteoli après quatre jours de maladie, & ainsi des autres. On ajoûta qu'apparemment nous serions tous morts, si on ne s'étoit avisé, quoiqu'un peu tard, de s'adresse au Ciel, & de faire un vœu public à la Vierge, pour obtenir d'être délivré de cette contagion : que depuis le vœu aucun n'étoit mort, que tous avoient commencé à se mieux porter, & moi en particulier. Ce discours fut pour moi un coup de foudre. Je me regardai comme revenu de l'autre monde. Je fis des reflexions bien sérieuses, sur l'état où j'avois été réduit, & sur la vie que j'avois menée jusqu'alors. La conclusion de toutes mes réflexions, fut, que puisque la vie étoit si courte & si fragile, ce seroit à moi une folie extrême, de ne penser pas tout de bon à assûrer mon salut; que puisque je n'étois point appellé à l'état de vie, où je m'étois engagé par légéreté, ce seroit tenter Dieu & exposer mon

mon salut, que d'y demeurer plus long-tems; qu'ainsi il falloit en sortir, & mépriser toutes les vaines considérations humaines, pour embrasser le genre de vie, dans lequel je croyois que Dieu vouloit que je travaillasse à me sanctifier. 1682.

On me donna avis en même tems que Mademoiselle de Lodran étoit allée à la Cour de Vienne avec sa tante, dans le tems que j'étois à l'extrêmité. Si-tôt que je fus en état d'agir, j'écrivis au Superieur Général des Acigniens, une longue lettre, où après lui avoit fait un récit fidéle de la maniére dont je m'étois engagé parmi eux, sans nulle vocation, & la vie chagrine & inquiéte que j'y avois menée avec beaucoup d'autres choses, qu'il n'est pas nécessaire de mettre ici, je concluois que j'étois chez les Acigniens contre la volonté de Dieu, que je voulois en sortir incessamment, & que je le suppliois très-humblement d'y donner son consentement, sans quoi je ne pourrois rien faire. Sa réponse ne fut pas telle que je la souhaitois; je lui écrivis encore, mais il fit naître tant d'incidens, on forma tant de difficultez, il fallut écrire si souvent, & si souvent repliquer, que je vis bien qu'on vouloit me fatiguer par tant de chicanes. Tout cela ne me rebuta pas. J'écrivis reguliérement tous les quinze jours,

—— jours, demandant toûjours la même
1682. chose.

Durant ce tems là mon aîné qui étoit resté seul maître de tous les biens de nôtre famille, tous mes autres fréres ayant été tuez à la guerre, fut contraint de recourir à moi. Il étoit cruellement persécuté par un chef des bandits, nommé Gouderme, fameux par ses brigandages. Cèt homme impitoyable sentant quelque peu d'argent à mon frére, vouloit l'avoir à quelque prix que ce fût; il lui intenta plusieurs procès, il fit saisir ses biens & sa personne, qu'il tenoit en captivité; & après l'y avoir longtems retenu, il forma des chefs d'accusation contre lui. Mon frére m'écrivit pour me prier de l'aller secourir: il écrivit en même tems à mes Superieurs, pour les prier de me permettre d'aller consoler un frére desolé, & tâcher de rétablir les débris de ses affaires. Je ne balançai pas un moment. Le sang & la nature parlérent en moi, & j'entendis leur langage. Etant arrivé à Puteoli, j'employai tous mes amis auprès de celui qui tenoit la place du Souverain. Je lui representai l'oppression qu'on faisoit souffrir à mon frére. Cèt Officier fut sourd à mes plaintes. On disoit qu'il redoutoit les bandits, mais j'ai lieu de croire qu'il les aimoit plus qu'il ne les craignoit,

gnoit, & qu'il les favorisoit sous main pour de bonnes raisons. Il me renvoya enfin à un autre Tribunal, celui-ci à un troisiéme, & il n'y en eut aucun où je ne m'adressasse, mais je trouvai par tout qu'on craignoit les violences de Gouderme. 1682.

Ne sçachant plus de quel bois faire fleche, j'allai chercher Bigert, Secretaire de Gouderme, homme de même trempe que son maître. Je m'enfermai avec lui dans son cabinet, & là d'un ton, & en des termes pleins de respect, je le conjurai de terminer les malheurs de mon frére : mais je parlois à un rocher, qui ne me répondoit qu'en serrant les levres & ridant le front, d'un air impérieux & méprisant. Je vis bien ce que cela signifioit. Je lui insinuai que pour les peines de ses gens, j'avois quelques pistoles que je remettois entre ses mains; je les jettai en même tems sur son bureau. Le son de mon or fit sur ce rocher, ce que les coup de bâton firent autrefois par un prodige sur l'ânesse de Balaam. Ce rocher commença à parler, & grinçant les dents, & jurant, il me menaça de me faire sauter par les fenêtres. Pour qui me prenez-vous, disoit-il? Croyez-vous que je sois un fripon, pour me laisser gagner par quelques pistoles? Il accompagna ces mots de juremens qui lui étoient ordinai-

res.

1682. res. Je lui laissai dire tout ce qu'il voulut, je baissois les yeux, demeurant toûjours immobile les mains jointes. Mais je remarquai, qu'en pestant contre moi, il parloit d'un ton fort bas, comme un homme qui craignoit d'être entendu : ce qui me fit esperer que je conclurrois l'affaire, avant que de sortir de ce cabinet. A la fin je le priai, je le cōnjurai, mais toûjours en vain; il me commanda de reprendre mon argent, & de sortir de son cabinet. Au lieu de lui obéïr, je portai la main à mon gousset, faisant long-tems des efforts, pour en tirer encore quelques pistoles, je les jettai sur le bureau avec les autres qui y étoient déja. Voilà, Monsieur, voilà tout ce que j'ai au monde, lui dis-je, comme un homme qui est réduit au desespoir, vous m'ôtez le pain de la bouche, vous m'arrachez l'ame du corps. Croyez-vous qu'on nous ait entendus, me dit-il, d'un ton doux & complaisant, & en allongeant le col comme une gruë. Non, Monsieur, lui dis-je. Et qui pourroit nous avoir entendu dans un lieu si retiré? Eh bien, repliqua-t-il, vous sçavez vivre, je veux faire quelque chose pour vous. Il faut que vous portiez à Monsieur Gouderme, une telle somme, (il me la détermina.) C'est l'anneau de Giges. Adieu, faites promtement

ce

ce que je vous dis. Après avoir bien pris conseil des gens sages, je fis la somme comme je pûs, par le secours de mes parens, amis, & voisins. Je la portai à Gouderme. Je le priai de me faire l'honneur de l'accepter. Cèt homme de bien eut la bonté de vouloir s'en contenter, parce qu'il vit qu'il lui étoit impossible d'en tirer davantage. Il me dit que ce n'étoit qu'à ma considération, qu'il faisoit grace à mon frére, qu'il se chargeoit de tout, & que les affaires changeroient bien-tôt de face. Quelques jours après mon frére fut délivré de la prison, renvoyé en son païs absous de ses crimes prétendus, & rétabli dans tous ses biens. En le quitant, je lui dis, que je le reverrois bien-tôt dans un autre équipage. Je repris le chemin de Naples, dont j'étois assûrement bien loin.

1682.

Durant le cours de mon voyage m'étant arrêté un jour pour dîner à une demi journée de Thanure; dès que je fus entré dans l'hôtellerie, je fus cruellement insulté par les gens du Comte de Lapidé, qui y étoit arrivé un moment avant moi. Je dis au Comte, que j'étois surpris qu'un homme de sa qualité souffrît que ses domestiques m'insultassent en sa presence, sans sujèt & sans nulle apparence de raison; que s'il n'avoit nul égard pour ma personne,

sonne, il devoit du moins considerer l'habit dont j'étois revêtu. C'est à cause de ton habit, me repliqua-t-il, que tu és baloté de cette maniére, car pour toi je ne te connois pas, & j'en ferai faire de même à tous ceux que je trouverai portans cèt habit : Ce sont des vindicatifs & des scélérats que les Acigniens, gens turbulens & inquièts, sans foi, sans humanité, pleins de vanité & de présomption. Je lui répondis qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit, qu'il ne tenoit ce langage que parce qu'il ne connoissoit pas ceux dont-il parloit. Il me répliqua que j'étois heureux de n'être pas homme d'épée, qu'il me feroit bien taire pour toûjours, mais qu'étant sans armes, j'en serois quite pour deux douzaines de coups de bâton. Les menaces de coups de bâton allumérent ma bile. C'est parce que vous voyez que je n'ai point d'épée, lui répondis-je, en haussant la voix d'un air fier & menaçant, que vous étes si hardi vous-même ; mais si vous avez du cœur, faites-moi donner l'épée de quelqu'un de vos gens; & si vous me voulez dire quelque chose, je vous répondrai d'un ton digne de vous. Allons donc, la querelle sera bien-tôt vuidée. Voila un joli garçon, dit alors le Comte, en me tendant la main, il n'est pas comme les autres Acigniens, allons

1682.

allons dîner ensemble, je l'aime, je l'estimé, il est honnête homme. Je dînai avec lui, & tout se passa fort bien de part & d'autre. Durant le dîné, il me raconta d'une maniére agréable, ce qui lui étoit arrivé. Ayant gagné à Naples un procès très-important qui avoit duré plusieurs années, & l'ayant gagné avec dépens, contre les Acigniens de Thanure, il avoit pris la poste, pour aller parler à leur Superieur, avant que ce Superieur eût sçû l'évenement du procès; & s'étant jetté à ses piez, il lui avoit dit en gémissant, & avec beaucoup d'humilité: Je viens de perdre le procès que j'avois contre vous, j'ai été condamné aux dépens, j'en suis au desespoir. Ayez pitié de moi, si vous ne me faites quelque grace, je suis ruïné sans ressource: j'espére de vôtre générosité, que pour le moins vous me donnerez les dépens. Le Superieur lui répondit, qu'il ne dépendoit pas de lui seul de faire une telle grace, qu'il alloit assembler les quatre plus anciens de sa Maison pour prendre leurs avis. A mésure que les quatre vieillards passoient pour entrer dans la chambre du Superieur, où ils devoient tenir leur assemblée, le Comte de Lapidé leur faisant une profonde révérence, les conjuroit avec respect, d'avoir pitié de lui, & de sa pauvre 1682.

 fa-

1682. famille désolée. Après avoir attendu long-tems à la porte le résultat de cette assemblée, enfin le Superieur sortit, pour lui dire, que tous les Acigniens avoient été d'un même sentiment, qui étoit, que les biens qui leur étoient acquis par ce procès, n'étoient pas acquis aux particuliérs, mais à la Communauté, & qu'il n'étoit pas permis de ceder ces sortes de biens; que d'ailleurs la Justice ayant condamné le Comte aux dépens, il falloit qu'il les payât jusqu'au dérnier sol. Eh bien, repliqua Monsieur de Lapidé, préparez-vous. Messieurs, préparez-vous à me bien payer. C'est moi qui ai gagné le procès, je veux vous faire le même traitement que vous m'aviez destiné. Adieu jusqu'à revoir. A ces mots il les avoit quitez brusquement; & fort étonnez du compliment qu'il leur avoit fait. Nous nous séparâmes le Comte & moi contens l'un de l'autre. Je le priai seulement d'être plus réservé sur le chapitre des Acigniens: & de rendre justice à leur vertu. Car quoique je les voulusse quitter, j'avois toûjours beaucoup d'estime pour eux.

J'allai coucher le soir à Thanure, chez les Acigniens, où je leur racontai, ce que j'avois appris du Comte de Lapidé. Ils me dirent que la chose n'étoit que trop

vraye ; & ils en étoient si consternez, qu'ils n'avoient pas envie de rire. 1682

Lorsque j'arrivai à Naples, je trouvai tout le monde changé à mon égard. Un bruid sourd s'étoit répandu parmi les Aciгniens, que je les devois bien-tôt quitter, & on ne me regardoit plus que comme un homme suspect, dont on devoit se défier. Mes amis parurent fort froids. La crainte de se faire des affaires, fut cause, qu'ils ne me venoient voir que durant la nuit. Je recevois cependant presque par tous les courriers des nouvelles de Monsieur de Virete, qui me pressoit toûjours d'aller prendre la qualité de son gendre, & je le souhaitois avec bien plus d'empressément que lui : mais il falloit attendre le consentement du Superieur Général, pour ma sortie.

Tandis que ces choses se passoient, un vieux Prêtre de Naples me vint trouver, pour me dire que Mademoiselle de Lodran, en partant pour l'Allemagne, dans le tems que j'étois à l'agonie, lui avoit donné de l'argent, afin de dire cent Messes pour moi, si-tôt que je serois mort : qu'il n'avoit point acquité ces Messes puisque j'étois plein de vie, qu'il m'apportoit l'agent qu'il avoit reçû, ne sçachant comment le pouvoir faire tenir à Ma-

demoiselle de Lodran ; qu'étant son ami,
1682. je devois interprêter son intention, & disposer de cèt argent, comme je jugerois à propos. Je lui dis, que puisqu'il croyoit que j'en pouvois disposer, je voulois qu'il le gardât, & qu'il dît cent Messes à l'intention de Mademoiselle de Lodran & de toute sa parenté, & que je le priois de se souvenir de moi. Je fus fort édifié de la conduite de ce bon Ecclésiastique; mais je fus bien plus touché des sentimens de Mademoiselle de Lodran. Elle croit peut-être que tu és mort, me disois-je à moi-même, quelle seroit sa surprise, si tu la pouvois revoir un jour? mais quel desespoir pour toi, de ne pouvoir pas lui témoigner ta reconnoissance?

Je prenois plaisir à laisser égarer mon esprit dans de si douces pensées, pour soulager la cruelle inquiétude qui me dévoroit depuis quelque tems, touchant la santé de Monsieur de Virete, qui avoit cessé de m'écrire depuis plus d'un mois, lui qui avoit accoûtumé de le faire reguliérement deux fois par Semaine. Je reçus enfin des lettres de Messine, qui m'apprirent que Mademoiselle de Virete étoit morte en peu de jours de la petite verole, que Monsieur de Virete dans son grand âge ayant gagné la maladie de sa fille, étoit mort trois jours
après

après, sans faire de testament; que ses parens avoient déja pris possession de ses biens, & que Madame de Virete s'étoit retirée à Génes chez ses parens. Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je demeurai quelque tems immobile, & sans nul sentiment de douleur; mais lorsque je revins à moi, je me sentis accablé d'un si grand chagrin, que je croyois en devoir perdre l'esprit. J'étois contraint d'en renfermer en moi-même toute l'amertume, parce que je ne pouvois découvrir à personne, le sujet de ma tristesse. 1682.

J'allai me coucher, & ne m'étant endormi que de pur accablement, environ une heure après minuit, je m'éveillai en sur-saut deux heures après, au bruit qu'on fit à ma porte. Je vis entrer dans ma chambre deux Acigniens chargez de hardes, dont l'un portoit deux chapeaux sur sa tête. On vous a éxaucé, me dit-il, vous avez demandé de nous quiter, voici le consentement du Superieur Général. Eh bien! Dieu soit beni, répondis-je; je mis l'habit qu'ils me donnérent. Comme on l'avoit fait, sans avoir pris ma mésure, il m'étoit si large, que je paroissois être dans un vrai sac. Un des deux chapeaux que l'on avoit apportez étoit pour moi. On me donna quelque monnoye pour m'aider

—— à faire mon voyage, & on m'accompagna
1682. jusqu'à une des portes de Naples, gardant un profond silence. Je marchai jusqu'au jour sans sçavoir où j'allois, avec un valet qu'on m'avoit donné, pour porter le peu de hardes que j'avois. Afin de ménager mon argent, je renvoyai mon valet dès qu'il fut jour. Du moment que je me vis seul, je sentis redoubler ma mélancolie. J'étois tout occupé de l'affreuse idée de la perte que je venois de faire par la mort de Monsieur de Virete. Je me voyois desormais sans amis, sans emploi, sans ressource, sans appui, tous mes projèts renversez, toutes mes espérances confonduës. J'aurois succombé sous tant de tristes idées, si je n'avois été soûtenu par les sentimens Chrêtiens, que Dieu m'avoit inspirez au sortir de ma maladie. Je me remis entre les mains de la Providence, je fis réflexion que Dieu étoit mon pére, qu'il ne m'abandonneroit pas, que puisqu'il avoit soin de nourrir les animaux & les plantes, sa bonté s'étendroit aussi sur moi.

Dans ces pensées, ne sçachant où donner de la tête, je me déterminai à aller à mon païs dont j'étois bien éloigné. Je pris donc à pié le chemin de Navelie, où j'arrivai enfin après un pénible & long voyage, que je fis aux mois de Novembre

& de Decembre, étant obligé de traverser —— quelques unes des plus hautes montagnes 1682. de l'Europe toutes couvertes de neige. Je fus reçu de mon frére beaucoup mieux que je n'avois espéré. J'étois regardé dans le Bourg avec admiration, comme un homme, disoient les villageois, qui avoit fait le tour du monde. Mon frére qui avoit été ruïné par les violences de Gouderme, s'ennuya bien-tôt d'avoir sur les bras, un homme comme moi, qui ne sçavoit rien faire, disoit-il, pour gagner sa vie. Mes neveux qui étoient déja grands me disoient sant cesse avec mépris, que j'étois assez sçavant pour aller chercher du pain ailleurs. On m'entonna si souvent la même game, & j'essuyai tant d'affronts & tant de rebuts, que je fus contraint de sortir de la maison de mon frére, mal vêtu, sans argent, au fort de l'hyver, pour aller à l'a- —— 1683. vanture, errer de toutes parts. Avant que de perdre mon village de vûë, le regardant avec une douleur extrême du haut d'une montagne, je secoüai la neige que j'avois prise en marchant, pour ne rien retenir d'un païs si ingrat. J'allai demander l'aumône à un Bénéficier fort honnête homme, auquel je fis le recit de ma vie en peu de mots. Je lui dis que ne me sentant point appellé à l'état Ecclésiastique, & n'ayant point de

1683. ressource pour vivre dans le monde, je voulois aller à Venise, pour y servir dans l'armée de la République, ou prier quelque Seigneur François de m'emmener avec lui en France, où j'avois résolu d'aller finir mes jours. Ce Bénéficier me témoigna être fort touché de tout ce que je lui avois dit. Il approuva mon dessein, & me donna généreusément assez d'argent pour continuer commodément mon voyage, durant plus de quinze jours.

A une journée de Plaisance me sentant épuisé de fatigues, je m'embarquai sur le Pô. Je me trouvai dans la barque avec bon nombre d'honnêtes gens qui alloient aussi à Plaisance. On ne fit que chanter, rire, ou joüer durant tout le jour. Je riois comme les autres, mais c'étoit du bout des levres. Je n'avois pas assez de stupidité pour être insensible à ma mauvaise fortune. Je voyois bien que ma mélancolie étoit hors de saison, aussi faisois-je tout ce que je pouvois pour la dissiper. On me demanda plusieurs fois d'une maniére obligeante, le sujèt de ma tristesse. Je répondois que j'étois très content, & je m'efforçois en même tems de rire, mais il étoit bien aisé de s'appercevoir que c'étoit un rire forcé. A peine avois-je ouvert les levres, qu'elles se resserroient promtement,

&

& comme à ressort. Tout cela ne servoit qu'à augmenter ma confusion & mon air sombre, je ne pouvois me souffrir moi-même, & par maniére de contenance, j'avois presque toûjours les yeux attachez sur un perroquet d'une beauté extraordinaire, qu'une Dame de la compagnie tenoit toûjours sur ses genoux. 1683.

Toute la journée ne fut pas aussi triste pour moi, & sur le soir, je ne pûs m'empêcher de rire de bon cœur. Dès que nous fûmes arrivez à Plaisance, nous allâmes une douzaine loger ensemble à la même hôtellerie. Le soupé fut bien-tôt prêt. Tandis que nous étions à table, un valet descendit du haut de la maison dans la chambre où nous soûpions, tout effrayé, & criant de toute sa force : Ah mon Dieu! Madame est revenuë, elle est dans son lit. Ce jour-là on avoit enterré la mére du maître du logis. On avoit commandé à ce garçon d'aller querir quelque meuble au plus haut de la maison à une chambre où la bonne vieille étoit morte. Ce valet ayant vû remuer quelque chose dans le lit où elle avoit expiré, avoit crû que c'étoit elle-même qui revenoit, & il nous en vint porter l'allarme. Un second valet plus âgé & plus hardi qui nous servoit à table, se mocqua de la peur de son camarade. Il lui ordonna

fiérement de nous ſervir, tandis qu'il iroit
1683. diſoit il, faire chanter la morte. Il monta en effet aſſez promtement à cette chambre, mais il en deſcendit encore plus vîte, qu'il n'y étoit monté. Il vint tout effrayé, nous dire : Ah! je l'ai vûë. Il eſt vrai, helas! je l'ai vûë, & je n'en puis plus. Le maître de la maiſon qui étoit déja accouru au premier bruit, entendant le rapport de ce ſecond valet, ſe mit fort en colére contre l'un & l'autre, & les traita cent fois d'yvrognes & de coquins. Suivez-moi, leur dit-il, venez me me montrer le ſujet de vôtre peur. Non pas; pour tous les biens du monde, dirent-ils, nous n'y retournerions point. Le maître de la maiſon vouloit y aller ſeul, ou du moins il faiſoit ſemblant de le vouloir, mais nous lui dîmes, qu'il n'étoit pas à propos qu'il y allât ſeul, que peut-être il y avoit quelque voleur caché. Il appella une ſervante, & lui commanda de le ſuivre, ce qu'elle ne fit qu'avec bien de la peine. Nous l'entendîmes dans un moment deſcendre auſſi vîte que ſes valets l'avoient fait. Ah! *Signori*, nous vint-il dire, ah! *Signori*, ma pauvre mére eſt en haut, c'eſt elle même, mais je n'ai pas le courage de lui parler. Allez-y, *Signori*, helas! je vous en conjure, allez-y. Toutes les Dames qui étoient à table, commencérent à

s'écrier

s'écrier toutes allarmées, & saisirent chacune leur mari, les conjurant de ne les point quitter : les hommes se regardoient les uns les autres, attendant que quelqu'un voulût faire le généreux. Voyant que personne ne se remuoit, je me levai brusquement de table Allons, Messieurs, leur dis-je, allons sçavoir ce que c'est. Tout le monde baissant les yeux & gardant un profond silence, j'adressai la parole à un pére Dominicain qui avoit été tout le jour dans la barque avec nous. Allons, mon pére, allons y donc ensemble. Je le veux bien, pourvû que vous passiez le premier, me repliqua t-il. Je pris un flambeau d'une main, & mon épée nuë de l'autre. C'est la premiére fois que j'ai dégainé. Le Dominicain prit aussi un flambeau, & me suivit. Tous les autres prirent courage, voyant que nous y allions tous deux. Ils voulurent être de la partie, & je n'en fus pas fâché. Le maître de la maison & les valets nous suivirent aussi, mais de bien loin. Etat entré dans la chambre qu'on me montra, je tirai le rideau du lit. Je vis qu'il y avoit la figure d'une vieille femme noire, ridée, assez bien coiffée, qui me regardoit d'un œil fort assûré, & qui faisoit des grimaces ridicules comme pour se mocquer de moi, & pour m'effrayer.

1683.

——— Dans le moment je me sentis saisi de
1683. frayeur, mais affectant de la hardiesse, le mieux qu'il m'étoit possible; Que faites-vous là, Madame, lui dis-je, que souhaitez-vous? Approchez, Monsieur, pour voir si c'est vôtre bonne mére, criai-je au maître du logis, qui se tenoit à la porte de la chambre. Ah! ouy, c'est elle, dit-il demi-mort de frayeur. Ah! ma pauvre mere. Les valets en même tems criérent d'une voix lamentable, que c'étoit-là leur bonne maîtresse. Ce cri lugubre augmentant la frayeur de tout le monde, chacun s'approchoit de la porte, & je sentis que je reculois moi-même insensiblement, pour m'éloigner d'un objet si affreux. Je dis au Pere Dominicain que c'étoit à lui, comme Prêtre & Religieux, à parler à ce phantôme, qui ne vouloit pas répondre. Le Dominicain lui dit alors d'une voix tremblante, Qui êtes-vous, que demandez-vous? Le phantôme ne répondant point, je dis au Dominicain, de lui jetter de l'eau benite, il lui en jetta effectivement, mais comme il n'avoit pas la main trop sûre, il en jetta plus qu'il ne falloit. Le spectre sentant l'eau benite, sortit brusquement du lit, & s'élança avec fureur sur la tête du Dominicain. Dans le moment tout le monde prit la fuite, la porte étoit trop étroite pour nous

laisser

laisser sortir aussi vîte que nous l'aurions souhaité. Je voulois fuir comme les autres, mais le Dominicain criant de toute sa force, & demandant du secours, me prévint, & sortit avant moi. Je me trouvai le dernier, justement derriére le Dominicain. J'apperçûs sur sa tête un singe coiffé en femme, qui le mordoit, & qui lui égratignoit malicieusement la-tête. Je fus si frappé de cette scene & des cris du Dominicain, que toute ma peur s'évanoüit dans le moment, & je ne pûs m'empêcher d'éclater de rire. Toute la troupe descendit pêle mêle dans la chambre où nous avions soûpé. Le Dominicain fit de si grands efforts, qu'enfin il secoüa le singe de dessus sa tête. Le singe en tombant, laissa tomber aussi sa coiffure, & les gens de la maison le reconnurent d'abord. La pauvre bête en fut quitte pour quelques coups de pié.

1683.

C'étoit un singe du logis qui apparemment ayant vû la vieille dans son lit, durant sa maladie, & ayant trouvé sa coiffe après sa mort, l'avoit mise sur sa tête, & s'étoit couché à peu près dans la même posture où il avoit vû la vieille durant sa maladie. Nous passâmes le reste de la soirée de la maniére du monde la plus

agréable à nous railler les uns les autres de
1683. nôtre peur.

Le lendemain matin étant sur le point de nous séparer après avoir déjeuné ensemble, la Dame qui le jour précédent avoit toûjours eu le perroquet entre ses mains, me fit glisser adroitement un billet dans la main; & affectant en même tems de regarder d'un autre côté, elle me dit à l'oreille: Ne le montrez à personne, mais donnez-le fidellement, je vous prie, à son addresse, & elle me serra en même tems la main. Je pris le chemin de Cremône; & du moment que je ne fus vû de personne, je voulus voir pour qui étoit le billet qu'on venoit de me donner. Je fus surpris de lire au dessus pour toute inscription, ces deux mots, (Pour vous,) mais je fus encore bien plus étonné, lorsqu'ayant décacheté ce billet avec beaucoup d'empressement, j'y lûs ce peu de paroles. *J'ai entendu vôtre langage, Monsieur, & j'en suis touchée. Si vous êtes constant & secrèt, venez me voir à Venise, où j'arriverai dans quinze jours. La Signora de....*

Je fus long-tems à raisonner sur ce billet, & à examiner par quel endroit je pouvois m'être attiré un compliment, que je croyois avoir si peu merité. Enfin je fis ré-

réflexion que le jour précédent, j'avois regardé fort souvent, mais fort innocemment, le perroquet que carressoit cette Dame; que peut-être elle avoit crû que c'étoit elle, & non pas le perroquet que je regardois; & apparemment elle s'imaginoit que la passion qu'elle croyoit avoir fait naître dans mon cœur, me rendoit si mélancolique, & m'inspiroit cèt air rêveur & pensif qui étoit peint dans mes yeux. 1683.

J'arrivai à Venise au commencement de Janvier n'étant âgé que de dix-huit ans. Peu de jours après je découvris où logeoit la Dame qui m'avoit donné le billet: il fallut bien des mystéres pour lui parler; elle étoit toûjours trop bien escortée pour ce que j'avois à lui dire, & son époux ombrageux à l'excès, avoit cent yeux pour la garder. Mais il n'est rien dont on ne vienne à bout en persévérant. Je lui parlai enfin, & je trouvai que c'étoit une personne très-aimable, pleine d'esprit & de vivacité. Elle me fit oublier que j'eusse été malheureux, je renonçai absolument à toutes autres choses pendant quelques jours, & je ne pensai qu'à mes nouveaux amusemens. Sur la fin de Janvier, une personne masquée m'apporta un billet, où la belle Venitienne me marquoit de cesser pour quelque tems de la voir, si je l'aimois, & qu'il

qu'il y alloit de sa vie. Je me consolai
1683. comme je pûs, & le lendemain je fis une liaison plus étroite avec le neveu du Bénéficier qui m'avoit si bien reçû au sortir de mon païs. Je lui avois déja rendu les lettres que son oncle m'avoit données pour lui.

Il étoit à peu près de mon âge. Il avoit une phisionomie heureuse, une humeur douce & insinüante. Je goutai son esprit, & nous liâmes amitié ensemble, sans avoir presque eu le tems de nous connoître. Il me fit faire connoissance avec trois de ses amis, dont l'un avoit déja plus de cinquante cinq ans. Nous étions tous cinq presque inséparables. Ils me montroient sans cesse des poignées de ducats & de pistoles, & me faisoient faire bonne chére sans vouloir souffrir que ce fût à mes dépens. Je reconnus bien-tôt d'où leur venoit tant d'argent. Croyans avoir trouvé en moi un camarade qui ne leur seroit pas inutile, ils me firent confidence de leurs avantures, & me racontérent des crimes énormes, qu'ils appelloient tours d'esprit. Je fus convaincu que c'étoient des scélérats, qui avoient mérité mille fois la roue.

Le plus âgé étoit un François fugitif de son païs pour ses crimes, d'une taille grêle & petite, les cheveux crépus, les yeux noirs

noirs & pleins de feu, le nez écrasé, le visage plus large que long. 1683.

Entre autres évenemens de sa vie, il nous raconta un soir en soupant, qu'étant à Paris avec six de ses amis, ils avoient projetté de voler un Curé qui avoit la réputation d'être fort riche. Ne sçachant comment s'y prendre pour réüssir, ils s'avisérent de cèt expédient. Ils obligérent une femme de leur cabale d'aller trouver ce Curé, pour lui dire qu'un homme de province lui avoit laissé en dépôt avant que de partir de Paris, un coffre assez pesant, où elle avoit lieu de croire qu'il y avoit bien de l'argent : qu'elle venoit d'apprendre la mort de ce Provincial, & qu'en attendant que les héritiers demandassent le coffre, elle n'osoit le garder plus long-tems dans l'auberge où elle étoit, & où logeoit aussi beaucoup de gens qu'elle ne connoissoit pas; qu'ainsi ce coffre n'étant pas en sûreté chez elle, elle le supplioit de le vouloir bien recevoir dans sa maison. Le Curé ayant dit à cette femme de faire apporter ce coffre; les six amis tirérent au sort, qui d'eux tous se cacheroit dans le coffre qu'on fermoit & qu'on ouvroit par dedans pour en sortir durant la nuit, afin d'égorger promtement le Curé, & ouvrir ensuite la porte aux autres qui se tiendroient prêts

pour

—— pour entrer, & qui enleveroient tout ce qui
1683. se trouveroit dans la maison, à condition que dans le partage du butin, celui qui auroit été caché dans le coffre, auroit le double des autres. Le sort tomba justement sur celui qui nous racontoit cette belle expedition. Il préparoit ses pistolets & un poignard pour se mettre bien armé dans le coffre, lorsqu'un de ses camarades le pria de lui céder sa place. Il la lui céda en effet; & sur le soir, on fit porter le coffre chez le Curé, qui le fit mettre en sa chambre, dans la cheminée, dont on ne se servoit pas, parce que c'étoit en été. Ce Prêtre s'étant retiré dans sa chambre aprés soupé, tandis qu'il prioit Dieu pour se coucher, un petit chien qu'il avoit, ne cessoit d'aboyer contre le coffre. Le Curé qui étoit un homme de tête, cria bien haut à ses gens de venir faire sortir de sa chambre ce petit chien qui l'incommodoit. Les valets étant venus, il leur fit signe de demeurer là, & qu'il alloit revenir dans le moment. Il alla lui-même donner ordre, qu'on fît venir incessamment le Commissaire du quartier, avec des archers du Guet. Il rentra sur le champ dans la chambre, & il amusa ses valets, leur parlant de ses affaires domestiques, jusqu'à ce que le Commissaire étant arrivé avec ses archers, il lui dit: Que ce coffre lui ayant été don-

donné en dépot depuis trois ou quatre heures, son petit chien aboyoit sans cesse contre ce coffre ; qu'il falloit nécessairement qu'il y eût quelqu'un caché dedans ; qu'il demandoit donc que de l'autorité du Commissaire & en sa presence, ce coffre fût ouvert, ou du moins percé en plus d'un endroit. Ce dernier parti fut accepté. On perça le coffre avec un furet, & celui qui étoit caché dedans ayant senti la pointe du furet, fut contraint de crier. On ouvrit d'abord le coffre. Ce malheureux se voyant pris, ne balança point à avoüer, qu'il s'étoit caché dedans pour égorger le Curé tandis qu'il dormiroit, & ouvrir ensuite la porte de la maison à six de ses camarades qui devoient s'y trouver à certaine heure. Le Commissaire donna ses ordres si à propos, que cinq ou six brigades de soldats du Guet, dans moins d'un quart d'heure, furent distribuez à toutes les avenuës de la ruë, pour s'y tenir cachez, jusqu'à un certain signal, auquel ils devoient envelopper les six filoux, & s'en saisir. Tout fut éxécuté suivant le projèt du Commissaire. Cinq de mes camarades furent pris, disoit ce maître filou ; & pour moi je l'aurois été comme les autres, mais cela ne m'a jamais manqué, disoit-il, en portant sa main au front. Bon, bon, criai-je, ils sont tous

1683.

pris,

pris les marauds, & de cette maniére, je
1683. fendis la presse des soldats, chacun croyant que j'étois quelqu'un de là troupe. Celui qu'on avoit pris dans le coffre, fut rompu vif sur une roüe, les cinq autres avec la femme furent pendus. Cela me fit un peu de peur. Je quittai la France pour venir ici, où le peuple n'est pas sur ses gardes comme à Paris. Nous faisons nos coups auprès des riches Marchands, sans risquer beaucoup. Alors ils me pressérent d'entrer dans leur cabale, mais je leur répondis doucement, que je ne me sentois ni assez d'esprit, ni assez de courage pour éxercer un métier qui seroit assez utile, si on y vieillissoit; qu'étant naturellement timide & mal adroit, je perirois bien-tôt, & ferois perir mes amis. Je rompis pour toûjours avec ces scélérats, & je me tins sur mes gardes durant quelques jours, craignant que ces malheureux se repentant de m'avoir fait confidence de leurs crimes, ne m'assassinassent, pour se mettre l'esprit en repos de ce côté-là.

J'écrivis au Beneficier de retirer incessamment son neveu, qui étant d'un naturel trop facile, s'étoit absolument abandonné à la conduite de quelques fripons, qui le conduiroient infailliblement à une fin funeste, s'il demeuroit à Venise plus long-

long-tems. Bien en prit à ce jeune homme d'obéïr aux ordres de son oncle qui le rappella. Il auroit eu le sort de ses camarades qui furent éxécutez avant la fin du carnaval. A force de chercher des complices, on trouve des accusateurs. Ces voleurs furent découverts par un Esclavon qu'ils voulurent engager dans leur cabale, & leurs crimes ayant été bien prouvez, ils souffrirent une mort digne de leur vie. 1683.

N'ayant plus d'argent, je pensai sérieusement à mes affaires : J'allai me présenter au Marquis de Courbon General de la Cavalerie Venitienne. Je lui dis que j'avois une envie extrême d'aller porter les armes en France, & que je lui aurois une obligation éternelle, s'il vouloit bien me procurer l'honneur de faire la reverence à Monsieur le Prince de Turenne, sous lequel je m'estimerois très-heureux de pouvoir servir le reste de mes jours lorsqu'il seroit de retour en France. Monsieur de Courbon qui de fils d'un Bourgois d'une petite ville de Dauphiné, se voyoit élevé au Généralat de l'armée Venitienne, me reçut avec une douceur qui me charma. Après m'avoir fait plusieurs questions, il me conduisit dans une salle, où Monsieur le Prince de Turenne accompagné de plusieurs Seigneurs & Officiers François, joüoit avec Monsieur

le Prince d'Harcourt. Monsieur de Courbon en entrant dans la salle, Monseigneur, dit il, d'un air riant, au Prince de Turenne, voici un jeune homme de Navelie, qui ne desespére pas d'être un jour Maréchal de France, si vôtre Altesse a la bonté de le recevoir à son service. Le Prince de Turenne me regardant fort fixement, me demanda tout-à-coup, *Etes-vous brave ?* Je lui répondis en faisant une profonde reverence, que je ne m'étois pas trouvé encore dans l'occasion, pour sçavoir si j'étois brave, mais que je sentois que je ne reculerois de ma vie. Cette réponse fit rire toute la compagnie. J'ajoûtai que j'avois toûjours eu une envie extrême, d'aller passer ma vie d ns les armées de France. Monsieur le Prince d'Harcourt dit au Marquis de Courbon, qu'il falloit me donner au Chevalier de Brison qui faisoit une recruë : mais le Prince de Turenne, repliqua aussi tôt : Non, non, s'il a envie d'aller servir en France, il faut qu'il y aille au plûtôt, ce seroit pour lui un tems perdu de servir dans l'armée de la République. Il faut qu'il entre dans la Maison du Roi. Ce jeune homme a la phisionomie du monde la plus heureuse, il fera quelque chose. J'écoutai ces paroles du Prince avec un plaisir extrême. Je le remerciai avec respect de

1663.

sa

sa bonté, & devenu un peu plus hardi, je lui dis, que dès que l'hyver seroit passé, je partirois pour la France; qu'en attendant s'il vouloit me permettre de grossir le nombre de ses gentilshommes, je tâcherois par mon zele & par ma fidelité à me rendre digne de l'honneur d'être à son service. Très-volontiers, repliqua le Prince. Il appella en même tems un de ses Officiers, & Monsieur de Courbon me fit signe de me retirer. L'Officier qui avoit été appellé par le Prince de Turenne, m'ayant suivi, m'arrêta à la porte de l'Hôtel, comme j'en sortois. Monseigneur m'a ordonné, me dit-il, de vous mettre au nombre de ses gentilshommes. Venez, vous serez des nôtres jusqu'au Printems. J'en fus aussi effectivement. Je fus logé & nourri avec les Aumôniers & les Gentilshommes du Prince le reste du Carnaval. 1683.

Je conçus tant de reconnoissance pour mon bienfaiteur, que je me serois fait mettre en pieces pour son service. Je n'ai jamais passé aucun Carnaval plus agréablement que celui-là. Venise est peut-être la Ville du monde, où l'on se divertit le mieux durant l'hyver. On n'y parle que de jeux, de bals, de comedie, de repas magnifiques, de spectacles, d'assemblées, de plaisirs. On y vit d'ailleurs dans une aimable

—— ble franchise. Ces distinctions de rang, de
1683. naissance, de dignité, si incommodes partout ailleurs, ne troublent point-là les plaisirs publics; le Bourgeois, le Magistrat, le Noble, tout y est confondu par un certain air de liberté qu'on ne trouve point ailleurs. Je goûtois sans souci les plaisirs du Carnaval, & j'attendois tranquillement le retour du Printems, pour faire mon voyage. Un jour étant seul dans une ruë, à considerer la béauté de quelque Palais, un noble Venitien qui revenoit de la boucherie, (ce qui paroîtra une fable à ceux qui ne connoissent pas les maniéres de Venise,) portoit une grosse piece de chair, qu'il remuoit à peu près comme un encensoir, & qu'il faisoit baiser par galanterie à tous ceux qu'il trouvoit sur son chemin. Il vint me la faire baiser comme aux autres, mais un peu trop rudement, car il m'en donna un grand coup contre le visage, & me salit ma cravate, dans le tems que j'étois occupé à considérer autre chose. Moi qui n'avois pas vû qu'il eût déja fait le même traitement à plusieurs autres, & qui n'avois garde de croire que ce fût-là un noble Venitien, par un prémier mouvement je lui portai un coup de pié aux reins, qui fut plus fort que je n'avois voulu. Ce Noble s'appuyant à peine contre une boutique,

cria

cria que je lui avois brisé les côtes. Dans ——
le moment je vis fondre sur moi de toutes 1683.
les boutiques voisines, des artisans, des valets, des marchands, avec des cannes & des bâtons, bien disposez à me rosser : je reçûs même quelques coups sur la tête, avant que j'eusse le tems de me reconnoître; mais je n'eus pas plûtôt l'épée à la main, que toute cette multitude disparut, chacun craignant pour soi. Je fis cependant le brave, & tout fuyant devant moi, je poursuivois vigoureusement celui qui m'avoit frappé le premier, lorsque quelques Officiers François étant survenus, m'arrêterént, & m'ayant obligé à rengainer, ils firent ma paix avec le noble Venitien. La chose fut rapportée à Monsieur le Prince de Turenne. Je craignois qu'il n'en fût fâché, mais il ne fit qu'en rire. Le lendemain sur le soir quelques Officiers François, deux Capitaines Allemans & moi inventâmes une nouvelle sorte de plaisir. Nous allâmes acheter les masques les plus affreux que nous pûmes trouver. Nous en prîmes une demi-douzaine d'un vieux cuir boüilli tous ridez, avec des cornes & une grande gueule béante. Nous mîmes ces masques, & nous étant habillez d'une maniére bizarre durant la nuit, nous fîmes porter par deux valets une petite échelle,

—— pour atteindre au premier étage des mai-
1683. sons. Chacun de nous montoit à son tour sur l'échelle, & se presentoit justement devant la fenêtre, dans le tems que les autres heurtoient à la porte. Les valets qui ouvroient la fenêtre, pour sçavoir qui heurtoit, trouvoient inopinément ces masques affreux devant leur nez, & ne manquoient pas de reculer bien vîte. Mon tour étant venu de monter sur l'échelle, pour mieux réüssir, j'allumai une petite bougie que j'attachai au menton de mon masque. Dès que mes camarades eurent heurté à la porte, une fille vint ouvrir la fenêtre avec empressement. Comme elle avançoit la tête pour sçavoir ce qu'on demandoit, je me presentai brusquement à elle, en poussant un profond soûpir, d'un ton affreux & sauvage. La peur qu'elle eut lui fit faire un si grand cri, que je ne pûs m'empêcher d'éclater de rire. Le mouvement que je fis, fit glisser l'échelle, & si je ne m'étois pris des mains à la fenêtre, je me serois peut-être tué. Les autres, au lieu de relever l'échelle qui étoit tombée, rioient de toute leur force, de me voir ainsi suspendu à cette fenêtre. Je fis un effort, & je m'élançai dans la chambre, où je ne trouvai personne : j'entendis que la fille qui avoit eu l'allarme, racontoit le sujet

de

de sa peur à quelques Dames qui étoient dans une autre chambre de plein pié, je me presentai à la porte qui étoit ouverte; & m'appuyant de la main gauche contre la muraille, j'écoutois ce qu'on disoit, lorsque ces Dames m'ayant apperçû prirent la fuite, en criant que le diable étoit là. Une de ces Dames moins timide que les autres, me ferma si rudement la porte au nez, que ma main étant prise entre la porte & la muraille, je criai de mon côté plus haut que les Dames, sentant une si vive douleur, que je croyois ma main coupée. Une troupe de voisins amis de cette maison, & qui joüoient dans un autre appartement, accoururent au bruit, & ils se mettoient en devoir de me maltraiter, lorsque je leur criai, Quartier, Quartier; je ne suis pas ici pour faire du mal. Fort bien, dit un de la compagnie, nous aurons la paix, le diable demande quartier. A Venise on aime tout ce qui a quelque rapport aux plaisirs du carnaval. Si-tôt qu'on vid que j'étois un masque, on me fit mille amitiez. On envoya querir promtement un Chirurgien pour panser ma main. La Dame qui avoit fermé la porte, me témoignoit en être au desespoir. On pria mes compagnons d'entrer, & on nous servit une collation magnifique. Cela ne guerissoit pas ma main, 1683.

 dont

1683. dont les nerfs avoient été tellement foulez, que j'en porte encore les marques, & que depuis ce tems-là, je ne puis pas bien étendre les doigts. Ce petit accident m'obligea d'être un peu plus reservé le reste du Carnaval.

La belle saison commençant à paroître, tout se préparoit à Venise pour l'ouverture de la campagne. Tous les Princes, les Généraux, & les Seigneurs avoient déja fait embarquer leurs équipages. Je pensai à me mettre en chemin pour aller en France. Monsieur le Prince de Turenne étoit sur le point de s'embarquer, je le remerciai très-humblement de la maniére généreuse dont-il en avoit usé à mon égard. Je lui dis que j'étois trop peu de chose, pour pouvoir jamais témoigner ma reconnoissance à un si grand Prince, mais que tout ce que j'avois de sang & de vie étoit à son service. Il me tendit la main que je baisai avec respect. Je me sentis attendri, & les larmes me vinrent aux yeux : je tirai mon mouchoir pour les essuyer, & je me tournai de l'autre côté. Le Prince dit tout haut : Voilà un bon cœur. Quand je serai de rétour en France, ajoûta-t-il, venez me voir. J'avois le cœur si serré, que je ne pûs lui répondre qu'en lui faisant la reverence. Deux jours après je partis de Venise avec un

un Marchand de Turin, qui avoit promis au Marquis de Courbon de me conduire 1683.
jusqu'à Lyon, où il devoit aller pour son négoce. Nous allâmes ensemble jusqu'à Milan. Ce fut-là que je ne sçai pourquoi ce Marchand se dégoûta de ma compagnie, & voulut absolument me quiter. J'eus beau le prier de m'attendre, il partit tandis que j'étois occupé à loüer un cheval pour moi, sans que j'aye jamais pû découvrir le sujèt d'une conduite si desobligeante. J'arrivai à Turin deux jours après lui. Je l'apperçus dans sa boutique, mais je fis semblant de ne le pas connoître, pour ne lui pas faire de la peine. Nous nous rencontrâmes le lendemain dans une Eglise, en prenant de l'eau bénite, il y entroit lorsque j'en sortois. Il changea de couleur en me voyant; & moi pour lui épargner la honte, je détournai aussi-tôt les yeux, comme si je ne l'avois pas reconnu. Cependant il me fit suivre pour sçavoir où je logeois, & il m'envoya sa femme dans mon hôtellerie, pour me prier de prendre sa maison. Je la remerciai froidement de son offre, que je ne voulus pas accepter. Je ne sçai ce qui l'obligeoit d'en user de cette sorte. Il ne se contenta pas de cela. J'étois déja sorti de Turin par la porte Susine pour aller en France, lorsque j'entendis

qu'on m'appelloit par mon nom. C'étoit
1683. cette même marchande accompagnée d'une servante. Elle me demanda mille fois pardon de ce qui s'étoit passé, & me pressa de la part de son époux d'accepter une bourse que je refusai constamment. Elle se servit de tant de biais, & me pria d'une maniére si touchante, de prendre du moins quelque chose dans cette bourse, pour marque, que je n'avois point d'amertume dans le cœur contre son époux, que pour lui donner quelque satisfaction, je fus obligé de prendre deux ou trois piéces d'argent.

C'eût été bien inutilement que j'en eusse pris d'avantage : car à peine eus-je passé Suze, qu'en plein midi je me vis sur le bord d'un précipice enveloppé de sept ou huit montagnards, qui sortant des trous des rochers, pour tout compliment, me donnérent d'abord quelques coups du bout de leurs fusils, & me commandérent de me dépoüiller tout nud, si je ne voulois être assommé dans le moment, & jetté dans le précipice. Je voulus mettre l'épée à la main, mais aussi-tôt rédoublant leurs coups, & me couchant en joüe, ils me dirent, qu'ils m'étendroient sur le carreau, si je n'obéïssois promtement, & que s'ils ne tiroient pas sur moi, c'est qu'ils craignoient de gâter mes habits. Il me fallut

faire

faire de nécessité vertu, & me mettre aussi nud que je l'avois été en venant au monde. 1683.
J'eus moins de mal que je ne craignois, car je m'attendois à être jetté dans le précipice, mais ils me firent signe du bout de leurs fusils, de continuer mon chemin, ce que je fis fort modestement. Un de la troupe touché de me voir tout nud, déja tout couvert du sang qui couloit des blessures, qu'ils m'avoient faites, dit aux autres qu'il falloit me donner quelque chose pour me couvrir. Ils y consentirent sans peine, ils m'appellérent & me donnérent une méchante culote, un pourpoint tout crasseux, & un vieux bonnet de peau de renard. Avec cèt équipage je continuai mon chemin; je trouvai à deux lieües de là sur une affreuse montagne, une petite Chapelle où l'on enterre ceux que l'on trouve morts dans la neige. Je priai Dieu bien devotement à la porte de cette Chapelle, & je remerciai le Ciel de bon cœur, de ce que ces brigands ne m'avoient pas ôté la vie.

Je traversai une partie de la Savoye, sans trouver une seule personne charitable, qui voulût me donner des souliers. J'avois les piez tout déchirez, étant encore dans une saison bien froide, & étant contraint de marcher nuds piez dans un païs scabreux & sauvage. J'allois de village en village,

 essuyant

—— essuyant par tout toutes les incommoditez
1683. du froid, de la faim & de la nudité. A quelque distance de Monmeillan, je trouvai un soldat de la Garnison de ce Fort, qui me pressa de m'enrôller avec son Capitaine : si j'avois eu moins d'envie d'aller servir en France, j'aurois accèpté ce parti avec plaisir. Mais ayant oüi dire que le Fort de Barraux qui est aux François, n'étoit qu'à quelques lieües de là, je résolus d'y aller, pour me presenter à quelque Capitaine de la Garnison. J'e n'en fis point mystére à ce soldat, qui n'en fut nullement fâché. Il me pria à dîner avec lui, & par charité me donna des souliers avec une paire de bas, dont j'avois bien besoin. Je lui demandai son nom, afin que je pûsse reconnoître sa charité, si jamais la Providence m'en faisoit naître l'occasion. Il me dit, qu'il s'appelloit Nid-d'hirondelle. Je lui promis de n'oublier jamais ni son nom, ni sa générosité.

J'allai me présenter au Fort de Barraux. Le soldat qui étoit en sentinelle devant la barriére, ayant appellé un Sergent, je priai ce Sergent de me faire parler à quelque Officier de la Garnison qui eût besoin d'un soldat : il me répondit brutalement : Ne souffres-tu pas assez, sans vouloir venir souffrir ici davantage. Va, retire-toi,

co-

coquin. Je n'attendis pas qu'il me le dît deux fois. Je m'en allai tout couvert de 1683. honte, & réduit au deſeſpoir, ne ſçachant que devenir. A quelque demie lieüe de là, j'entrai dans un bois, où j'entendis qu'on coupoit quelque arbre. J'y trouvai un Commiſſaire qui faiſoit travailler des ſcieurs & des charpentiers. Il me demanda qui j'étois, & ſi je voulois prendre parti avec quelque Officier du Fort de Barraux. Je lui répondis, que je m'étois déja preſenté, mais qu'on n'avoit pas voulu de moi, qu'un Sergent m'avoit renvoyé de la barriére aſſez bruſquement. Alors le Commiſſaire s'adreſſant aux travailleurs, ce ſont des tours d'un tel Setgent, dit-il, il eſt aujourd'hui en faction, c'eſt un mutin, il renvoye tous ceux qui ſe preſentent, il favoriſe ceux qui cherchent à deſerter. Allons, mon ami, me dit-il, venez, venez, je vous ferai bien recevoir. Je lui dis que je ne voulois point aller dans une garniſon, où mon entrée devoit néceſſairement m'attirer des affaires ſur les bras. Il eut beau vouloir me r'aſſûrer, je m'obſtinai à refuſer d'y aller, & je ſortis de cette forêt, comme j'y étois entré.

J'errois dans ce païs affreux entrecoupé de torrens, de profonds vallons, & de rochers inacceſſibles. Je cherchois la Fran-

—— ce dans la France, & jugeant de tout le
1683. reste du Royaume, par ces commencemens si sauvages, je ne pouvois pas comprendre qu'on m'eût dit tant de bien d'un païs qui ne me presentoit rien que d'horrible. Un jour je me trouvai sur une haute montagne, où il y avoit d'espace en espace quelques chênes & quelques sapins au milieu d'un beau gazon. Je m'assis au pié d'un chêne accablé de lassitude, & devoré de chagrin, je m'endormis d'abord sur le gazon. Il y avoit déja long-tems que je dormois lorsque je m'éveillai en sursaut, me sentant égratigné en plus d'un endroit. Je vis deux mâtins d'une grosseur énorme, dont l'un me flairoit au visage, & l'autre avec sa pate gratoit rudement à l'endroit de ma poche, où il sentoit quelque morceau de pain, & où il alloit flairer, après chaque coup de pate, comme font les chiens, quand ils veulent creuser la terre. Je me levai en faisant un grand cri, qui fit peur aux mâtins, & les fit reculer de quelques pas. Je courus derriére le chêne me saisir de quelques pierres que j'y apperçus. Je me défendis en désesperé contre ces mâtins qui s'élançoient sur moi avec une fureur incroyable, & qui faisoient des bonds prodigieux pour éviter les pierres que je leur tirois; je criois sans cesse au secours, & à force

force de crier & de me défendre, je me 1683.
sentois si fort épuisé, que j'étois prêt de tomber par terre, & de me laisser devorer à ces animaux, lorsque j'apperçus un cavalier vêtu de blanc, qui venoit à moi au galop, accompagné d'un valet à cheval. Ils m'eurent bien-tôt joint, & le valet lâcha un coup de pistolet dans le corps d'un de ces chiens qui se retira aussi-tôt en perdant beaucoup de sang. L'autre mâtin craignant sans doute un semblable traitement, s'enfuit plus vîte que le premier, & il nous laissa maître du champ de bataille. Vous l'avez échappée belle, me dit le Cavalier, c'est un bonheur que ces mâtins ne vous ayent pas devoré. Vous n'auriez pas été le premier. Ce ne seroit pas pour moi un si grand malheur que vous le pensez, d'avoir été devoré, lui repliquai-je. Cependant je vous dois la vie, & je vous en ai la même obligation, que si elle m'étoit bien chére. Je regardai alors un peu plus attentivement le Cavalier, & je reconnus que c'étoit un Chartreux. Que faites vous dans ce lieu sauvage, me dit-il, & où allez-vous? La misére m'a affoibli, lui répondis-je, je ne sçai presque où je vais, ni ce que je fais. Je lûs dans les yeux de ce Religieux qu'il étoit touché, & de l'état où j'étois, & de ce que je venois de lui dire.

Vous étes bleſſé, me dit il, car ces mâtins
1683. m'avoient donné quelques coups de dents. Ayez pourtant courage, venez, nous aurons ſoin de vous: vôtre équipage ne répond point à vôtre air & à vos maniéres.

Il commanda à ſon valet de mettre pié à terre, & de me donner ſon cheval, ce que je refuſai toûjours, m'obſtinant à ne vouloir monter que derriére le valet. Durant le chemin ce Chartreux me tint des diſcours ſi Chrêtiens & ſi conſolans, que je me trouvai tout autre. Je goûtois tout ce qu'il me diſoit, & il me ſembloit que j'avois plus d'eſprit qu'à l'ordinaire, pour lui répondre, & pour lui faire connoître combien j'étois charmé de ſa converſation. En moins d'une heure, je me vis à la porte d'un grand & vaſte Monaſtére, ſitué dans une affreuſe ſolitude, au milieu des rochers, & des précipices. Voici la grande Chartreuſe, me dit ce Religieux. Quand nous y ſerons entrez, je ne pourrai ni vous voir, ni vous parler auſſi ſouvent que je le voudrois, mais je vous mettrai en de bonnes mains. Aprèsque j'eus mis pié à terre, on connut bien de quoi j'avois beſoin, on me conduiſit dans une chambre, où l'on me donna à boire & à manger à diſcretion. Depuis Suze, excepté le dîner que
me

me donna Nid-d'hirondelle, je n'avois mangé que quelques morceaux d'un pain noir & dur comme un caillou, encore ne m'en avoit-on donné que peu & rarement. Ainsi j'étois si affamé, qu'il me sembloit que rien ne seroit jamais capable d'appaiser ma faim. Cependant faisant reflexion, que si je me remplissois tout-à-coup l'estomac affoibli par une longue diette, il étoit infaillible que j'en tomberois malade, & que j'en pourrois mourir; je me fis violence pour ne manger que fort peu, mais j'y revenois bien-tôt ne prenant chaque fois que fort peu de nourriture, jusqu'à ce que voyant qu'il n'y avoit plus de peril, je me dédommageai amplement de ce que j'avois souffert. 1683.

Ces bons Péres ne se contentérent pas de me donner abondamment tout ce qu'il falloit pour réparer mes forces, ils eurent encore grand soin de faire panser mes blessures, & les ouvertures que le froid & la neige m'avoient faites aux piez & aux jambes. J'étois si édifié de la tendresse & de la charité de ces Religieux à l'égard d'un gueux & d'un inconnu comme moi, que je les regardois tous comme des Anges visibles. J'y demeurai quinze jours, goûtant dans cette solitude une douceur & une tranquillité, que je n'avois encore trouvé nulle-

nulle part. Je me levois souvent la nuit
1683 pour aller au Chœur entendre chanter Matines, & durant le jour j'assistois à tout l'Office.

La premiére fois que j'allai au Chœur, j'entendis une voix qui ne m'étoit pas inconnuë, je regardai d'où elle venoit, & je vis un jeune Chartreux, que je me souvenois bien d'avoir vû ailleurs, mais j'avois de la peine à en bien rappeller l'idée. Je voulus lui parler, & je trouvai que c'étoit un de mes intimes amis, compagnon de mes études, un des plus beaux hommes, & des plus accomplis qu'on pût voir. Ses parens le croyoient mort, parce qu'il y avoit six ans qu'il avoit quitté Puteoli, sous prétexte d'aller servir dans l'armée Venitienne, & que depuis ce tems-là on n'avoit pû apprendre de ses nouvelles, quelques diligences qu'on eût faites. Ce jeune homme qui s'appelloit Allel au lieu d'aller à l'armée, étoit allé se faire Chartreux, ayant pris auparavant & fort secrétement toutes les mesures nécessaires, & pour mieux s'éloigner de tout commerce du monde, il étoit venu à la Grande Chartreuse. J'étois si frappé de revoir dans cèt état un ami que j'avois crû mort, que je me demandois à moi-même, si ce n'étoit pas un songe: mais je fus bien plus touché du

du discours qu'il me tint. Il aimoit si tendrement sa solitude, il étoit si pénétré du 1683. mépris de toutes les choses humaines, & on voyoit sur son visage & dans ses yeux une joye si pure, avec toutes les marques d'une paix interieure, & d'une tranquillité d'ame si grande, que j'en fus tout émû. Que n'as-tu le courage, me disois-je à moi-même, de suivre un si bel exemple, au lieu d'aller traîner dans le monde une vie malheureuse, languissante & tumultueuse? que ne t'arrête-tu ici, pour y finir saintement tes jours. Je priois Dieu sans cesse, qu'il voulût me donner la vocation d'être Chartreux, & qu'il m'ôtât cette aversion invincible que j'avois pour la solitude. Mais je connus clairement que Dieu me vouloit dans un genre de vie moins doux & moins tranquille, & que la Providence ne m'appelloit nullement au Cloître.

Ce jeune Chartreux me dit, qu'il y avoit dans ce même Monastére un Religieux de Navelie, & du même Bourg que moi, appellé Pelissier. Je parlai à ce Chartreux, & après nous être dit mutuellement cent particularitez de nôtre païs & de nos familles, ce Pére me témoigna être extrêmément touché de l'état où il avoit appris, qu'on m'avoit trouvé. C'étoit un homme plein de l'esprit de Dieu. Il avoit vieilli dans

—— dans les Charges de son Ordre, où il étoit
1683. fort consideré, à cause de son rare mérite, & de son éminente vertu. Il étoit actuellement Procureur Général, qui est la seconde Charge de tout l'Ordre. Je m'apperçus bien-tôt que Dom Pelissier m'avoit recommandé. On eut pour moi des égards tout particuliers. Je fus habillé assez proprement, & on me donna assez d'argent pour me conduire jusqu'à Lyon. En prenant congé de ces Péres, je les remerciai tendrement, & je leur promis que je n'oublierois jamais ni leur charité, ni les grands éxemples de vertu que j'avois vû chez eux. Je leur ai tenu parole jusqu'ici, ce que je ferai tout le reste de ma vie.

Je m'en allai à Grenoble avec les Abbez Cabot & Menard. En entrant dans la Ville nous trouvâmes un jeune Lieutenant, appellé de Montlaur, ami de ces deux Abbez, qui devoit partir dans deux jours pour aller conduire à Vienne une recruë de dix-huit Dragons. Je m'offris à lui aider à la conduire, ce qu'il accepta avec plaisir. Il prit donc le titre de Capitaine, & il me donna celui de son Lieutenant. Nous passâmes par saint Marcellin, & par Romans. Je ne sçai pourquoi. Car nous pouvions prendre un chemin plus court. A deux lieuës de Romans nous fûmes accueillis d'une

d'une pluye si violente, mêlée de grêle, 1683.
de tonnerre & de tourbillons si impétueux,
que nous fûmes obligez d'entrer dans la petite ville de saint Donat, pour nous y mettre à couvert de cèt orage. Quelques Jesuites qui y avoient fait la Mission, nous priérent Montlaur & moi d'aller dîner chez eux, nous y fûmes bien reçus en attendant la fin de l'orage. Il ne dura qu'environ une heure, mais avec tant de violence, que plusieurs maisons en furent abbatuës, & de gros arbres arrachez. Les chemins en demeurérent si rompus, que nous eûmes toutes les peines du monde à arriver bien-tard à Moras. Le Consul refusa opiniâtrément de loger nos Dragons, apportant pour raison de son refus, que les Troupes du Roi devoient arriver avant la nuit. Nous eûmes beau le prier, le menacer, tout fut inutile auprès de ce Bourgeois obstiné. Cependant nos Dragons qui avoient souffert tout le jour, pestoient sur le pavé. Le Lieutenant qui étoit encore plus jeune que moi, ne sçachant à quoi se résoudre; je lui dis, que s'il vouloit me laisser faire, je le tirerois de ce pas, & que je me chargeois de tout. Il n'eut pas plûtôt dit, qu'il me laissoit le maître; que je le conduisis dans un cabaret, où ayant fait appeller un Notaire, je pris acte comme

me le Consul, résusant de recevoir ma rou-
1683. te signée du Roi, & en bonne forme, j'étois contraint de mettre ma recrûë dans le cabaret, & qu'elle y demeureroit à ses dépens jusqu'à ce que j'eusse reçû les ordres de la Cour. Je commandai en même tems aux dix-huit Dragons d'entrer dans le cabaret, & d'y bien soûper, en disant à l'hôte que nous lui répondions de tout. Les Dragons qui ne demandoient pas mieux, eurent vuidé bien-tôt un bon nombre de bouteilles: ils se pressoient de manger & de boire, apprehendant ce qui arriva. Le Consul averti de toutes parts, de ce qui se passoit, & de nôtre résolution, nous vint prier, à mains jointes, de ne le pas ruïner, & de vouloir faire prendre aux Dragons le logement qu'il leur vouloit donner par étape. Nous fimes d'abord les méchans, mais enfin nous fûmes tant priez, que nous envoyâmes les Dragons loger dans les maisons qu'on leur avoit marquées, après que le Consul se fut chargé de payer à l'hôte, tout ce que nôtre recrûë y avoit déja dépensé.

A Vienne nous remîmes la recrûë entre les mains du Capitaine qui la devoit conduire lui-même sur les côtes de l'Ocean. Je me mis sur le Rhône, pour aller à Lyon sur la Barquette de Vienne. Cette bar-

barquette qui étoit bien remplie, n'arriva à Lyon que bien avant dans la nuit. On nous fit débarquer près de la porte d'Ainai, parce que les chaînes étoient déja tenduës sur la Saone. La porte d'Ainai avoit été déja fermée, & ceux de nôtre barque qui y arrivoient les premiers heurtoient bien fort pour la faire ouvrir. Les uns arrivoient après les autres, à mésure qu'on débarquoit, chacun se pressoit pour être prêt à entrer des premiers, dès que la porte seroit ouverte. Immédiatement devant cette porte il y avoit un méchant pont-levis, sans garde-fou : la nuit étoit fort obscure, & il nous étoit impossible de discerner les objèts. En arrivant des derniers vers cette foule qui chargeoit le pont-levis, j'entendis des gémissemens entre-couppez, & de violens efforts comme d'une personne qui se noyoit. J'en avertis ceux qui se trouvérent par hazard auprès de moi. Ceux-ci en avertirent les autres. Dans le moment il se fit un profond silence : & chacun ayant entendu le même bruit, le silence fut rompu, & on demanda ce que c'étoit. Quelques-uns de la troupe qui connoissoient le terrain, dirent que nous étions sur un pont-levis qui n'avoit point de garde-fou, sous lequel il y avoit un profond & large fossé plein d'eau : que peu-être quel-

1683.

—— quelqu'un y étoit tombé, & qu'il combat-
1683. toit contre la mort. Dans le moment chacun craignant que ce malheur ne fût arrivé à quelqu'un de ceux de sa connoissance, j'entendis que tout-à-coup dans cette foule de gens, on s'appelloit mutuellement les uns les autres, pour se r'assûrer sur ceux pour qui chacun craignoit. Dans cette frayeur publique, personne ne s'avisa de m'appeller, chacun étant tranquille sur ma destinée. Ceux qui arrivoient des derniers, seroient infailliblement tombez dans le fossé, si on ne les avoit avertis de s'arrêter tout court. Entre autres, une Dame arrivant dans le moment auprès de moi, je lui dis de ne point avancer, si elle ne vouloit se noyer, & je lui tendis la main, sans la voir que confusément, elle me saisit en même instant en me tenant par le bras, & bien lui en vallut, elle étoit au bord du pont-levis, le pié lui avoit déja glissé, & elle faillit à y tomber. Elle m'y auroit aussi entraîné, si je ne m'étois tenu bien ferme. Après avoir attendu long-tems, on ouvrit enfin la porte, & on apporta des flambeaux. Nous découvrîmes dans ce fossé une Dame qui faisoit de foibles & d'inutiles efforts pour se débarrasser de la bouë, où elle étoit plongée. A la lueur des flambeaux, je vis que ce fossé n'étoit haut que de deux toi-

toises, & qu'il n'y avoit point d'eau, mais seulement un ou deux piez de boüe. J'y sautai d'abord pour secourir cette Dame. Je la relevai, je la remuai bien fort pour la faire revenir, mais en vain, elle rendoit l'ame. Elle étoit tombée la tête la premiére, & ayant heurté contre quelque pierre, elle s'étoit ouvert le front en deux endroits. Bien d'autres sautérent dans le fossé à mon éxemple. Nous fîmes emporter cette Dame dans la boutique d'un Chirurgien, où elle mourut en moins d'un quart d'heure. Elle étoit de Lyon, & revenoit ce jour-là d'une maison qu'elle avoit près de Vienne, accompagnée seulement d'une vieille femme de chambre & d'un petit laquais. Ses parens vinrent quelques jours après me remercier dans mon auberge. J'y fus aussi visité par la Dame que j'avois empêché de tomber dans le fossé, accompagnée de son époux. Ils étoient d'une petite ville du côté de Montelimar en Dauphiné. Ils me firent tous deux mille honnêtetez; & je fus ravi d'avoir fait plaisir à des gens qui le méritoient si bien. 1683.

Je logeois à la ruë de la Monnoye chez un fameux Traiteur proche des Péres de Saint Antoine. Parmi les étrangers qui y logeoient avec moi, il y avoit deux Allemans Capitaines de Cavalerie au service de la

la France. La femme de l'un de ces Officiers étoit arrivée d'Alsace depuis quelques jours, pour voir son mary. C'étoit une Dame d'une médiocre beauté, mais d'un esprit fin & délié, d'environ vingt ans. Son mary en avoit pour le moins trente plus qu'elle. Nous mangions ensemble, & à chaque repas ce Capitaine ne manquoit point de dire quelques duretez à sa femme. Il prenoit occasion de tout pour la tourner en ridicule, & il paroissoit avoir une haine implacable contre elle. J'étois surpris que de tant de gens de distinction, hommes & femmes qui mangeoient ordinairement avec nous, il n'y eût personne qui osât prendre ouvertement le parti de cette Dame. Quand ils avoient quelques démêlez, tout le monde gardoit un profond silence, & chacun affectoit avec soin, de ne prendre aucune part à leurs querelles, ou si on tâchoit de les appaiser, ce n'étoit que fort froidement & en peu de mots. Un jour entre autres, cèt Officier querelant sa femme, à son ordinaire durant le repas, elle lui répondit en pleurant, qu'elle étoit bien malheureuse de lui déplaire, sans sçavoir pourquoi; qu'elle avoit quitté son pays & fait un long voyage pour le venir voir, & que pour tout rétour, il la brusquoit cruellement, & l'accabloit de honte en si bon-

1683.

ne

ne compagnie. L'Officier pour toute réplique, lui jetta brutalement son assiéte au visage. On lui retint heureusement le bras, & le coup ne fit qu'effleurer légérement la joüe à la Dame. 1683.

Je fis tant de questions au valet de chambre de ce Capitaine, qu'enfin je découvris ce que je voulois sçavoir. J'appris que cette jeune Dame avoit apporté à son époux un certain present dont il se seroit bien passé, & que c'étoit la seule cause de leur division.

Peu de jours après j'allai une aprèsdinée dans une Eglise de Religieuses entendre un beau concert, que l'on y faisoit à je ne sçai quelle occasion. Tandis que j'étois tout occupé du plaisir d'entendre une très-belle voix, j'entendis qu'une personne vint se mettre auprès de moi. J'étois si attentif, que je ne me tournai pas pour voir qui c'étoit, mais au bruit que faisoient ses habits, je jugeai que c'étoit une femme. Quelque tems après j'entendis que cette personne poussoit de profonds soûpirs. Elle s'approcha ensuite fort doucement, & me dit à l'oreille, de lui donner quelque chose. Je crûs que c'étoit une pauvre honteuse ; sans la regarder, je lui donnai un sol qu'elle me rendit un moment après. Je repris le sol tout indigné de ce qu'elle ne vou-

—— vouloit pas s'en contenter, & je jugeai
1683. qu'une pauvre si délicate avoit moins besoin de charité que moi-même. Cette femme s'approchant encore plus près de moi, redoubla ses soûpirs. Pour me délivrer de cette importunité, je fus obligé de me lever pour m'aller placer de l'autre côté de l'Eglise. Je passai derriére une Chapelle où il n'y avoit personne. La Dame me suivit, & me tirant par derriére, elle m'arrêta dans un petit détour. Je fus l'homme du monde le plus étonné, lorsque cette femme ayant levé les coiffes, je vis que c'étoit la jeune Dame Allemande qui étoit si maltraitée de son mari. Toute troublée elle me dit cent extravagances d'une voix entrecoupée, & entre autres choses, que voulant se venger des brutalitez de son mary, par l'endroit le plus délicat, elle avoit jetté les yeux sur moi, comme sur un homme propre à favoriser son juste ressentiment; que pour mieux couvrir son dessein, elle s'étoit addressée à moi comme une femme inconnuë & nécessiteuse; mais que ce stratagême ne lui ayant pas réüssi, elle étoit obligée de se découvrir à moi, que le sort en étoit jetté, que je ne devois pas balancer à répondre au choix qu'elle avoit fait de ma personne, & que la seule reconnoissance qu'elle demandoit de la faveur

qu'elle

qu'elle vouloit me faire, étoit de lui aider à se défaire de son mary. 1683.

Il est aisé de juger que je n'eûs pas beaucoup de peine à résister à une pareille attaque. Car outre que le cruel dessein de vengeance, & la haine obstinée de cette Dame contre son époux, avoit changé dans un moment en mépris, la compassion que j'avois senti souvent pour elle ; ce que j'avois appris du valet de chambre étoit plus que suffisant pour rendre sage le plus fou de tous les hommes. Cependant pour ne la pas irriter, je m'avisai de faire le dévot. Sans me déconcerter, je lui répondis honnêtement, que je lui étois très obligé de la bonté qu'elle avoit pour moi, que naturellement je m'estimerois très-heureux d'avoir le cœur d'une Dame aussi jeune & aussi aimable qu'elle ; mais que je la priois de ne pas trouver mauvais que je renonçasse au plaisir que je pouvois goûter auprès d'elle, par un motif plus qu'humain, & que Dieu seul étoit capable, de me faire vaincre le penchant qui me portoit à répondre à sa tendresse.

Elle fit semblant de goûter ma réponse, & cependant elle me tourna brusquement le dos. Le soir je me trouvai à table vis-à-vis d'elle. Nous nous regardions à tout moment l'un l'autre ; & quand nos yeux

—— venoient à se rencontrer, nous ne dispu-
1683. tions pas, à qui baisseroit plûtôt le pavillon. Elle changea souvent de couleur, & je n'étois guéres moins embarassé qu'elle. Je fis réflexion, que puisqu'elle avoit voulu par pure vengeance être infidelle à son époux, & me proposer de le tuer, elle pourroit bien se venger de moi d'une maniére encore plus violente. Là-dessus je pris mes précautions, en portant toûjours sur moi deux pistolets de poche, & ce fut fort heureusement pour moi : car le lendemain m'étant allé promener seul en Belle-Cour, j'y fus joint par le Capitaine Allemand mary de la Dame en question. Il me fit d'abord cent amitiez, & me conduisit insensiblement dans un cabaret, où nous bûmes à l'Allemande. C'est-là qu'il me fit une feinte & malicieuse confidence des sujèts de plainte qu'il avoit contre sa femme.

Je tâchai de l'adoucir ; je lui dis du bien de son épouse, je fis valloir les bonnes qualitez, & je donnois un bon tour à tous les défauts qu'il trouvoit en elle. Je ne sçavois pas qu'à chaque mot que je disois en faveur de sa femme, j'allumois dans son cœur une haine mortelle contre moi. Il me parloit avec tant d'affection & avec tant d'ingénuité en apparence, que je ne me dé-

défiai de rien. On juge ordinairement de chaque particulier, par les défauts, & par 1683.
les qualitez communes à ceux de sa Nation. Je n'avois garde de croire qu'un Allemand poussât si loin la dissimulation. Nous fûmes ensuite nous promener au jardin de l'Abbaye d'Ainai. Nous étions dans une allée écartée, éloignée de la vûë du monde, lorsque l'Allemand me dit tout-à-coup, qu'il avoit tué trois hommes qui avoient sollicité sa femme, & que je serois le quatriéme. Vous ne pouvez éviter la mort, ajoûta-t-il, qu'en m'avoüant naïvement tout ce qui s'est passé entre vous & elle. Si vous me dites la vérité, nous n'aurez point d'autre mal que celui que vous avez déja gagné. Il recula en même tems de deux pas, & tirant deux pistolets de ses poches, il se mettoit en état de me joüer un mauvais tour, mais il s'y prenoit trop tard. J'étois déja en état de lui casser la tête à lui-même, avant qu'il pût m'attaquer : car tandis qu'il parloit, je tenois mes deux pistolets prêts dans mes poches, & du moment qu'il recula pour faire son coup, j'avançai à lui brusquement ; & lui appuyant un de mes pistolets au milieu du visage ; Voici de quoi vous répondre, lui dis-je : & puisque vous m'attaquez sans sujet, nous verrons qui de nous deux aura plûtôt la tête cassée.

—— Attendez, cria-t-il tout effrayé; attendez;
1683. raisonnons avant que de nous égorger. Dites-moi : Pourquoi avez-vous sollicité ma femme, car si elle vous a resisté, il n'y a point de mal. Elle n'a pas eu de peine à resister, répondis-je, puisque je n'ai jamais eu la pensée de la solliciter. Je ne sçai pas seulement ce que vous voulez dire. Parlons de sang froid, repliqua-t-il, mettons armes bas, & éclaircissons un peu les choses. Très-volontiers, lui dis-je. Il remit ses pistolets dans la poche, il me pria d'en faire de même, je le fis aussi : mais je tins toûjours les mains dans mes poches, à mes deux pistolets, prêt à tout évenement. L'Allemand me dit que sa femme s'étoit plainte à lui le soir précédent, que je lui avois tenu des discours peu honnêtes, & que je lui avois offert de l'argent pour ébranler sa pudeur, que j'avois même voulu lui faire violence, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à se débarasser de moi. Je lui niai absolument le fait. Il me repeta cent fois la même chose, je la lui niai cent fois, & je l'assûrai enfin, que je ne pouvois parler autrement, sans être un imposteur. Il faut donc que vous ayez desobligé ma femme en quelque chose, puisqu'elle vous accuse faussement, ou peut-être vous a-t-elle sollicité elle-même inutilement,

ment, & pour se venger, elle vous accuse de son propre crime. Non, non, 1683.
lui dis-je, rien de tout cela, je ne l'ai jamais sollicitée; moins encore m'a-t-elle sollicité. Je n'entends rien à tout ce langage. Voyez la mégére, s'écria pour lors l'Allemand. Elle veut me faire périr, elle m'a dit cela, afin de me porter à me battre avec vous, dans l'espérance que peut-être je serois tué, ou que si je vous tuois, je serois obligé de fuïr pour toûjours. Allons, Monsieur, soyons bons amis. Vous tenez toûjours la main à la poche, cela me fait de la peine. Pour marque que je reviens de bonne foi, je m'en vais souffler la poudre qui est au bassinet de mes pistolets. Il le fit effectivement, mais tandis qu'il le faisoit, je mis le pistolet à la main, pour tenir l'Allemand dans le respect. Il me pria de souffler aussi la poudre du bassinet des miens, mais je n'en voulus rien faire. Vous avez raison, dit cêt Officier, avec son ingénuité feroce, vous devez remercier vôtre pistolet, car si je ne l'avois apprehendé, je vous aurois laché le mien dans la tête, tant j'étois prévenu contre vous par les artifices de ma femme. Comme il achevoit de parler, nous vîmes venir à nous trois hommes fort vîte. C'étoient trois jeunes Officiers

 Fran-

1683. François avec lesquels j'étois venu de Vienne à Lyon, & que je voyois presque tous les jours. Il s'appelloient de Beaufort, du Buisson, & de la Tour. Ils nous avoient apperçû de loin, dans le tems que nous étions sur le point de nous égorger. Ils demandérent fiérement à l'Allemand, s'il avoit quelque chose à démêler avec moi, ajoûtant que mes intérêts étoient les leurs, qu'on ne pouvoit m'attaquer sans les attaquer, & qu'il pouvoit choisir celui qu'il voudroit d'eux trois, pour vuider nos differens tête à tête. Je fus charmé de la générosité de ces trois François à mon égard : je les remerciai, & je leur dis, qu'il n'avoit tenu qu'à l'Allemand, de recevoir la satisfaction qu'il m'avoit d'abord demandée. L'Allemand avec une franchise incroyable leur raconta le sujèt de nôtre querelle, & témoignant être très-content de moi, il voulut soûper avec nous. Durant le soûpé il nous pria de ne pas boire dans son verre, si nous ne voulions avoir part à certaine aubeine que sa femme lui avoit apportée d'Allemagne, & il nous dit quelques particularitez qu'on ne pouvoit entendre sans rire. C'est ainsi que se termina nôtre querelle.

Durant mon séjour à Lyon, je fis connoissance avec un Lyonois nommé Radi, qui

qui venoit tous les jours manger dans nôtre auberge. Il étoit sur le point de partir pour Paris, & ayant connu que je voulois aussi y aller, mais qu'apparemment je manquois d'argent, il me demanda, si je voulois faire ce voyage avec lui. Il me dit d'une maniére obligeante, qu'il vouloit s'aller embarquer à Roanne, qu'il me prioit d'accepter une place dans sa cabane, & qu'au reste je ne devois point me mettre en peine pour les frais du voyage. Après quelques complimens de part & d'autre, nous fixâmes le jour de nôtre départ. J'allai prendre congé de mes amis. Monsieur de Beaufort me donna une lettre de recommandation pour Monsieur Veillot prémier Secretaire de Monsieur de Pontchartrain. Avec cette lettre je comptois déja de parvenir à quelque chose de considerable. Monsieur Radi & moi nous nous embarquâmes à Roanne sur la Loire avec deux Marchands de Nevers, & deux inconnus de méchante phisionomie. A une lieuë de Roanne ces deux inconnus querellérent brutalement le patron de la cabane, qui se voyant seul contre deux, fut obligé de se taire, après avoir fait des juremens en homme de riviére. Les deux Marchands de Nevers mouroient de peur durant cette querelle, & se cantonnérent au

1683.

au bout de la barque, & y demeuroient
1683. tapis comme des renards. Les deux inconnus s'en prirent à Monsieur Radi & à moi, & dirent que pour embarquer nos hardes, on avoit perdu beaucoup de tems, que nous étions cause par là qu'on ne pourroit pas aller coucher à Digoin, & qu'ainsi ils seroient en voyage un jour de plus, qu'ils n'y auroient été sans nous, qu'il falloit que nous les dédommageassions de cette perte, & que nous eussions donc à leur donner sur le champ chacun trois Louïs d'or, si nous ne voulions être dépoüillez & jettez dans la riviere. Je regardai Monsieur Radi, & connoissant qu'il étoit d'humeur à me bien seconder, je dis aux deux inconnus, que si pour leur soûpé ils n'avoient point d'autre argent que celui que nous leur donnerions, ils pouvoient être assûrez qu'ils feroient mauvaise chere. Dans le même moment l'un deux tirant de sa poche une bayonete avec la main droite, me saisit au collet de la main gauche. Sans lui donner le tems de faire son coup, je lui donnai un si furieux coup de poing entre les deux yeux, que je le jettai à la renverse dans la riviere. En y tombant il m'emporta ma cravate & une partie de mon just-à-corps. Monsieur Radi fit le même traitement à l'autre inconnu. Il le saisit

faisit par la gorge, avant qu'il eût le tems de se bien reconnoître, & le culbuta dans 1683.
la riviere. Les eaux de la Loire étoient assez basses. Ces deux voleurs n'en avoient guére au dessus de la ceinture; mais comme ils étoient un peu étourdis de leur chûte, & de l'eau qu'ils avoient bûë en tombant, ils avoient de la peine à se relever. Le patron de nôtre barque leur donnoit cependant de grands coups de rame sur les épaules, & les marchands de Nevers crioient de toute leur force; Tuez les, tuez-les, qu'ils ne rentrent point dans nôtre barque. Nous arrêtâmes la fougue du patron qui vouloit assommer ces malheureux. Ils allérent au rivage, d'où ils nous priérent à génoux de les vouloir recevoir dans nôtre barque. Mais nous n'eûmes garde de nous remettre en si mauvaise compagnie. Alors ils nous dirent qu'ils n'étoient fâchez que contre les marchands de Nevers, & qu'ils n'auroient voulu rentrer dans la barque, que pour en dénicher ces Casaniers. Nous fûmes plus heureux durant le reste de nôtre voyage. Quantité d'honnêtes gens entrérent dans nôtre barqu sur la route, sur tout à la Charité & à Sancerre. Nous ne voulûmes point débarquer à Briare, mais nous descendîmes tous ensemble à Orleans, qui me parut une

des villes du monde des mieux ſituées, par
1683. la commodité de ſon Port, & par la douceur du climat. A Orleans nous prîmes le Carroſſe, Monſieur Radi & moi. Un Capitaine de vaiſſeau, & l'Abbé de Nantua, homme d'un eſprit fin, & d'une converſation charmante ſe joignirent à nous. Nous fîmes enſemble le voyage avec beaucoup de plaiſir, & nous arrivâmes à Paris le ſecond jour de Septembre.

Je fus ſi frappé de la grandeur de Paris, de ſes richeſſes, de la beauté des édifices, du fracas des voitures, du bruit des carroſſes, & ſur-tout de cette multitude innombrable de peuple, qui fourmille de toutes parts, que je crus être tombé des nuës. Je n'avois rien vû juſques-là qui approchât de Paris; & je me demandois à moi-même cent fois le jour ſi ce que je voyois n'étoit pas l'effet d'un ſonge. Peu de jours après des ſoins plus importans occupérent mon eſprit. Si-tôt que je commençai à me reconnoître, je fis réflexion ſur le mouvement continuel de cette foule infinie de peuples, ſur ſon acharnement au gain, ſur l'attachement horrible que chacun a pour ſes intérêts, & ſur le peu de cas que l'on y fait du mérite. Je vis que les gens même qui logeoient dans mon auberge paſſoient les uns devant les autres, comme

devant

devant des arbres, sans se parler, sans se saluer, sans même se regarder : qu'on ne peut rien faire qu'à force d'argent, & que sans cela le plus honnête homme est un corps sans ame. J'étois saisi de frayeur quand je pensois que ma bourse seroit bientôt épuisée, & j'y pensois malgré moi cent fois le jour. J'allai à Versailles sans être connu de qui que ce fût. Je demandai à parler au Duc de Noailles, & je le demandai si souvent, qu'enfin on m'introduisit dans son cabinet. Après lui avoir fait un compliment que j'avois bien médité, je lui dis en peu de mots le desir que j'avois de servir le Roi, & le suppliai très-humblement de vouloir me recevoir dans sa Compagnie des Gardes du Corps. Ce Duc me reçut avec beaucoup de douceur. Il me fit cent questions différentes, & à la fin il me dit, que ma phisionomie lui plaisoit ; qu'il me croyoit brave & sage ; qu'à la vérité on ne recevoit personne dans les Gardes du Roi, qui n'eût déja servi ; que cependant il trouveroit un expedient pour remedier à ce défaut, & qu'il falloit seulement que j'eusse un répondant. Je retournai incessamment à Paris, je cherchai de toutes parts Monsieur Radi. J'avois oublié le nom de son Hôtel, & il me fut impossible de

1683.

le trouver. Je voulus aller rendre à
1683. Monsieur Veillot, premier Commis de Monsieur de Pontchartrain la lettre de recommendation, qu'on m'avoit donnée à Lyon. Mais j'éprouvai qu'un malheur en entraîne toujours un autre. J'avois perdu cette lettre, & par cette perte, il ne me restoit plus nulle ressource. J'allai une seconde fois à Versailles, j'exposai naïvement toutes choses au Duc de Noailles. Il fut inflexible: il me dit que les Gardes du Corps ayant l'honneur d'approcher de près la Personne du Roi, il ne pouvoit y recevoir personne, qui n'eût de bons répondans. Ce fut pour moi un coup de foudre. Ne sçachant à quel Saint me voüer, je m'en retournai à Paris, je courois tout le jour pour trouver quelque poste qui me convint, dépensant cependant très-peu, mais toûjours plus que je n'aurois voulu. Le chagrin que j'avois de ne pouvoir pas me placer, les violens mouvemens que je me donnois pour aller courir dans tous les quartiers de cette grande Ville, tout cela enfin me donna la maladie de Paris, qui me tourmenta cruellement durant six semaines. Dans le tems que je croyois en mourir, la nature fit en moi un effort, je commençai à me mieux porter, & ce qui acheva de me guérir, fut

que

que le Chevalier de Ligonez, jeune Mousquetaire avec qui j'avois fait connoissance, m'étant venu voir sur la fin de Novembre, me dit qu'il m'avoit trouvé une maison, où je serois en qualité de Gentilhomme avec de bons appointements; qu'à la vérité c'étoient des gens un peu brutaux, mais qu'il falloit toûjours prendre cette place, en attendant quelque chose de meilleur. Il me conduisit sur l'heure dans cette maison, où l'on me fit mille honnêtetez, & où l'on me fit promettre d'aller coucher le soir même. J'étois surpris que l'on me fît tant d'accueil, sans me connoître. J'en découvris bien-tôt la raison. C'étoit une maison si décriée, qu'on ne trouvoit personne qui voulût y aller demeurer. Une Dame du voisinage me voyant sur la porte de cette maison, me demanda, si j'étois Job ou Beelzebuth. Je lui répondis froidement que je n'étois ni l'un ni l'autre. Vous ne serez donc pas long-tems où vous êtes, ajoûta-t-elle. Les trois ou quatre prémiers jours, on me traita comme si j'avois été le maître de la maison. Ce bon traitement ne dura guéres. Je me vis insensiblemeut devenu, méneur de Madame, gentilhomme, maître d'hôtel, secretaire, clerc, & sur le tout, précepteur d'un jeune garçon. Pour tout équipage on

1683.

avoit dans cette maison, un chetif laquais
1683. & une servante. Cependant l'aîné de la maison tranchoit du grand Seigneur; le cadet faisoit l'Abbé de consequence, c'étoient les deux seuls enfans qu'on y eût. La Dame étoit d'une lezine incroyable, elle nous faisoit tous mourir de faim: son mary qui avoit été petit clerc de Palais, étoit un homme d'un esprit excellent, très laborieux, entendant parfaitement les affaires, mais c'étoit le plus bizarre & le plus brutal personnage dont on ait jamais entendu parler. Chaque repas fournissoit une nouvelle scene, on se querelloit, on se maudissoit, & on ne manquoit jamais de se battre à la fin. J'étois le médiateur & l'ange de paix au milieu de tant de combats domestiques. On changeoit de laquais tous les jours, & toutes les semaines nous avions une nouvelle servante. Je demeurai trois mois dans cette maison de confusion, cherchant tous les jours un prétexte honnête pour en sortir. Un soir entre autres, le maître de la maison querellant à son ordinaire, son cadet qui étoit Abbé d'environ dix-huit ans: ce jeune homme qui avoit de tres-méchantes inclinations, & que les mauvais exemples domestiques avoient achevé de gâter, donna des maledictions à son pere. Il n'en falloit pas tant

pour

pour lui enflâmer la bile, il frappa son fils, le jetta par terre, & lui dansoit sur le ventre, lorsque j'accourus au bruît. Je poussai ce pére inhumain contre la muraille, & je donnai par là le tems à l'Abbé de s'échapper. Il courut à la ruë tout couvert de sang, & delà déclamant furieusement comme un possedé, il maudissoit le jour de sa naissance. Le pére étant sorti dans le tems que je n'y pensois pas, poursuivit son fils dans la ruë, criant de toute sa force, Au guet, & qu'on arrête le voleur, le parricide. Je courus après, j'arrêtai le pére qui avoit déja perdu son chapeau & sa perruque dans la bouë : je le remenai dans la cuisine de sa maison. Je voulus lui répresenter doucement le tort qu'il se faisoit & à ses enfans, en faisant éclater ses dissentions domestiques. Il me dit en prenant la pele du feu, que je l'avois empêché de châtier son fils, mais que j'en porterois la marque toute ma vie. Je pris à l'instant la broche de cuisine, & enfonçant mon chapeau, je lui dis : Que s'il étoit ennuyé de vivre, il n'avoit qu'à lever le bras pour me frapper. Il ne repliqua point, mais grinçant des dents, il s'enferma dans sa chambre. Le lendemain matin je lui dis que je ne voulois plus demeurer chez lui. Il fit tout ce qu'il pût, pour me retenir,

1683.

nir, mais mon parti étoit déja pris. Nous
1683. eûmes bien-tôt arrêté nos comptes ; & je quitai cette maison de discorde, pour n'y remettre le pié de ma vie. Durant le peu de tems que j'avois demeuré à Paris, j'y avois fait d'assez bonnes habitudes, & je n'étois guéres embarrassé de ma personne.
Le même jour que je quitai cette maison,
1684. j'allai à l'Opera, parce que Monseigneur le Dauphin que je n'avois jamais vû, devoit s'y trouver avec une grande partie de la Cour. Je montai au Paradis, & je me mis vis-à-vis de la loge où ce Prince avoit accoûtumé de se mettre. Lorsqu'il y entra il porta sa main à sa perruque, & par ce mouvement, un gros diamant qu'il avoit à une bague, me renvoya si bien par réflexion, la lumiére des flambeaux, que j'en fus tout à coup ébloüi. J'eus un plaisir extrême de pouvoir considerer ce Prince à mon aise. Je trouvai que sa bonne mine, que son air affable & majestueux tout ensemble, surpassoit tout ce qu'on m'en avoit dit. Je regardai à loisir tous les autres Princes & les Princesses qui l'accompagnoient. Dès que j'apperçus la Princesse Basilie, qui est la plus belle Princesse qu'on ait vû d'un siécle en France, je demandai avec étonnement son nom à ceux qui étoient à mes côtez. Un

quar-

quart d'heure aprés, une Dame qui étoit à ma droite, me demanda en riant, d'où venoit que la Princesse Basilie étoit la seule dont j'avois demandé le nom : je lui répondis en souriant, parce que de toutes les Princesses qui étoient là presentes, c'étoit la seule que je n'eusse pas encore vûe. Vous n'étes pas sincére, me repliqua cette Dame : une autre raison a excité votre curiosité. Nous liâmes insensiblement une conversation assez enjoüée, à voix basse. Cette Dame paroissoit tres-raisonnable. Elle avoit à sa droite un homme déja âgé tout couvert d'or, portant sur l'estomac une petite Croix. C'étoit quelque Chevalier, mais je ne sçai de quelle Chevalerie. Nôtre conversation l'avoit déja allarmé, il y prenoit plus de part, que je n'avois crû d'abord. Il avoit conduit cette Dame à l'Opera, & il voulut être de nôtre conversation. Il dit cent choses à la loüange de la Princesse Basilie, & me demanda enfin ce que j'en pensois. Je lui répondis en m'écriant imprudemment : Morbleu, c'est une belle femme. Vous étes un insolent, répondit aussi-tôt le Chevalier. Est-ce ainsi qu'il faut parler d'une grande Princesse ? Ah! ah ! Vous me traitez d'insolent, repliquai-je. Si la presence du Prince ne me retenoit dans le devoir,

1683.

devoir, je vous couperois les oreilles tout-
1684. à l'heure; en sortant d'ici je vous apprendrai à parler. Lui, sans se déconcerter, avançant sa tête derriére les épaules de la Dame, me dit froidement à l'oreille, qu'il ne pouvoit pas se battre en sortant, soit à cause de la foule, soit parce qu'il devoit conduire cette Dame chez elle; mais que si j'étois homme d'honneur, je n'avois qu'à me trouver au Cours-la-Reyne le lendemain entre deux & trois après midi. Je lui promis en étourdi; & je fus assez insensé pour lui tenir parole. A peine y étois-je arrivé par la Porte de la Conférence, que je vis venir un carosse du côté de la Porte saint Honoré, & de ce carrosse sortit le Chevalier en question. Il vint à moi de bonne grace. Comme il vid que je portois la main à la garde de mon épée, il me dit que nous étions là trop exposez à la vûë des Tuilleries, & du grand chemin, qu'il falloit aller au bord de la Seyne. Dès que nous y fûmes arrivez derriére des joncs fort hauts, il me dit d'un ton menaçant, que j'eusse à avoüer que j'avois mal parlé, en disant que la Princesse Basilie étoit une belle femme, au lieu de dire, que c'est une belle Princesse, qu'autrement il m'alloit passer son épée au travers du corps. Tout ce que

que je veux avoüer, lui repliquai-je, c'est que vous avez très-mal parlé en me trai- 1684
tant d'insolent. Allons, allons, continuai-je, me mettant en garde, & commençant à le serrer de près. Allons donc, je vous promets de vous jetter promtement tout vêtu dans la riviere, dès que vous serez tombé par terre. Je vous prie d'en user de même à mon égard, si je suis blessé le premier, afin qu'on ne sçache rien de nôtre combat. Le Chevalier qui jusques là auoit fait paroître beaucoup plus de sang froid que moi, entendant ce compliment, pallit & changea de langage. Si je vous ai traité d'insolent, dit-il, n'en soyez pas fâché, il faut pardonner quelque chose à un jaloux. Dispensez-moi de vous en dire davantage, soyons bons amis. Il remit son épée & me rendit la main sans attendre ma réponse. Je lui donnai la main avec la derniére franchise, il me pria d'entrer dans son carosse. Nous allâmes ensemble au Palais Royal, pour y voir joüer. Tandis que je m'amusois à regarder joüer quelques Seigneurs de la Cour, le Chevalier passa dans un autre appartement, où il trouva la Princesse Basilie qui y étoit par hazard avec plusieurs Princes & Princesses. Le Chevalier étoit connu de toute la Cour.

C'é-

C'étoit une maniére de bel esprit qui s'in-
1684. sinuoit par tout, contrefaisant le passionné pour chaque Dame, comme ces anciens Chevaliers errans. A force de dire des douceurs à toutes celles qu'il trouvoit, il s'étoit rendu le joüet & le divertissement de toute la Cour. Il avoit été si imprudent que d'aller trouver la Princesse Basilie à son lever, pour lui dire que le soir précédent, il avoit entendu à l'Opera un insolent qui avoit dit de la Princesse, en s'écriant, Voilà une belle femme, au lieu de dire, Voilà une adorable Princesse; qu'il alloit sur l'heure châtier cèt insolent, & l'envoyer apprendre à parler en l'autre monde. Tandis que la Princesse rioit de bon cœur, du zéle indiscret de ce faquin, le Chevalier sortit brusquement. On eut beau le chercher par son ordre, il étoit déja bien loin. La Princesse l'appercevant alors au Palais Royal, le tira à l'écart, & lui demanda des nouvelles de l'insolent de l'Opera. Le Chevalier lui ayant raconté tout ce qui s'étoit passé entre lui & moi; elle lui dit: Faites-moi voir cèt insolent, sans qu'il s'en apperçoive. Le Chevalier me vint rejoindre; & sous prétexte de me faire voir les divers appartemens du Palais Royal, il me conduisit où étoit la Princesse. Elle me re-

regarda fort fixement, & commanda ensuite secretement au Chevalier, de m'amener le lendemain à Versailles. Nous sortîmes du Palais Royal, gardant tous deux un profond silence. Le Chevalier trembloit pour ma destinée. Je lui demandai plusieurs fois, si on ne lui avoit pas parlé de moi. Il ne voulut me rien avoüer, disant seulement qu'un grand cœur doit toûjours être prêt à tous les évenemens de la fortune. Cela ne faisoit qu'augmenter ma curiosité. Nous soûpâmes ensemble à l'Hôtel de Navarre. Sur la fin du soûpé, le Chevalier ayant bû un peu plus qu'à son ordinaire, ne pût plus tenir le secret. Il me dit qu'il craignoit extrêmement pour moi, qu'il n'avoit pû s'empêcher d'aller le matin avertir la Princesse du tort que je lui avois fait, & que lui ayant raconté ce soir nôtre querelle avec toutes ses circonstances, la Princesse avoit témoigné être fort fâchée contre moi; qu'elle vouloit absolument que le Chevalier m'amenât devant elle à Versailles, qu'il falloit obeïr, mais que peut-être par mes larmes & par mes soûmissions, je pourrois me rendre digne de sa clemence. Je fus surpris de la simplicité de ce bon Chevalier. Je fis semblant d'être effrayé de la grandeur du peril qui me menaçoit, mais dans le

1684.

le fond de l'ame, j'étois transporté de joye.
1684. Je connoissois trop bien le cœur humain, pour ne pas voir que la faute que j'avois faite, seroit peut-être le commencement de ma fortune. Elle le fut en effet, & l'innocence du Chevalier, qui par sa querelle, m'avoit tout à coup entraîné dans le précipice, fut l'instrument dont Dieu voulut se servir, pour commencer à me tirer de la poussiére. Nous allâmes le lendemain à Versailles. Le Chevalier étant allé faire la révérence à la Princesse, elle lui ordonna de me faire entrer. Je la trouvai à sa toilete, accompagnée de cinq ou six Dames. Elle fit signe au Chevalier de sortir, & m'adressant sa parole, Je sçai vôtre querelle avec le Chevalier, dit-elle, je veux vous réünir ensemble, à condition que vous m'en direz le sujet, que je ne sçai pas bien encore. Je demeurai quelque tems sans rien dire. Quel est donc le sujèt de vôtre querelle, ajoûta la Princesse? Madame, répondis-je en baissant les yeux, j'avois dit imprudemment quelque parole. A ce mot je m'embarassai, je ne fis que beguayer, sans pouvoir poursuivre. Avoüez donc, dit la Princesse, que je ne vous ai pas donné sujèt de parler de moi comme vous en avez parlé. Une des Dames qui étoit auprès de la Princesse,
m'en-

m'envisageant fiérement, & avec une co-
lere que je connus bien être affectée, 1684
Vraiement, dit-elle, est-ce bien parler d'u-
ne grande Princesse, que de s'écrier tout
hors de soi, Eh morbleu, voilà une belle
femme, au lieu de dire modestement, Cet-
te Princesse est d'une beauté incompara-
ble. C'est bien mal parlé, interrompit la
Princesse. Madame, dis je alors, je fus
tout à coup si éblouii de vos qualitez per-
sonnelles, que je ne fis nulle attention à la
grandeur de vôtre naissance. Ce n'est pas
de quoi je me suis fâchée, dit la Princes-
se, vraiement je me mets peu en peine,
que vous m'ayez traitée de femme ou de
Princesse: mais je ne puis souffrir que
vous disiez que je suis belle ne l'étant pas.
Je ne vous pardonne qu'à condition que
vous direz au Chevalier, que m'ayant vûë
de près, vous étes maintenant desabusé.
Je lui repliquai d'un ton bas, lent & res-
pectueux, Madame, voudriez-vous me
commander de blasphemer? Je lûs dans
les yeux de la Princesse, que ce mot lui
plaisoit. Oui, ce seroit blasphemer, dit
Mademoiselle de Sorlinde, tout ce qu'on
dit contre une divinité, est un blasphéme.
La Princesse fit signe de la main aux Da-
mes de s'éloigner un peu, & à moi de
m'approcher. Toutes les Dames s'éloigné-
rent

rent de deux ou trois pas, & je m'approchai du fauteuil de la Princesse, où je me tins baissé pour écouter ce qu'elle vouloit me dire. Je vous ai fait appeller, me dit-elle, pour vous avertir de bien prendre garde, de ne découvrir à personne vôtre querelle avec le Chevalier. Ne sçavez-vous pas que le Roi est inéxorable sur cèt article? S'il venoit à le sçavoir, rien ne pourroit vous garantir de la mort. Le Chevalier est un fou; n'ayez rien à demêler avec lui. Cette Princesse me demanda ensuite avec une bonté incroyable, ce que je faisois à Paris, & en quoi elle pourroit me faire plaisir. Je lui dis que je n'avois point d'autre ambition que d'entrer dans la Maison du Roy, & que j'étois déja trop heureux. Comme je voulois continuer, elle m'interrompit. Venez dans quelques heures, me dit-elle, je vous donnerai un billet pour Monsieur de Louvois, allez. J'y retournai sur le soir. La Princesse m'ayant apperçû, écrivit un petit billet, qu'elle me donna sans le cacheter, & me commanda de le porter sur le champ à Monsieur de Louvois. Je trouvai une si grande foule d'Officiers des Armées du Roi à la salle & à l'antichambre de ce Ministre, que je vis bien, que je ne pourrois pas lui parler de long-tems, si

si je n'étois un peu hardi. Je priai l'Huissier de sa chambre de me laisser entrer 1684.
pour rendre une lettre de la Princesse Basilie. L'Huissier me demanda cette lettre, & me dit qu'il avoit un ordre précis de ne laisser entrer personne : je ne voulus pas la lui donner, je lui dis qu'on m'avoit commandé de la rendre en main propre, & sans perdre un moment, parce que c'étoit pour quelque affaire de conséquence. J'entrai enfin avec bien de la peine. Je trouvai Monsieur de Louvois seul dans son cabinet écrivant avec beaucoup d'application, au milieu d'un tas effroyable de cayers & de lettres. Monseigneur, lui dis-je, la Princesse Basilie m'a commandé de vous apporter ce billet. Il continua d'écrire une ou deux lignes, & après les avoir achevées, il me regarda froidement. Il prit le billet qu'il mit sur sa table sans le lire, & me fit signe de la tête de me retirer. Je passai quinze jours à Versailles dans une inquiétude extrême, attendant à tout moment, les effets du billet de la Princesse. Enfin étant un jour dans la Chapelle du Château, vis-à-vis l'endroit où la Princesse avoit accoûtumé de se mettre durant la Messe du Roi ; dès qu'elle fut à sa place ordinaire, je la regardai fixement durant très-long-tems, jusqu'à ce

—— qu'elle jetta les yeux sur moi par hazard.
1684. Je baissai promtement les miens; & les ayant levez quelque tems après, je vis que la Princesse me regardoit encore. Je commençai à me flatter qu'elle ne m'avoit pas oublié. J'entrai dans les appartemens l'aprèsdinée, je trouvai que toute la Cour s'y occupoit à joüer. Je m'approchai d'une table où la Princesse étoit avec Monsieur le Duc de Chartres. Je regardois par dessus les épaules d'une foule de Courtisans. Dès que la Princesse m'apperçût, elle appella Monsieur d'Angoulesme, & en me montrant du doigt, elle lui dit quelques paroles que je ne pûs pas entendre. Monsieur d'Angoulesme me vint demander à l'oreille de la part de la Princesse, si Monsieur de Louvois avoit fait quelque chose pour moi. Je lui répondis, qu'ayant donné à ce Ministre le billet que la Princesse avoit eu la bonté d'écrire, je m'étois retiré, & que depuis ce tems-là, je n'avois entendu parler de rien, que j'attendois à tout moment de sentir les effets de la protection de la Princesse. Monsieur d'Angoulesme ayant rapporté ma réponse à la Princesse, elle lui ordonna de m'aller présenter sur le champ, de sa part, à Monsieur de Louvois qui étoit dans le salon de Mars, & de le presser de tenir sa parole.

Mon-

Monsieur d'Angoulesme me présenta dans le tems que ce Ministre parloit à Mademoiselle de Sorlinde fille d'honneur de la Princesse. 1684.

Ce fut pour moi un vrai bonheur. Monsieur de Louvois venoit de parler au Roi, qui apparemment lui avoit dit quelque chose d'obligeant, car ce Ministre paroissoit transporté de joïe. Il me dit d'abord, que je l'avois broüillé avec la Princesse Basilie, qu'il m'avoit voulu placer, mais qu'il ne m'avoit pas vû, depuis que je lui avois rendu son billet. Monseigneur, lui dis-je avec respect, je n'ai pas osé prendre la liberté de me présenter une seconde fois devant vous, de peur de me rendre importun. Monsieur de Louvois me dit de le suivre. Il entra dans la grande Galerie, où il se promena durant un demi-quart d'heure avec moi, il me fit cent questions si captieuses, sur ma naissance, & les occupations de ma jeunesse, qu'il étoit difficile d'y répondre sans s'embarasser. J'y satisfis comme je pûs, mais je commençai à trembler, voyant que je parlois à un grand Ministre, d'une pénétration incroyable, à qui rien n'échapoit, & qui reflechissoit jusques sur les plus legéres circonstances de toutes choses. Vous étes trop jeune, pour être reçû dans les Gardes du

 Corps,

—— Corps, me dit-il, il faut entrer aux Mous-
1684. quetaires. Il appella en même tems Monsieur de Maupertuis, qu'il apperçut dans la galerie. Monsieur, lui dit-il, je vous donne ce jeune Gentilhomme, qui m'a été donné par la Princesse Basilie. Ayez soin de lui; s'il n'est pas sage, avertissez-moi, donnez-lui un cheval de Mousquetaire, je me charge de tout. Allez remercier la Princesse, dit-il en se tournant vers moi, & il me laissa avec Monsieur de Maupertuis. Les gens qui m'avoient vû promener si long-tems tête à tête avec le Ministre, me regardoient avec respect. Monsieur de Maupertuis me fit d'abord mille honnêtetez, & dans la suite il en usa toûjours de même à mon égard. Ce fut sur la fin de Mars que je fus reçû parmi les Mousquetaires gris. J'allai remercier Monsieur d'Angoulesme & Mademoiselle de Sorlinde. Je priai en particulier cette Demoiselle, de vouloir bien dire à la Princesse Basilie, que la distance prodigieuse qu'il y avoit d'elle à moi, m'empêchoit d'avoir l'honneur de la remercier de ses bontez, mais que ma reconnoissance ne pouvant pas éclater au dehors, elle en seroit plus vive & plus constante. Mademoiselle de Sorlinde me promit de le dire à la Princesse, & elle ajoûta que la pre-
miére

miére fois qu'elle me verroit, elle me diroit, de quelle maniére la Princesse auroit 1684.
écouté mon compliment. Cela m'engagea à retourner chez elle, & m'étant accoûtumé à y aller d'abord rarement, & ensuite un peu plus souvent, je conçus beaucoup d'estime pour cette Demoiselle qui avoit de très-belles qualitez, & je devins très-assidu auprès d'elle. Cela ne m'empêcha pas de prendre de justes mesures, pour me mettre en état de bien remplir ma place. J'étois occupé tout le jour à apprendre à faire des armes & à monter à cheval, tout le tems qui me restoit après mes exercices, je l'employois à faire ma cour à nos Officiers, & à cultiver mes amis. Il n'y avoit qu'un mois que j'étois parmi les Mousquetaires, lorsque le Roi ayant déclaré la guerre à l'Espagne, je fus commandé avec tous les autres pour accompagner Sa Majesté, qui alloit en personne commander une armée de quarante mille hommes proche de Valenciennes, tandis que le Marêschal de Crequi assiegeroit Luxembourg. Nous fûmes de l'armée du Roi. Luxembourg s'étant rendu après vingt-sept jours de tranchée ouverte, on signa bientôt de part & d'autre un Traité par lequel l'Empereur & l'Espagne conclurent avec le Roi une Tréve de vingt années.

En retournant en France, assez prés de
1684. la Fere, m'étant écarté pour un moment, de ma brigade, je vis qu'un jeune cheval fougueux que montoit Monsieur de Courtenvaux ayant pris le mors aux dents, emportoit son Cavalier au travers des hayes & des torrens : ce cheval ayant sauté dans un pré dont le terrain étoit mouvant, s'enfonça tout-à-coup jusqu'aux oreilles, & faisoit de violens, mais inutiles efforts pour en sortir. Monsieur de Courtenvaux voulut mettre pié à terre, pour aider son cheval à sortir du bourbier. Dans le moment qu'il levoit la jambe droite pour descendre, le cheval s'étant levé du bourbier, & étant retombé en même tems, renversa Monsieur de Courtenvaux, la moitié du corps sous le ventre du cheval, & la tête entiérement plongée dans la boüe. Je mis promtement pié à terre, & sautant dans la boüe, où j'en avois jusqu'au dessus du génoüil, je retirai Monsieur de Courtenvaux à demi étouffé ; je le mis sur mon cheval, & je courus ensuite au sien pour le retirer du bourbier : je l'en retirai en effet, & voulus le monter, mais je m'en répentis bien-tôt. A peine eûs-je mis le pié à l'étrier, que ce cheval bondissant & mettant la tête entre les jambes, me culbuta la tête la premiére

dans

dans la bouë, où je fus croté de la tête jusqu'aux piez, & outre cela je reçus de ce cheval un coup de pié dans la cuisse. Bien des gens qui étoient accourus, rirent à mes dépens. Entre autres, un Gendarme du Roi, jeune homme fort déterminé, monta ce cheval fougueux. Il ne fut pas plûtôt sur la selle, que le cheval courant à bride abbatuë, lui alla écraser la tête contre un arbre. Ce pauvre Gendarme mourut deux heures après. Nous prîmes enfin ce cheval furieux, nous lui ôtâmes la selle, nous trouvâmes qu'un clou fort aigu étoit sorti de sa place au dessous de cette selle, & lui entroit dans l'épaule. C'étoit apparemment ce qui le rendoit si intraitable. 1684.

Etant de retour à Paris, je recommençai mes éxércices ordinaires. J'avois le plaisir de me voir parmi une nombreuse troupe de jeunes gens, pleins d'esprit & de feu, la plûpart d'une qualité distinguée, & qui m'aimoient tendrement. Comme j'avois beaucoup de déférence pour eux, & que je tâchois de leur faire plaisir en tout, chacun en usoit avec moi comme avec son frére, & ils ne faisoient point de partie de plaisir, qu'ils ne m'y engageassent de gré ou de force. La vie que je menois, me paroissoit si douce, que je me

—— fusse estimé très-heureux de pouvoir la
1684. continuer tout le reste de mes jours. Mon tour étant venu d'aller à Versailles recevoir l'ordre du Roi, comme je sortois de sa chambre, Monsieur de Louvois me retint par derriére par ma croix de Mousquetaire, au milieu d'une foule de courtisans, & m'ayant tiré un peu à l'écart : Est-ce vous, me dit-il, qui tirâtes Courtenvaux de dessous son cheval, au retour de la campagne, près de la Fere. Ouy, Monseigneur, lui répondis-je, c'est moi; & c'est moi aussi qui dois à vôtre bonté tout ce que je suis, & je vous supplie très-humblement de me regarder comme l'homme du monde qui vous est le plus dévoüé.

Monsieur de Louvois sourit à ce compliment. Je suis content de vous, me dit-il. Continuez, soyez sage, & j'aurai soin de vous. Je regardai ces dernieres paroles comme un oracle qui me présageoit quelque chose de grand, je les repetois sans cesse tout seul, & je me livrai insensiblement à l'ambition. Jusques-là j'avois été très-souvent, tantôt chez Monsieur de Louvois, tantôt chez Monsieur de Barbesieux; & quoique je n'y eusse rien à faire, je me promenois dans les cours ou dans les salles, & j'étois sûr que Monsieur de Louvois m'y avoit apperçû plusieurs fois

Mais

Mais dès ce moment, je devins bien plus assidu auprès de ce Ministre. Je me fis un devoir indispensable d'aller deux ou trois fois la semaine grossir le grand nombre de ses courtisans ; & j'avois toûjours soin de me mettre en quelque endroit, où il me pût voir. J'y joüois souvent avec quelques Officiers, sur tout aux Echets, qu'on y aimoit extrêmément, & dont j'étois ravi, parce que de tous les jeux c'est celui que j'entends le mieux. Je remarquai dans plusieurs occasions, qu'on étoit accoûtumé à mon visage, & qu'on avoit quelque égard pour moi. Ce qui acheva de me faire connoître fut une petite avanture qui m'arriva au fauxbourg saint Germain, chez Mademoiselle de Sorlinde, la derniére fête de Noël. 1684.

La Comtesse sa mére qui étoit une veuve d'un rare mérite & d'une pieté exemplaire, m'ayant prié à soûper chez elle, avec le Comte de Grammont : avant que de nous mettre à table, le Marquis de Sorlinde nous dit, que la Comtesse sa mére ne vouloit jamais souffrir qu'on veillât chez elle, qu'elle faisoit coucher toute sa maison de fort bonne heure, & qu'après avoir fermé elle-même toutes les portes, elle étoit toûjours couchée à neuf heures, quand la cloche de la Sorbonne commen-

çoit à sonner; que si je voulois rester après
1684. soûpé avec Grammont, nous passerions la soirée avec Mademoiselle de Sorlinde sa sœur, & deux de ses cousines qui logeoient avec elle. J'acceptai le parti avec plaisir. Si-tôt que l'on eut soûpé, je pris congé de Mademoiselle de Sorlinde, & fis semblant de sortir de la maison; mais au lieu de m'en aller, je me cachai dans une salle basse avec le Comte de Grammont en attendant qu'on nous vint ouvrir la porte de l'escalier, pour monter à l'appartement des Demoiselles, lorsque la Comtesse seroit couchée. Neuf heures étoient déja sonnées, & la cloche de la Sorbonne, qu'on nous avoit donnée pour signal, se faisoit déja entendre depuis long-tems, sans qu'on fût venu nous ouvrir la porte de l'escalier : nous attendions avec impatience, tandis que Madame de Sorlinde étoit sans doute dans une plus grande inquiétude que nous. Dès qu'elle eut congedié ses femmes, elle voulut, selon sa coûtume, éteindre son flambeau pour se mettre au lit. Elle entendit une voix qui lui dit : N'éteignez pas, Madame, attendez, n'éteignez pas. Deux hommes masquez sortirent à l'instant de dessous son lit, où ils s'étoient cachez durant le jour, par l'intelligence d'une femme de cham-

chambre. Ils lui présentérent chacun un poignard & un pistolet, & la menacérent de la tuer au moindre bruit qu'elle feroit Nous n'en voulons, ni à vôtre honneur, ni à vôtre vie, lui dirent-ils; Ce n'est que vôtre bourse & vôtre vaisselle que nous demandons. Ils lui firent ouvrir un coffre fort, où ils prirent bien de l'or & de l'argent avec des bijoux d'un grand prix, se chargeant aussi de vaisselle d'argent. Tandis que l'un d'eux pilloit, l'autre tenoit la Dame par le bras, & lui appuyoit la pointe du poignard à la gorge. Ils l'obligérent ensuite à les conduire jusqu'à la derniére porte, chacun lui appuyant toûjours son poignard. Ils devoient passer nécessairement devant la salle où nous étions cachez. Si-tôt que nous apperçûmes la lumiére des flambeaux, nous nous mîmes derriére la porte de la salle, & entendîmes que cette Dame soûpiroit d'une maniére pitoyable, en ouvrant une grande grille de fer, qui servoit de porte au bout de l'escalier; & que ces deux hommes lui disoient sans cesse, d'une voix basse, mais effroyable, Si vous barguignez tant à nous ouvrir, nous vous égorgerons. Nous ne doutâmes nullement que ce ne fussent-là des voleurs. Je serrai la main à Monsieur de Grammont, il me la serra aussi,

1684.

1684. pour m'avertir qu'il entendoit mon langage. La grille de fer étant ouverte, ces deux hommes masquez entrérent dans une petite cour intérieure, & passérent devant la porte de la salle où nous étions. Nous sortîmes brusquement, & nous saisismes par derriére chacun un de ces masques, & nous criâmes en même tems, Au voleur. La Comtesse de Sorlinde nous ayant reconnus, se prit à crier au secours, de toute sa force, & à nous prier d'ôter aux voleurs tout son bien qu'ils lui emportoient. Nous avions saisi nos gens par derriére, nous n'eûmes point de peine à les terrasser. Celui que j'avois saisi me blessa legérement avec son poignard à la main gauche. Cette blessure m'ayant irrité, je lui donnai bien des coups de poing, le tenant sous mes génoux, & d'un sucrier d'argent que je lui ôtai, je lui en donnai quelques coups à la tête, qui lui firent tomber le masque. Je fus l'homme du monde le plus étonné, de voir ce visage qui ne m'étoit pas inconnu. Ah! malheureux, lui dis-je, ah! que tu m'as trompé. Sauvez-moi seulement l'honneur, repliqua-t-il, je rendrai tout. Il jetta par terre, toute la vaisselle qu'il tenoit. Je foüillai dans ses poches & dans sa culote, tout étoit plein d'or & d'argent. Monsieur de Gram-

Grammont en usa de même à l'égard du sien. Cependant le Marquis de Sorlinde 1684.
& Mademoiselle sa sœur entendant du bruit dans la cour, croyoient que la Comtesse leur mere nous ayant surpris dans la salle, sans nous connoître, nous faisoit charger par ses gens, & crioient tous deux de leurs fénétres, Ne leurs faites point de mal, vous vous méprénez, ce sont nos amis, nous les avons priez de rester. Les laquais étant accourus au bruit, auroient assommé ces deux voleurs, si nous ne les en avions empêchez. Dans le trouble & l'embarras, nous affectâmes de leur donner le tems, d'ouvrir eux-mêmes la porte, & de se sauver. Je fus ravi de les avoir laissé échaper. Celui que j'avois saisi entra peu de tems après, dans un Ordre Religieux, des plus austéres de l'Eglise, où il est mort en odeur de sainteté. Je ne sçai pas qui étoit l'autre, mais j'ai de bonnes raisons de croire, que c'étoit un homme, qui est aujourd'hui bien avancé dans les armées du Roi. Il ne faut jamais desesperer d'un homme, quelque méchant qu'il soit. Dieu prend plaisir quelquefois à faire des changemens admirables. La Comtesse de Sorlinde nous embrassa mille fois, sans penser à nous demander, ce que nous faisions dans cette salle à une heure indûë pour elle.

1685. L'avanture fut bien-tôt ſçûë de toute la Cour. Mademoiſelle de Sorlinde la raconta elle-même à la Princeſſe Baſilie, avec toutes ſes circonſtances. La veille des Rois, Monſieur de Louvois m'ayant fait appeller; me commanda de lui raconter toute cette avanture, ce que je fis. Il en parut très ſurpris. Vous étes l'homme que je demande, me dit-il: il faut que vous alliez demain ſur le Quay des quatre Nations à Midy, pour remarquer une Dame, qui doit entrer l'aprés-dinée chez un Baigneur, vis-à-vis la grande porte de l'Hôtel de Conty. Vous attendrez qu'elle en ſorte, ſuivez-la pas à pas, & ne la quittez point que vous ne la voyiez entrer dans quelque maiſon. On dit que cette Dame ſe déguiſe en homme, pour n'être pas connuë. Tâchez de découvrir quelque choſe, mais prenez bien garde, qu'on ne connoiſſe que vous étes-là pour ce ſujet, & venez ici le ſoir même me faire vôtre rapport. J'allai de bonne heure ſur le Quay, où je demeurai quatre heures ſans rien découvrir. Ce jour-là il faiſoit un froid extrême, & je ſouffris beaucoup.

Sur les trois heures après midy, je vis venir du côté du Pont-neuf deux Moines, dont l'un s'appuyant ſur l'autre, marchoit délicatement à petit pas, & ſembloit

bloit avoir de la peine à se tenir sur ses piez. J'allai au devant des deux Moines 1685. pour les envisager de près. Je vis que ce Moine délicat avoit le tein & l'air d'une fille. Quand ils eurent passé, je retournai sur mes pas pour les suivre. Ils entrérent chez le Baigneur, & je ne doutai plus, que ce ne fût-là la Dame dont je voulois sçavoir des nouvelles. Les deux Moines sortirent de chez le Baigneur un peu avant cinq heures. Ils allérent à pié jusqu'au bout du Pont neuf. Là ils entrerent dans un carrosse, sans armes, sans laquais, dont le cocher étoit enveloppé jusqu'aux yeux, d'un manteau d'écarlatte, Ce carrosse passa bien-vîte le Pont-neuf. En courant pour le suivre, un coup de vent m'enleva mon chapeau, entre le cheval de bronze & la Samaritaine, & le jetta dans la riviére. Je courus toûjours tête nuë, pour ne pas perdre de vûë, ce carrosse qui alloit grand train. J'étois déja tout essoufflé, lorsque ce carrosse aprés bien des détours entra dans l'Hôtel de Fœdus au Marais. Je demandai quelque domestique d'un nom barbare, pour abuser le Suisse, en attendant la fin de tout. Lorsque je vis que les deux Moines étoient montez dans l'Hôtel, & qu'on dételoit les chevaux, je me retirai, j'achetai promptement un chapeau, & j'allai

—— j'allai en poste à Versailles. Je ne fus pas
1685. plûtôt devant Monsieur de Louvois, qu'il me dit en éclatant de rire : Votre chapeau est il sec. Peut-être il s'arrêtera à la digue de saint Cloud. Il toucha en même temps mon chapeau. Oüi, Monseigneur, lui-dis-je, j'en ai acheté un autre. Je fus bien étonné que ce Ministre fût déja averti de ce qui m'étoit arrivé : & je vis par là, que je n'étois pas apparemment le seul, à qui on avoit donné la commission de découvrir cette Dame, puisqu'il y en avoit d'autres, qui m'avoient veillé de prés. Je lui rapportai très exactement tout ce que j'avois vû, & tout ce que j'avois fait. Il m'ordonna de le suivre, & me conduisit dans le cabinet du Roi. Aprés qu'il eût parlé en secret à Sa Majesté durant quelque tems ; Racontez-moi ce que vous avez vû, me dit le Roi. Je le fis avec beaucoup de respect. Je repetai tout ce que j'avois dit à Monsieur de Louvois, & je n'oubliai pas de dire, que passant sur le Pont-neuf, le vent m'avoit jetté mon chapeau dans la riviére. A la fin, le Roi me demanda, si la taille de cette personne étoit aisée, & de quelle couleur étoient ses sourcils. Sire, répondis-je, comme cette personne étoit dans un sac de Moine, je n'ai pas pû remarquer, si elle avoit la

taille

taille aisée. Pour ses sourcils ils sont blonds. Quand j'ai passé prés d'elle, elle m'a paru beaucoup plus petite que moi, & j'ai remarqué que son tein est vermeil, qu'elle a la bouche fort petite, & le nez aquilin. Le Roi sourit à ce mot. C'est elle-même, Sire, lui dit Monsieur de Louvois, & il me fit signe de me retirer. —— 1685.

J'avois souffert durant tout le jour, cependant j'étois si content, que je ne me possedois pas de joïe. Je me flatai que la commission qu'on m'avoit donnée, & l'honneur que j'avois eu d'en rendre compte au Roi, pourroit dans la suite me donner quelque ouverture à faire quelque chose de plus considerable. Je ne pouvois pas comprendre, comment Monsieur de Louvois avoit pû sçavoir si promptement que mon chapeau étoit tombé dans la riviére. Cela me fit faire des reflexions qui ne furent pas inutiles. Je croyois voir de toutes parts, des espions de ce Ministre, & peut-être ne me trompois je pas : je crois que non seulement il en avoit dans toutes les Cours de l'Europe, & dans les principales villes du Royaume, mais aussi dans tous les quartiers de Paris. Quoiqu'il en soit, dans la persuasion où j'étois, que tout ce que je ferois, ou dirois, seroit rapporté à Monsieur de Louvois, je resolus de

1685. de me comporter par tout, comme si j'avois été vû de Monsieur de Louvois même. Heureux, si j'avois sçû faire dès-lors pour Dieu, ce que je faisois pour les hommes.

Je n'eus pas occasion d'être long-tems sur mes gardes, en qualité de Mousquetaire. Monsieur de Maupertuis nous passant en revûë au commencement de May, dans la plaine de Grenelle, quand il fut arrivé à moi, Monsieur, me dit-il, j'ai ordre de vous avertir en ce lieu, que vous êtes Cornete dans les Dragons du Roi. Vous irez remercier Monsieur de Louvois demain après l'audiance du Doge de Génes. Il me fit ensuite son compliment avec beaucoup de tendresse. J'allai le lendemain voir l'audiance du Doge. La superbe Génes avoit été foudroyée de treize mille bombes, l'année précédente, par la Flote Françoise. Cette ville n'auroit pas manqué d'être reduite en poudre par un sécond bonbardement, si elle n'avoit prévenu sa ruïne par un prompt accommodement. En conséquence du Traité le Doge accompagné de quatre Senateurs vint au nom de la République faire ses soûmissions, & subir les conditions qu'il avoit plû au Roi de lui imposer. Le Roi écouta ce Doge assis sur son trône, dans la grande

grande Salle des Ambaſſadeurs, accompagné des Princes & des grands Seigneurs de ſa Cour. 1685.

La céremonie finie, j'allai faire la revérence à Monſieur de Louvois. Ce Miniſtre me dit d'un air ſerieux : On vous a averti de ma part, que vous étiez Cornete ; vous ne l'étes plus, j'ai changé de ſentiment, Vous étes Lieutenant dans le Regiment des Dragons du Roi. Voila vôtre Brevet expédié, ſigné & ſcellé. Si vous étes ſage, je me ſouviendrai de vous. Allez promptement joindre vôtre Regiment. Je pris le Brevet ; & en le prenant, je baiſai avec reſpect la main de Monſieur de Louvois. Monſeigneur, lui dis-je, tout ce que je puis faire, c'eſt de vous aſſûrer, que dans tout le Royaume, il n'eſt perſonne qui vous ſoit plus dévoüé que moi. J'allai promptement rendre mes devoirs au Marquis d'Alaigre, Colonel du Regiment où j'entrois, j'en fus très-bien reçû, & il me promit, de recommander aux principaux Officiers de ſon Regiment d'être de mes amis.

Je pris inceſſamment la route de Poitou, où étoit le Regiment des Dragons du Roi. Je fus reçû, ſelon la Coûtume, à la tête du Regiment. Tous les Officiers me comblérent d'honnêtetez, ſur tout,

—— tout, mon Capitaine, qui étoit un parfaite-
1685. ment honnête homme. Il n'y eut qu'un Cornete, jeune Gentilhomme des montagnes d'Auvergne, qui prétendant qu'on lui avoit fait un passe droit, & que j'occupois une place qui lui étoit dûë, affectoit de me piquer dans toutes les occasions par quelque fade raillerie. Un jour l'ayant rencontré tout seul; Allons, Monsieur, lui dis-je, allons, je veux sçavoir si vous avez l'épée aussi légére que la langue. J'avois été en meilleure école que lui, aussi sans me flater, en sçavois-je plus. Je lui perçai d'abord le bras au dessus du coude. Des Dragons qui survinrent nous séparérent, & l'affaire fut accommodée dans le moment. Le Cornete fut à l'avenir plus reservé, & il en fut quitte pour porter durant trois mois le bras en écharpe.

Au commencement de l'Automne, nous reçûmes ordre d'aller aux Cevennes, où nous trouvâmes quelques autres Regimens de Dragons, qu'on y avoit envoyez pour tenir les Huguenots dans le devoir. Ce fut en ce tems-là que le Roi revoqua les Edits de Nismes & de Nantes. Et par cette revocation tout éxércice de la Religion Pretenduë Reformée fut défendu en France. Le Roi avoit auparavant sappé tous les fondemens du Calvinisme, fai-

fant

ſant abbattre pluſieurs Temples, caſſant les Chambres du l'Edit, excluant les Huguenots des grands Emplois & des Charges de ville, donnant de groſſes penſions à ceux qui ſe convertiſſoient, condamnant à la mort, ceux qui retomboient dans l'erreur, après l'avoir abjurée, & faiſant prêcher par tout la controverſe, par un grand nombre de Miſſionnaires. Le Roi s'étant par là frayé le chemin à la conſommation de l'ouvrage, caſſa enfin l'Edit de Nantes le vingt deuxiéme d'Octobre de l'an mil ſix cens quatre vingt-cinq, & bannit à jamais le Calviniſme de ſes Etats. Le Regne du Roi avoit été juſques là remarquable par pluſieurs belles actions, & il a été très floriſſant depuis ce tems-là.. Mais à mon ſens la revocation de l'Edit de Nantes a été le chef d'œuvre de ce Prince, & l'action la plus éclatante de ſon Regne. — 1686.

Le Calviniſme avoit pris naiſſance ſous François I. en France, & il y avoit troublé le regne de ſept Rois, François I. Henry II. François II. Charles IX. Henry III. Henry IV. Loüis XIII. & avoit conduit ſouvent la Monarchie Françoiſe à deux doigts de ſa perte à ce que diſoient les zélez Catholiques. Selon eux, tandis

—— dis que cette Secte eût resté en France,
1686. on y auroit eu un levain de discorde, & une source éternelle de guerres civiles; & quand on ne considéreroit les choses que par des vûës humaines, la réunion des Calvinistes, est l'effet d'une puissance absoluë, & d'une politique consommée.

D'abord après la révocation de l'Edit de Nantes, on nous dispersa dans les Cevennes avec ordre d'aider les Missionnaires, & de loger chez les Huguenots, jusqu'à ce qu'ils eussent fait abjuration de leurs erreurs. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de plaisir. Nous envoyions dix, douze, ou quinze Dragons dans une maison qui y faisoient grosse chére, jusqu'à ce que tous ceux de la maison se fussent convertis. Cette maison s'étant faite Catholique, on alloit loger dans une autre, & par tout c'étoit nouvelle aubaine.

Le Peuple étoit riche dans les Cevennes, & nos Dragons n'y firent pas mal leurs affaires durant deux ans. Nous parcourûmes de cette maniére une partie du bas Languedoc, le Gevaudan, le Velai, le haut & le bas Vivarais.

J'étois par tout très-content, & j'avois sujet

sujèt de l'être. Je fis amitié avec plusieurs Missionnaires, dont la plûpart étoient très-honnêtes gens. Je fis sur tout une liaison particuliére avec les Abbez du Cheylar & de la Perouse, & avec le Pére Lombard Jesuite Suisse. Celui-ci me fit faire connoissance avec un jeune Missionnaire, appellé Monsieur Cavard, son ami intime. C'étoit un jeune Ecclesiastique du Puy en Velay, qui ne disoit pas encore la Messe, n'en ayant pas l'âge, mais qui s'étoit déja acquis beaucoup de réputation par son éloquence parmi les Huguenots & les Catholiques. Quand j'eûs entendu ce jeune Prédicateur, je cessai de m'étonner qu'il se fût rendu si fameux dans les Cevennes; outre que c'étoit un homme des plus éloquens, il avoit dans ses discours & dans ses maniéres je ne sçai quoi de touchant, à quoi il étoit impossible de résister. Nous liâmes ensemble une amitié si étroite, qu'elle passa en proverbe dans ce Païs-là. Quand les ordres venoient pour les Missionnaires & pour les Dragons de changer de demeure, nous faisions toûjours ensorte d'avoir le même quartier, & nous devinmes inséparables.

1686

Dans ce tems-là Monsieur de Saint-Ruth

Ruth Commandant pour le Roi dans
1686. les Cevennes, nous fit avertir tous deux qu'il viendroit un certain Dimanche à nôtre Quartier. Nous donnâmes ordre aux Réligionnaires de sept ou huit Paroisses voisines de s'y rendre ce jour-là. Monsieur de Saint-Ruth étant venu, je le conduisis à l'Eglise, & en sa présence Monsieur Cavard fit sa Prédication à cette multitude de Religionnaires assemblez. Ce Commandant parut fort content de la maniére dont on s'y prénoit pour instruire ces peuples, à la fin du Sermon il nous marqua que c'étoit l'intention du Roi qu'on travaillât avec douceur à la réunion des Religionnaires, & me remercia publiquement d'une maniére très-obligeante, de ce que j'avois sçû si bien ménager les esprits dans tous les quartiers où j'avois été, que je m'y étois attiré l'affection & la confiance du peuple: il me chargea de continuer, & me promit qu'il auroit soin d'en rendre compte à sa Majesté.

Il y avoit trop long-tems que je menois une vie douce & tranquille, pour n'être pas accueilli de quelque tempête. Etant un soir à Privas avec cinq ou six Officiers de mes amis, nous nous amusâ-

lâmes malheureusement pour moi, après soupé, à regarder joüer trois Officiers, 1687.
dont l'un étoit Capitaine de Dragons dans le Régiment de Fimarcon. Celui-ci qui étoit un homme violent & emporté, ayant pris querelle avec les deux autres, à l'occasion de quelque incident du jeu, on nous demanda nôtre sentiment sur cèt incident. Chacun dit franchement son avis, je dis le mien comme les autres. Nous condamnâmes tous l'Officier du Régiment de Fimarcon. Ce Capitaine outré de se voir condamné par tout le monde, ne s'en prit qu'à moi, qu'il vit le plus jeune. Vrayment, me dit-il en m'insultant, voilà un beau visage, un plaisant robin, pour décider une chose qu'il n'entend pas. Monsieur, lui répondis-je, j'en sçai suffisamment pour connoître que vous avez tort au jeu, & que vous parlez en malhonnête homme. Pour toute replique, il me jetta brutalement un flambeau au visage. Je n'eus pas l'adresse d'éviter le coup, je le reçus sur la tête, & dans le même instant, je lui donnai un si furieux souflet, que je lui fis saigner le nez, & sa perruque tomba par terre. Nous nous serions égorgez sans les autres Officiers, qui eurent bien de la peine à nous sepa-
 rer.

—— rer. On nous obligea enfin à nous reti-
1687. rer durant la nuit chacun dans nôtre quartier, éloigné l'un de l'autre de quatre ou cinq lieuës. Le lendemain matin je vis entrer dans ma chambre ce Capitaine, qui sans autre compliment, me dit qu'il étoit venu pour avoir raison du soufflet que je lui avois donné, & que si je balançois à le satisfaire, il me casseroit la tête dans mon lit. Je lui répondis que j'étois prêt à le contenter, que je serois bien-tôt habillé, & que je l'irois joindre dans un moment, par tout où il voudroit. Il me nomma un petit Vallon, où il dit qu'il m'alloit attendre. M'étant habillé à la hâte, je montai à Cheval, & sans faire réflexion que je m'allois précipiter dans un abîme, d'où je ne sortirois jamais, j'allai promtement tout seul, au fatal Vallon. Si-tôt que ce Capitaine m'apperçut, il mit pié à terre, attacha son Cheval à un arbre, & mit ses deux pistolets à terre. Faites-en de même, me cria-t-il de loin, il faut vuider nôtre querelle avec l'épée. Nous nous servirons de nos pistolets, quand nos épées seront brisées. Il vint en même tems à moi, dans la posture d'un homme qui ne vouloit, ni donner ni recevoir nul quartier, & me porta quelques botes avec une vio-

lence

lence épouvantable. En parant une des miennes, le pié lui glissa, & il tomba à la renverse. 1687.

Je pouvois profiter de ce moment, pour le désarmer. Cependant par pure générosité je lui donnai le tems de se relever. Il revint à moi avec plus de fureur qu'auparavant. Je lui dis plusieurs fois dans la chaleur de nôtre combat : En voilà assez ; finissons. Non, non, répondoit-il toûjours, il faut que l'un des deux y demeure. Enfin je lui enfonçai mon épée au côté droit, & elle lui alla sortir par derriére ; entre les deux épaules. En la retirant elle se brisa, & le tronçon lui demeura dans le corps. Il tomba par terre à l'instant, & j'allai bien vîte me cacher à une demi-journée de-là, chez un Gentilhomme de mes amis, en attendant l'évenement de cette blessure. Nôtre crime n'auroit point eu de suites fâcheuses, si ce malheureux Capitaine transporté de rage, n'eût lui-même voulu avoüer juridiquement toutes les particularitez de nôtre duel, ne se souciant pas de perir lui-même, pourvû qu'il vint à bout de me perdre. Il auroit été infailliblement décapité, si les Officiers de mon Régiment & du sien ne l'eussent fait transporter secrétement à son païs en Guyenne, où il

—— reconnut, mais trop tard, la faute qu'il
1687. avoit faite. Il guérit enfin de sa blessure, comme par miracle, & se sauva à Londres, où il n'alla que pour se faire tuer au bord de la Tamise, par deux Apprentifs qu'il voulut insulter. C'est du Duc de Saint Albans que j'ai appris les particularitez de cette mort. La vérité de nôtre duel étant prouvée par l'aveu même de mon complice, je me vis tout à coup dans la nécessité indispensable de quiter la France, si je voulois éviter une mort infame. J'appris en même tems qu'on donnoit de toutes parts des ordres pour m'arrêter. Il n'y avoit point à balancer dans une conjoncture si affreuse; aussi mon parti fut bien-tôt pris. Dans la crainte où j'étois d'être arrêté en quelque endroit, je voulus laisser une partie de mon argent entre des mains fidelles, pour avoir une ressource sûre dans la nécessité. J'allai trouver secretement durant la nuit Monsieur Cavard mon ami intime, je lui laissai en dépôt trois cens Louys d'or, & lui dis que s'il n'avoit point de mes nouvelles dans trois ans, je lui donnois cèt argent; mais que si avant ce temslà, j'en avois besoin, je le priois de me le faire tenir à lendroit de l'Europe où je lui marquerois, que mon correspondant

à

à Lyon feroit Monfieur Radi, & que pour
éviter toute furprife, il ne donnât point 1687
l'argent, jufqu'à ce qu'il reçeût une lettre écrite de ma main, au haut de laquelle il y auroit ces quatre lettres P. T. S. L. & au bas ces quatre autres T. S. O. M. qui font les premiéres & les derniéres lettres de ces quatre mots. *Poft tenebras fpero lucem.* Nous nous embraffâmes tous deux avec une tendreffe incroyable. Je partis la même nuit accompagné de huit Officiers de mon Régiment, qui ne me voulurent point quiter jufqu'à ce qu'ils m'euffent conduit à Lyon. Les plus jeunes d'entr'eux me difoient pour me confoler, que cette affaire fe calmeroit avec le tems : mais tous les autres me dirent franchement, que le duel étoit irrémiffible en France, & que la chofe ayant éclaté, je ne devois pas efperer, de pouvoir jamais obtenir grace. Il fallut enfin nous féparer, Dieu feul fçait quelle douleur je fentis dans cette féparation.

Ce fut par le confeil de ces huit Officiers, que je pris la route d'Allemagne, pour y aller fervir l'Empereur dans la guerre qu'il avoit contre les Turcs. Je traverfai heureufement la Franche-Comté. A une journée de Bafle, j'allai coucher dans une Hôtellerie au milieu d'un bois.

1687. Durant la nuit je m'éveillai en sortant de mon premier sommeil à la lueur des flambeaux qui entouroient mon lit. Je fus bien étonné, lorsque n'ouvrant les yeux qu'à demi, j'apperçus une douzaine d'Archers autour de mon lit dont les uns me couchoient en jouë, les autres tenoient une épée nuë d'une main, & un flambeau de l'autre. Pour ne point dissimuler la vérité, je fus tout à coup si effrayé de ce spectacle, ne sçachant si c'étoit des Spectres ou des Archers qui en voulussent à ma personne, que je n'ai jamais eu si belle peur. Par un premier mouvement je saisis brusquement deux pistolets que j'avois mis sous le chevet de mon lit: mais le chef de ces Archers me rassura bientôt. Il me dit qu'il avoit ordre de la Cour d'arrêter un Ministre qui sortoit du Royaume, & dont il avoit le portrait qu'il me montra, qu'il connoissoit bien que je n'avois ni l'air, ni les maniéres d'un Ministre, & qu'il me demandoit pardon, s'il avoit été obligé d'interrompre mon sommeil pour faire son devoir. J'en fus quite pour la peur. Le lendemain au soir j'arrivai à Basle; c'est là que je commençai à respirer, me voyant à couvert de la foudre que j'avois à craindre en France. La saison étoit déja si froide, quoique ce ne fut qu'au commen-

mencement d'Octobre, que je jugeai bien que les Armées ne pouroient tenir long-tems la campagne, & qu'apparemment les Troupes seroient dans leurs quartiers d'hyver, avant que je pusse arriver en Hongrie. Cela me détermina à aller à Vienne pour y demander de l'emploi aux Ministres de l'Empereur. 1687.

Avant que de partir de Basle, je voulus avoir du Magistrat une attestation, que j'étois entré dans Basle un tel jour dans le dessein de servir l'Empereur. En allant par les ruës, je rencontrai plusieurs Religionnaires François que j'avois vûs en France. Je leur dis sans façon le sujet qui me la faisoit quiter pour toûjours. Ils l'allérent d'abord répandre dans toute la Ville, & ajoûtérent que j'étois d'une qualité distinguée, & que j'avois été long-tems Capitaine dans les Dragons du Roi. On me combla d'honnêtetez ; le Magistrat me régala magnifiquement & me donna une ample attestation, dans laquelle il assuroit qu'il avoit appris de la bouche de deux mille François refugiez, que j'avois été long-tems Capitaine dans le Régiment des Dragons du Roi, avec des éloges, que je ne pûs lire sans en bien rire en moi même. Muni d'un tel certificat, je partis pour Vienne. Mon voyage

—— fut heureux jusqu'à la riviére de Gunts
1687. au-delà de Memmingen, où ma perte étoit infaillible, si Dieu ne m'avoit protegé visiblement. La saison étoit pluvieuse, & toutes les riviéres étoient débordées. Celle de Gunts qu'on peut presque passer a pié sec en Eté, étoit extraordinairement enflée. Cependant comme elle est fort étroite, je ne balancai pas à la passer à la nage, dans la persuasion que le trajèt étant petit, mon Cheval qui étoit vigoureux, en sortiroit aisément. Cependant il n'eut pas fait deux pas dans cette riviére, qu'il s'enfonça jusques aux oreilles. La rapidité de l'eau le porta en même tems contre un rocher, où il heurta si rudement, qu'il se renversa, & me culbuta dans l'eau la tête la premiére. Mon pié demeura engagé dans l'étrier, & le Cheval emporté par les ondes, m'entraina avec lui plus de cent pas. Il sortit enfin de l'eau me traînant toûjours par un pié. Cette pauvre bête sembla connoître mon malheur & y prendre part, puisqu'elle s'arrêta sitôt que ma tête fut hors de l'eau, & qu'elle faisoit tous ses efforts pour couper avec les dents les courroyes de l'étrier, sans doute pour me dégager. Deux Bergers accoururent à moi, & me suspendirent quelque tems la tête en bas, pour

me

me faire rendre l'eau que j'avois bûë.

Je remontai à Cheval presque demi-mort, 1687.
& faute de trouver une seule maison pour pouvoir faire secher mes habits, je fus contraint d'aller jusqu'à Mindelheim. J'entrai heureusement dans une Hôtellerie où l'on eut grand soin de moi. J'y changeai d'abord d'habits. On me fit grand feu, grand'chére, & j'oubliai bien-tôt mon naufrage de Gunts. Cette Hôtellerie étoit pleine d'Allemans qui avoient déja bien bû, & qui continuoient toûjours de boire, chantant, dansant, & faisant grand bruit. Je me joignis à eux, & je bus comme eux, non pas assurement par inclination, mais par raison: car ayant eu sur le corps mes habits mouillez depuis Gunts jusqu'à Mindelheim, je crus que je devois boire du vin pour reparer mes forces, & pour ranimer la chaleur naturelle qui étoit presque éteinte en moi. Je ne me sentis ni le courage ni les forces de continüer long-tems cette belle vie: ces Allemands m'accabloient de tant de santez qu'ils me portoient coup sur coup, que je fus contraint de leur demander quartier.

Je priai l'Hôtesse de me donner un lit dont j'avois grand besoin aprés les fatigues d'une cruelle journée. Elle répondit que tous ses lits étoient déja pris, & qu'elle n'en

1687. avoit point à me donner. Je l'importunai si long-tems, qu'enfin après avoir parlé à l'oreille à son mari & à ses domestiques, elle me promit de m'en donner un. Demi-heure après on me conduisit dans un corps de logis separé de tout le reste. On me fit monter jusqu'au plus haut étage, où je trouvai la chambre que l'on m'avoit destinée. Tout le monde s'étant retiré, je fermai bien la porte pardedans. Après avoir fait ma priére, je voulus accommoder les couvertures à ma fantaisie avant que de me coucher. En me penchant pour les ranger de la maniére que je voulois, je laissai tomber mon bonnet de nuit dans la ruelle; je tendis le bras pour le relever, & au lieu de mon bonnet, je sentis un visage, que je saisis par le nez. Je crus que c'étoit un voleur caché, je lui tirai le nez de toute ma force, & lui donnai même quelques coups de poing sur la tête: mais voyant qu'il ne faisoit nul effort pour se defendre, je courus prendre mon flambeau, pour voir ce que c'étoit. Je vis un corps mort, ayant une moustache longue d'un demi pié, & d'une phisionomie affreuse. Je sortis bien vîte de cette chambre. Je me plaignis à l'Hôtesse de ce qu'elle vouloit me faire coucher avec un mort. Vrayment, me répondit-elle, ce

mort

mort étoit un homme ſans reproche, il n'eſt pas encore puant, il n'y a que quatre ou cinq heures qu'il eſt mort. Vous avez voulu abſolument un lit, je n'en avois point d'autre à vous donner que celui du mort. Je fis apporter de la paille à un coin de la Cuiſine où je dormis tranquillement, tandis que les Allemands paſſérent toute la nuit à boire. 1687.

Les jours ſuivans je ſouffris beaucoup en voyage, parce que les pluyes avoient rompu les chemins. Etant arrivé à Munich, je m'informai de toutes parts, s'il y avoit des François. J'appris qu'il y en avoit bien plus que je n'aurois voulu. J'allai voir le Palais du Duc de Baviére, je trouvai que tout y étoit magnifique & très-digne d'un Souverain. Un Gentilhomme que je rencontrai par hazard dans le Palais entendant que j'étois François, me fit de grandes honnêtetez, & voulut me conduire lui-même dans tous les Appartemens, me faiſant remarquer par tout ce qu'il y avoit de plus curieux. Je répondis de mon mieux à toutes ſes honnêtetez, ſur tout quand j'appris de lui-même, qu'il étoit Monſieur Pichard, dont j'avois déja oüi parler plus d'une fois. Nous ſoûpâmes enſemble avec Monſieur de Tagenac, fils du fameux Deſpin-

—— chal. Le lendemain matin Monſieur Pi-
1687. chard me vint voir pour me dire qu'il avoit déja conçû beaucoup d'eſtime pour moi, & qu'il ſe tiendroit heureux s'il trouvoit l'occaſion de me le faire connoître. Nous paſſâmes toute la journée enſemble. Il me raconta fort naïvement les principales avantures de ſa vie, qui ſont aſſurément très-ſurprenantes, & dignes d'être ſçûës de la Poſterité. Par-là il m'engagea inſenſiblement à lui faire confidence des motifs qui m'avoient obligé à paſſer en Allemagne. Je ne lui déguiſai rien, & en peu de mots il apprit toute la ſuite de ce qui m'étoit arrivé. Cette ouverture de cœur l'engageant encore plus dans mes intérêts, il me témoigna qu'il avoit une joye extrême de me connoître. Nous nous jurâmes mutuellement une amitié éternelle. Il ne ſe contenta pas de me donner de bons avis pour m'avancer dans les Armées; il écrivit encore en ma faveur à pluſieurs de ſes amis à Vienne, où j'allai inceſſamment.

Je pris la route de Lints où je m'embarquai ſur le Danube. Dès que je fus arrivé à Vienne, j'allai voir le Comte de Luſignan, Ambaſſadeur de France. Je lui racontai le malheureux accident qui m'avoit obligé à ſortir du Royaume,

je le priai de vouloir me dire ſincérement, s'il n'y avoit pas quelque voye d'aſſoupir 1687.
cette affaire, puiſque s'il y avoit la moindre apparence, que je puſſe rétourner en France, j'étois réſolu de ne prendre nul engagement ailleurs. Le Comte de Lûſignan me dit que mon duel ayant éclaté, ſelon que je lui avois raconté, ma faute étoit irrémiſſible, qu'il ne me falloit donc point penſer à retourner en France, mais que je devois me préſenter inceſſamment aux Miniſtres de l'Empereur, pour avoir de l'emploi, & qu'il m'aideroit de tout ſon pouvoir. Je rendis, ſans perdre tems, les lettres que m'avoit données Monſieur Pichard, & je produiſis le certificat des Officiers de mon Régiment & du Magiſtrat de Baſle. Je fus très-bien reçû des Miniſtres, ſur tout de Virbius. Ils laiſſérent à mon choix d'entrer dans la Cavalerie où dans l'Infanterie. Je me déterminai d'abord à ſervir dans l'Infanterie, pour deux raiſons que je ne leur diſſimulai pas : La premiére, parce que je ne me ſentois pas aſſez d'argent pour ſoûtenir la dépenſe que doit faire néceſſairement un Capitaine de Cavalerie : Et la ſeconde, parce que j'eſperois de trouver plus d'occaſions de faire parler de moi dans l'Infanterie que dans

la Cavalerie, & de parvenir plû-tôt à quel-
1687. que chose de considerable.

On me donna d'abord une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de Virbius. J'ai sçû depuis ce tems-là, que le Conseil de l'Empereur étant tout occupé alors de la guerre qu'on méditoit de déclarer bien-tôt à la France, on cherchoit tous les expediens possibles, pour attirer en Allemagne le plus d'Officiers étrangers qu'on pourroit, sur tout de François, & que ma phisionomie ayant plû aux Ministres, outre que j'avois de bons témoignages d'avoir été Officier dans le Régiment des Dragons du Roi, on m'auroit donné la Lieutenance-Colonelle du Régiment de Spilberg, si je m'étois fait un peu plus valoir : mais qu'ayant témoigné d'abord que je serois content d'une Compagnie d'Ifanterie, Virbius avoit voulu me mettre dans son Régiment, plûtôt pour son intérêt que pour le mien. Je puis parler ainsi, puisque Virbius lui-même a bien eu la bonté de me le dire plus d'une fois. On me pressa si fort d'aller joindre mon Régiment, qu'on ne me donna que cinq ou six jours pour voir la Cour, & pour me refaire des fatigues d'un si long & si penible voyage. Durant le peu de séjour que je fis à Vienne, j'ex-

j'examinai curieusement cette Ville. Vienne est une vraye bicocque en comparaison 1688.
de Paris. Elle est très-bien située, mais c'est tout ce qu'elle a de bon. Au reste je ne pouvois pas comprendre que ce fût-là la Capitale d'un grand Empire. J'allai à Laxembourg voir la Cour qui y étoit alors. Je n'y trouvai rien qui approchât de la magnificence, de la splendeur, & de l'éclat de la Cour de France. L'empereur est un grand Prince, vrayement digne de l'Empire. Toute la famille Imperiale est brillante, sur tout le Roi des Romains, & l'Archiduc Charles, jeune Prince d'une grande esperance. Mais on ne voit point à la Cour de l'Empereur cette foule de Princes & de grands Seigneurs qui environnent le Roi à Versailles.

En France la Cour est le centre où se rendent les Princes, les Seigneurs, les Prélats, les Officiers de guerre & généralement tout ce qu'il y a de considérable dans le Royaume. Il n'en est pas de même en Allemagne. Tous les Electeurs & les Princes de l'Empire demeurent chacun chez eux. Là ils ont chacun leur cour particuliére, composée des Officiers de guerre & de la Noblesse de leurs Etats; de sorte que la Cour de l'Empereur est très-peu de chose, & sans mentir, Laxembourg comparé

à

à Verſailles me parut une véritable ſoli-
1688. tude. Cela me fit faire de cruelles réflexions ſur le bonheur que je pouvois goûter en France, & ſur la nouvelle vie que j'allois commencer en Allemagne.

J'étois accablé de chagrin, lorſque je conſiderois, que par ma faute je m'étois privé tout à coup de tous les avantages, que de ſi beaux commencemens me faiſoient eſperer dans la plus floriſſante Monarchie du monde, pour aller errer au gré de la fortune, dans un pays étranger; où je n'avois nulle habitude, & pour lequel je ſentois une antipatie naturelle. Je partis pour la Hongrie avec ces ſentimens, mais ma mélancolie augmenta bien, lors qu'étant arrivé à Chonad où étoit le Régiment de Virbius, on fit difficulté de m'y inſtaller. On m'inſulta même pluſieurs fois. Je fus heureux d'avoir été prévenu par Monſieur Pichard, qui m'avoit parfaitement inſtruit des maniéres des Officiers & des Soldats Allemands. Je profitai de ſes avis. J'affectai une fierté qui ne m'étoit pas naturelle, je répondis l'épée à la main à tout ce qu'on m'oppoſa, & je fûs obligé de me battre trois fois dans une après-dinée contre trois différens Officiers. Je donnai bien des coups, mais j'en réçûs

çûs aussi. Ce qu'il y avoit de particulier dans nos combats, c'est que dès que l'un des combatans étoit blessé, l'Allemand me disoit froidement: En voilà assez, ce François est brave, soyons bons amis. 1688.

Pour cimenter nôtre amitié, il falloit aller boire ensemble sur le champ: là, parmi les pots & les verres nous nous traitions aussi familiérement, que si nous avions toûjours été les meilleurs amis du monde. On m'avoit averti à Munich, que si je ne bûvois comme les autres, je passerois pour un homme de néant dans l'esprit des Officiers & des Soldats. Il me fallut donc boire par raison, & ce ne fut pas sans me faire une violence extrême, que je répondis à tant de santez dont on m'accabloit. Cependant je le fis à leur gré de si bonne grace, que tous ces Officiers en conçurent de l'estime pour moi. Je fus enfin reçû Capitaine, & reconnu à la tête du Régiment au commencement de Janvier.

Le Régiment de Virbius avoit été très-mal traité vers Giula, la plûpart des Compagnies étoient delabrées, sur tout celle qu'on me donna. Il n'y avoit que trente-deux hommes, gens féroces, querelleux, ennemis de la discipline, abrutis par le vin; mais aussi tous bons Soldats, aguerris dans un long service, propres pour bien

—— bien soûtenir un choc, incapables de plier
1688. dans une occasion. Leurs bonnes qualitez m'obligérent de dissimuler leurs vices, sur tout dans les commencemens. Les recruës étant arrivées bien-tôt après, je pris un soin particulier de discipliner les nouveaux venus, & de leur imprimer cette intrépidité que j'admirois dans les plus anciens. Je m'insinuai peu à peu dans l'esprit des vieux Soldats. Je témoignois à chacun en particulier que je l'estimois, que je l'aimois, & que dans loccasion je me soûviendrois de lui. J'ajoûtois à tout cela des petis presens d'argent, qui firent plus d'impression sur eux que toute autre chose.

Dès que je me vis maître absolu de ma Compagnie, je commencai d'exécuter ce que j'avois résolu d'abord, qui étoit de tenter toutes les voyes de me faire connoître pour m'avancer, ou de perir de bonne heure.

Tout sembloit me favoriser dans la petite Ville de Réef où ma Compagnie seule étoit en garnison. Je pouvois former des desseins & les exécuter sans les communiquer & sans attendre les ordres d'aucun Superieur ; car en Allemagne chaque Officier est comme Général dans son quartier d'hyver, il a la carte blanche pour faire tout ce qu'il juge à propos. Je n'étois

tois éloigné que de trois lieuës du Château de Zarad petit fort à quatre bastions situé 1688.
sur une éminence, ayant, au septentrion une petite plaine d'un demi quart de lieuë, escarpée de tous côtez, remplie d'eau & d'un marais impraticable, & du côté du midi dominant sur un gros bourg situé sur le penchant, où l'on avoit élevé quelques petits ouvrages pour se mettre à couvert de nos courses. A une lieuë au-delà du fort de Zarad est la petite Ville de Copa, qui avoit été démantelée la campagne précedente par les ordres de Monsieur de Caprara. Elle n'étoit couverte alors que d'une double palissade & gardée par cent cinquante Spahis. Le voisinage de ces deux places qui me donnoient une inquiétude continuelle m'anima à entreprendre quelque chose. Je m'informai secrétement de divers paysans du chemin, de la situation & de la grandeur de Kopa; & de la garde qu'on y faisoit.

Parmi les nouveaux Soldats de recruë qu'on m'avoit envoyez, il y avoit un Hongrois & un Morlaque qui s'attachérent particuliérement à moi. C'étoient de jeunes hommes hardis, pleins d'esprit & de bonne volonté. Je me servis de tous les deux pour le même dessein, sans que l'un sçût que j'emploiois l'autre. Je les envoyai

—— voyai l'un après l'autre à Kopa, travestis
1688. l'un en paysan, & l'autre en paysanne, avec ordre de remarquer exactement le nombre des Soldats, le lieu du corps de garde, & l'endroit le plus foible de la palissade. Ces deux espions me firent leur rapport tel que je le souhaittois, c'est-à-dire qu'ils étoient très-conformes l'un à l'autre.

Le jour que j'avois destiné pour éxécuter mon projet, étant venu, je fis assembler toute ma Compagnie dans mon logis au nombre d'environ cent hommes à deux heures de nuit, sous prétexte de visiter leurs armes, & de les disposer à la revûë que le Général Vurts avoit écrit qu'il viendroit faire dans quelques jours. Mes gens étant assemblez, je visitai leurs armes, je leur distribuai du plomb & de la poudre, & je leur fis boire à chacun deux ou trois coups de brandevin. Je leur commandai de me suivre, & de garder en chemin un profond silence. Ils me suivirent sans sçavoir où je les conduisois. Nous marchâmes une bonne partie de la nuit, & nous arrivâmes enfin à cinq heures du matin à une portée de mousquet de Kopa. Là je découvris à mes gens ramassez autour de moi, ce que j'avois résolu de faire. Je commandai douze hommes avec des haches, pour couper les palissa-

liſſades, & douze autre pour les ſoûtenir. 1688.
J'ordonnai au reſte de ne point s'écarter de la troupe, de ne faire nul bruit, de ne jamais tirer que par mon ordre, de ne ſe ſervir que de l'épée & de la bayonnete, de ne faire nul quartier aux Spahis, & de ne point piller, que nous ne fuſſions maîtres abſolus de la Ville. Les paliſſades furent coupées, preſque avant qu'on s'en apperçût. Nous entrâmes dans le corps de garde, dans le tems qu'une Védete y donnoit l'allarme. Tout fut paſſé dans le moment au fil de l'épée. Dans la Ville, nous ne trouvâmes pas un ſeul homme qui reſiſtât. Je n'ai jamais vû de ſi méchantes troupes. En moins d'une heure, il y eut quatre-vingt Spahis égorgez. Soixante ſe laiſſérent prendre & lier comme des moutons. De toute la garniſon il ne ſe ſauva que huit ou neuf hommes. Tous mes Soldats ſe chargérent de butin. Nous ſortîmes de Kopa à neuf ou dix heures du matin, ſans y avoir perdu un ſeul homme. Nous emmenâmes nos ſoixante priſonniers, parmi leſquels étoit le neveu du Muphti, & plus de deux cens chevaux que nous prîmes. Nous retournâmes bien vîte à Reef, par un chemin different de celui que nous avions tenu en venant, ſoit pour n'être pas expoſez aux partis

partis du fort de Zarad, soit pour éviter la
1688. chaussée de cê fort, longue d'un quart de lieuë, fort étroite & très incommode pour la Cavalerie.

J'écrivis au Général Vurts & aux Ministres à Vienne, le succès de ma course, & je les priai de m'envoyer incessamment leurs ordres pour les soixante prisonniers. Je marquai en particulier à Virbius, que si l'Empereur le trouvoit bon, je ferois un présent du neveu du Muphti au Duc de Baviére, afin que ce Prince pût faire l'échange de ce Turc, avec le fils unique du Comte de Porslek, qui avoit été enlevé dépuis deux mois par un parti Turc, & pour lequel le Duc de Baviére s'interressoit beaucoup, par les raisons qui sont sçûës de tout le monde. Le Duc de Baviére étoit à Vienne, quand mes lettres y arrivérent. Il me fit l'honneur de m'écrire lui-même, qu'il acceptoit l'offre que je lui avois faite du neveu du Muphti, & que je lui ferois plaisir de lui donner quinze de mes prisonniers, pour les échanger avec pareil nombre de ses cuirassiers, qui avoient été pris par les Infidelles. Je répondis à ce Prince, comme le doit faire à un Souverain & à un grand Général, un petit Officier tel que je l'étois. Je lui envoyai sous bonne escorte le neveu du

du Muphti avec quinze de mes prisonniers ; & ce fut-là l'origine de la protection que ce Duc m'a donnée si généreusement depuis ce tems-là. Je reçûs par le même Courrier la réponse des Ministres, qui étoit très-obligeante pour moi, & une lettre du Comte Caprara, qui me prioit de lui donner mes prisonniers, & de les envoyer incessamment au Gouverneur de Gran, avec protestation de n'être pas ingrat. 1688.

Cela fut éxécuté sans perdre un moment. Cependant le bruit de ma course s'étant répandu par tout, le Comte Palfi m'envoya le Chevalier Centini, avec son Major, six Capitaines, & bon nombre de Soldats, pour me prier de lui vendre les Chevaux que j'avois pris, dont il avoit besoin pour remonter son Régiment. Je ne demandois pas mieux que cela. Les deux cens Chevaux furent vendus à un prix raisonnable, & emmenez le même jour. Je distribuai sur le champ à mes Soldats tout l'argent provenant de cette vente, sans m'en reserver aucune chose. Ce désinteressement me gagna le cœur & l'estime de mes Soldats, plus que toute autre chose. Ils s'assemblérent secrétement & résolurent de contribuer chacun à un present qu'ils voulurent me faire en com-

commun. Chose inoüie dans les Armées
1688. Imperiales, & presque incroyable, à qui connoit le genie du Soldat Allemand.

Je fus agréablement surpris, lorsque deux de mes plus anciens Soldats, vinrent me presenter une bourse au nom de tous les autres assemblez, & me dirent d'une maniére touchante, que tous mes Soldats me regardants comme leur pere, ils me prioient de recevoir ce petit present, pour marque que je les regardois comme mes enfans. Pour les contenter, il me fallut prendre une partie de cette somme, mais elle fut bien-tôt employée en brandevin, que je leur donnai sous divers pretextes.

Le succès de ma premiére course ayant animé mes soldats, ils me demandoient agréablement de tems en tems, si le Général Vurts ne viendroit point une seconde fois les passer en revûë. Les mains leur demangeoient d'éxécuter quelque chose, & j'en avois mille fois plus d'envie qu'eux.

Il y avoit à Réef une jeune veuve Hongroise fort riche, d'une médiocre beauté, mais d'un esprit fin & insinuant. J'allois souvent passer quelque heure chez cette veuve, plûtôt par amusement que par inclination. Elle me fit confidence qu'un Capitaine Turc de la Garnison de Zarad, très-hon-

honnête homme, & bon ami de feu son mari, la venoit voir souvent travesti en mercier ; qu'au reste ses visites étoient toûjours très-respectueuses. Elle me pria en même tems de permettre à ce Turc de venir chez elle sans se travestir, & d'y paroître même en ma presence. Je répondis d'abord que j'y consentois de très-bon cœur, & que j'étois ravi de faire connoissance avec un homme qui avoit le bonheur de lui plaire ; je lui donnai ma parole, qu'il pouvoit venir en toute sûreté. Cèt Officier vint en effet. C'étoit un Renegat Anglois de quarante ans, très-bel homme, plein de vivacité, d'un charmant commerce, ayant l'air & toutes les maniéres d'un fort honnête homme. Nous liâmes une amitié très-étroite. Nous nous voyions souvent chez la veuve, & il y étoit du moins aussi assidu qu'à sa Garnison. Il me pressa si souvent de l'aller voir dans son Fort, qu'un jour je lui promis d'y aller le lendemain.

1688

Etant sur le point de partir, la veuve Hongroise se mit à pleurer. Vous avez bien tort, me dit-elle, de vous livrer entre les mains d'un Turc. Quelque honnête homme qu'il paroisse, il pourroit bien vous traiter comme il a traité son Dieu. C'est un Renegat à qui par consequent vous ne

H devez

—— devez pas vous fier. Ces paroles me tou-
1688. chérent vivement, & me détournérent d'un voyage que ma raison condamnoit, & pour lequel je sentois déja beaucoup de répugnance. Quand je revis le Renegat, je le payai de si bonnes raisons, qu'il s'en contenta, & je lui promis de nouveau de l'aller voir dans quelques jours.

Un soir après avoir soûpé ensemble chez la veuve, il me tira à l'écart, & m'embrassant mille fois, il me dit, que pour preuve de son amitié, il vouloit sacrifier, les intérêts du Grand-Seigneur son maître, à l'estime qu'il avoit pour moi. Il me donna avis en secrèt qu'un grand convoi devoit arriver à Zarad un tel jour escorté seulement par quarante ou cinquante cavaliers; que si je voulois m'embusquer dans un endroit qu'il me nomma, au-delà d'un petit ruisseau, je taillerois en pieces l'escorte, & me saisirois aisément du convoi. Je donnai dans le piege d'autant plus facilement que j'avois été averti de cinq ou six endroits qu'on préparoit ce convoi. Je le remerciai de l'avis qu'il venoit de me donner, dont j'avois bien résolu de profiter. Il me promit de me faire avertir plus précisément du jour que le convoi devoit arriver, par un Chirurgien du bourg de Zarad, qui étoit son Envoyé au-

près

près de la veuve. Ce Chirurgien que j'avois vû cent fois, avoit fait plus que les commissions du Renegat auprès de la veuve. Il en étoit devenu passionné, & la veuve lui avoit laissé connoître, qu'il ne lui étoit pas indifferent. Il falloit pourtant qu'il dissimulât pour ne pas s'attirer l'indignation du Renegat qu'il craignoit & qu'il haïssoit autant que Lucifer, me disoit-il quelquefois d'une maniére plaisante, parce qu'il ne pouvoit pas esperer d'épouser la veuve, tandis que le Renegat vivroit. Ce bon Chirurgien m'en vint un soir apporter une lettre par laquelle il me donnoit avis, que le convoi devoit arriver le lendemain à huit heures du matin à l'endroit qu'il m'avoit marqué; que je devois donc marcher durant la nuit, pour m'aller embusquer à la faveur des tenebres.

1688.

Tandis que je lisois cette lettre, le messager poussant un profond soûpir: Ah! Monsieur, me dit-il, ah! le méchant homme que ce Renegat, le traître, le perfide. Il a conçû une si furieuse jalousie contre vous, qu'il a juré vôtre perte. Il est en chemin à l'heure qu'il est, avec quatre Capitaines & six Lieutenans à la tête de deux cens hommes de Troupes reglées & de plus de cent cinquante paysans, pour s'aller embusquer à l'endroit qu'il vous mar-

—— marque, pour vous y surprendre & vous
1688. égorger avec toute vôtre compagnie. Prenez vos mesures là-dessus, & gardez-moi, je vous prie, un secrèt inviolable. J'écoutai ce discours, sans lever les yeux de dessus la lettre. Tout cela est inutile, lui dis-je, en continuant de lire. Je ne puis pas y aller, parce que je viens de recevoir ordre de partir d'ici dans deux jours, pour aller en garnison à Semendria. Ainsi avertissez l'Anglois qu'il peut me venir voir demain, s'il veut me dire adieu.

Je prononçai ces paroles avec tant de froid, que le Chirurgien ne douta nullement de ce que je lui disois. Je fis partir dans le moment mon Morlaque travesti en paysan, pour aller se cacher dans l'endroit qui m'avoit été marqué, jusqu'à ce qu'il vît paroître des troupes, avec ordre d'en remarquer exactement le nombre & les mouvemens. Cependant je fis courir un bruit sourd parmi mes soldats, que nous devions changer de quartier dans peu de jours. Mon Morlaque revint le lendemain me rapporter qu'il avoit vû un convoi escorté par deux cens Maîtres, & un autre corps de trois ou quatre cens hommes, qui étoit sorti d'un bois vers le Midi, & avoit pris le chemin de Zarad. Je ne doutai nullement que ce ne fût-là l'embuscade

cade que le Renegat m'avoit préparée. Je résolus de l'aller punir à quelque prix que ce fût. J'étois très-bien instruit de la situation de Zarad. On ne pouvoit l'attaquer par le Bourg ni en approcher du côté du marais qu'à la faveur des glaces. Il y avoit plus de trois-cens hommes de troupes reglées dans le Fort, & près de cent hommes de milice du pays. Je ne pouvois sans une temerité extrême entreprendre d'emporter ce Fort de vive force avec cent hommes seulement; mais la colére & l'ambition me firent trouver tout facile; & j'experimentai que quelquefois pour être heureux, il faut être temeraire. 1688.

Je fis préparer secrétement une quinzaine d'échelles avec quelques cordes. Tandis que je faisois ces préparatifs, le Renegat me vint dire adieu. Je fus cent fois sur le point de le mettre en pieces, & cent fois je vainquis mon ressentiment. Afin que mon air sombre ne lui fît rien augurer de mauvais, je fis fort le fâché, d'être obligé de changer de quartier.

A peine eut-il pris congé de moi, que je fis assembler mes soldats chez moi durant la nuit avec leurs armes, & je leur commandai de me suivre. Je fis porter devant moi les quinze échelles sur leurs

épaules. Nous allâmes tous à pié jusqu'à
1688. l'entrée de la chaussée de Zarad. Là je dis à mes soldats, que j'avois de bons avis que toutes les richesses du païs êtoient dans le Fort, qu'il falloit l'emporter l'épée à la main, que la Garnison n'étoit pas si nombreuse qu'on l'avoit dit, qu'il falloit escalader la place du côté du marais, & que s'ils vouloient me seconder, je leur répondois de l'évenement. Je leur commandai sur tout de ne faire nul quartier à personne dans les commencemens, de peur que nous ne fussions ensuite accablez par la multitude. Ils me témoignérent tous beaucoup d'ardeur & de joie. Je les conduisis sur le marais glacé : nous le traversâmes avec bien de la peine. La nuit étoit fort obscure, & le tems devenoit doux. La glace se rompit sous deux soldats, qui eurent beaucoup de peine à sortir de l'eau. Il falloit marcher sur les bords de peur d'accident. Nous allâmes de cette maniére jusqu'aux piez du bastion de la gauche. J'appliquai l'échelle à l'orillon du bastion, & je montai en haut, mais je trouvai que l'échelle étoit trop courte de la moitié. Il fallut l'attacher avec une autre. Je fis attacher de même les autres, deux à deux ; & étant monté sur la premiére, je sautai dans la Place. En sautant le pié me glissa, &

je

je roulai comme une boule jusqu'à un vilain égout profond de quinze à vingt piez, 1688.
au bas duquel il y avoit de l'eau glacée de la hauteur d'une demie-pique. Cette glace craqueta sous mes piez. Je m'efforçai plusieurs fois de remonter, mais le penchant étant roide & glacé, je retombois toûjours. Il fallut enfin que je quitasse mes souliers, & prenant d'une main mon épée, de l'autre ma bayonnete, je les plantois comme je pouvois l'une après l'autre dans le talus glacé; & avançant de cette maniére, je gagnai enfin le haut.

Pendant ce tems-là une échelle s'étant renversée dans le moment qu'on l'appliquoit, avoit enfoncé la glace avec bien du bruit, & avoit blessé deux soldats. Ce fut un grand bonheur pour moi, que ce bruit n'allarmât point les sentinelles. Les deux soldats blessez, & ceux qui s'étoient moüillez les piez en s'enfonçant dans la glace, commençoient à jurer & à me maudire, avec mon expédition.

Ayant entendu cette musique du haut du bastion, je leur dis bien bas, de reculer l'échelle de sept ou huit pas de l'endroit où j'étois monté, parce qu'il y avoit un fossé profond, & de monter promtement, mais sans bruit, & que la place étoit à nous. Ceux qui murmuroient furent les premiers

—— à monter ; & en moins d'un demi-quart
1688. d'heure tout mon monde fut sur le bastion. Je les conduisis au corps de garde composé de quarante hommes presque tous endormis, auprès d'un grand feu. Tout fut tué dans un moment, la plûpart eurent une mort bien douce, car ils se trouvérent en l'autre monde, sans s'être éveillez. J'envoyai vingt de mes soldats faire la ronde des remparts, avec ordre de tuer sans bruit tous les sentinelles. J'en laissai vingt autres dans le corps de garde, comme un corps de reserve, & avec les soixantes autres, j'entrai dans la grande gallerie basse des casernes qui sont à gauche, où nous trouvâmes quelque resistance : car les soldats qui y étoient couchez, ayant été allarmez par les cris de quelques uns de ceux qui avoient été tuez dans le corps de garde, avoient déja pris les armes, mais en desordre, & la plûpart en chemise. Il y en eut cinquante-cinq de tuez. J'y perdis sept de mes soldats.

Tandis que nous en étions aux mains dans les casernes de la gauche, le jour commençant à paroître j'entendis un grand bruit de mousqueterie dans la place d'armes. Le Commandant du Fort y étant accouru au bruit, à la tête des soldats des casernes de la droite, & toute la garnison

s'y

s'y rendant de tous côtez, mes vingt soldats que j'avois commandez pour faire la ronde se joignirent aux vingt autres que j'avois laissez dans le corps de garde, & chargérent brusquement ces Turcs assemblez. Ils furent mis d'abord en desordre; mais nos quarante soldats après avoir fait leur décharge, furent poussez si vigoureusement à leur tour, qu'ils commençoient à plier, & étoient en danger d'être accablez par la multitude; lorsque sortant tout à coup des casernes de la gauche avec mes soixante hommes, j'attaquai en flanc ces Turcs animez par le premier succès, & commandant à mes gens de faire leur décharge à bout touchant, nul coup de mousquet ne portant à faux, ces Turcs furent renversez dans le moment les uns sur les autres, & poussez jusqu'au bastion de Serin, Quelques-uns se précipitérent dans les fossez, & tous les autres furent passez au fil de l'épée. Je me saisis des portes, & de tous les endroits importans, & mettant par tout de petits corps de garde, je visitai éxactement toutes les chambres, tous les coins, les magazins & les caves, où je trouvai en divers endroits trente-sept hommes tapis que je fis prisonniers avec huit femmes. Il y eut trois cens soixante-dixhuit hommes tuez du côté de Turcs, par-

1688.

mi lesquels étoit le Commandant, tous les
1688. Officiers & entre autres le Renegat Anglois. J'y perdis vingt-cinq hommes, presque tous les autres furent blessez. J'y reçus deux coups de sabre à la tête & un au bras gauche. Je trouvai dans la place douze gros canons de fonte verte de vingt-quatre livres de bale dont deux étoient aux armes de l'Empire, dix-huit moyennes & vingt-quatre fauconneaux, des farines, de la viande salée, & du bled pour nourrir une garnison de cinq cens hommes durant trois ans; huit mortiers, deux grands magazins remplis de poudre, de bombes, de grenades, des armes de toutes sortes, des moulins à bras d'une invention admirable, & sur le tout une quantité prodigieuse de meubles, qu'on y avoit apportez de tous les lieux voisins. Je fis sommer incessamment les habitans du Bourg de me venir prêter serment, ce qu'ils firent sans balancer. Je dépêchai des couriers au Général Vurts mon Commandant, & à Vienne pour donner avis aux Ministres, de la prise de Zarad. Je fis en même tems rompre les glaces du marais, pour n'être pas exposé moi-même à une escalade semblable à la mienne. Du côté du Bourg il y avoit deux fossez à fonds de cuve, revêtus de pierre de taille, si profonds & si larges,

que

que je me vis en état de soûtenir un siége dans les formes. Je carressai tous mes 1688.
soldats en général & en particulier, je leur donnai toute la gloire du succès de nôtre entreprise; & je leur permis de partager entre eux, tout ce qu'ils pourroient trouver dans le Fort, qui n'appartiendroit point à la conservation de la Place, ou à l'entretien de la Garnison. Ce fut par mon avis qu'ils vendirent à un prix médiocre, tous les meubles cachez à ceux qui les réclamérent. De la vente de tous ces meubles ils firent une grosse somme, qu'ils partagérent entre eux.

Ils me crurent aussi desinteressé dans la prise de *Zarad*, que je l'avois été à Kopa, mais ils étoient bien loin de leur compte. L'argent commençoit à me manquer, & j'en connoissois trop bien la nécessité, pour m'oublier dans une si belle occasion. Je gardai pour moi la meilleure partie de la vaisselle d'argent du Commandant, & tout ce que je trouvai de plus précieux, entre autres, deux coupes d'or garnies de diamants, & une montre très-riche. J'envoyai cette montre à Virbius; & l'année suivante j'eus l'honneur de présenter une des deux coupes au Roi des Romains. Je mis en même tems sous contribution tout le plat païs, jusqu'aux

portes d'Illok ; & en moins de deux mois,
1688. je reçus plus de vingt mille écus.

L'argent sembloit me venir de toutes parts, dans le tems que j'en avois le moins de besoin. Le fameux Rekemsk, Banquier à Vienne, m'écrivit qu'il avoit reçû ordre de ses correspondans de me compter trois cens Loüis d'or.

Il y avoit déja trois mois que j'avois prié Monsieur Rekemsk d'avoir soin de me faire toucher l'argent que j'avois laissé en dépôt à Monsieur Cavard, en quitant la France. Je lui avois donné en méme tems une lettre pour Monsieur Radi à Lyon, dans laquelle j'en avois mis une autre pour Monsieur Cavard, où je n'avois pas oublié de mettre au commencement les quatre lettres P. T. S. L. & au bas, ces autres quatre T. S. O. M. comme nous en étions convenus. Rekemsk écrivit à Mostrech son correspondant à Francfort; Mostrech à Monsieur Galine à Geneve; Monsieur Galine à Monsieur Radi à Lyon ; & Monsieur Radi à Monsieur Cavard. Je mets ici tous ces noms, & ils méritent d'y être mis, parce que l'argent fut compté à Monsieur Radi, lettre vûë, & la lettre de change fut envoyée à Vienne avec une fidelité inviolable, sans que parmi tant de casquades, mon argent eût diminué d'un sol.

sol. Je n'oubliai pas le Chirurgien qui m'avoit averti de la trahison du Renegat Anglois. Je lui fis un present considerable en argent. Je lui donnai une commission qui lui faisoit avoir un rang distingué dans le pays; & pour le recompenser par l'endroit le plus sensible, je portai la veuve de Réef à l'épouser: de sorte que par mes soins le mariage fut conclu dans peu de tems, à la satisfaction des deux parties. 1688.

Sur ces entrefaites je reçus la réponse des Ministres, qui me donnoient de grands eloges, & m'ordonnoient de garder avec soin le Fort de Zarad, jusqu'à ce que l'Empereur eût nommé un Gouverneur. Virbius m'écrivit une lettre pleine de complimens. Il me remercioit en particulier de la réputation que j'attirois à son Régiment, & me promettoit de me servir avec ardeur dans toutes les occasions. Le Comte de Vallenstain Grand Chambellan m'écrivit en peu de mots, qu'il avoit ordre précis de l'Empereur, de me marquer que Sa Majesté Imperiale étoit très-contente de moi, & qu'elle s'en souviendroit.

Quelque jours auparavant le Général Vurts & le Général le Fort étoient venus visiter Zarad. Ils furent surpris de trouver une si bonne Place, & en si bon

—— état, & me firent l'honneur de me dire en
1688. presence de toute la Garnison, que si je continuois, il n'y avoit rien dans les armées à quoi je ne pûsse prétendre. Ils firent entrer dans la Place trois Compagnies du Régiment de Nehem, avec ordre de m'obeïr, jusqu'à à l'arrivée du Gouverneur. Je me vis donc à la tête de quatre cens hommes, maître absolu dans une bonne Place, en état de ne point craindre les insultes des Turcs, & je reçus en même tems des complimens de tous les Officiers qui étoient en quartier dans tout ce pays-là. C'est ainsi que je reçus des éloges, & que je m'acquis de la réputation, par une entreprise qui dans le fonds méritoit que l'on me fit mon procès. Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne juge des entreprises, que par leur succès, & la témerité passe pour valeur, quand elle est heureuse.

——
1688. Sur la fin de Juillet le Baron de Nehem entra dans Zarad avec un bataillon de son Régiment, en qualité de Gouverneur, & je reçus ordre d'aller avec ma Compagnie, joindre nôtre Régiment qui devoit être de la grande armée du Général Heusler. Nôtre Régiment étant arrivé à Viln, reçut un contre-ordre d'entrer en Transylvanie, & d'aller joindre le Corps com-

commandé par le Comre Caraffà. Il n'y avoit que huit jours que nous étions sous les ordres de ce Général, lorsqu'il commanda à Valbert, nôtre Lieutenant Colonel, d'aller avec son Régiment se saisir du passage de la Marocz. Ce fut en y allant, que dans le vallon de Lugas, nous fûmes tout-à-coup attaquez par un puissant parti de Temesvar, commandé par le Comte Tekeli. On fit sur nous une si furieuse décharge, que nos deux prémiers bataillons se renversant sur le troisiéme où j'étois, nous fûmes rompus dans le moment. Les ennemis profitant de leur avantage, nous poussérent avec tant d'ardeur, que nous fûmes mis en déroute, sans avoir presque combatu. Tout le Regiment s'enfuït par pelotons. Varsbert y fut tué avec un grand nombre d'Officiers & plus de cinq cens hommes. Si la nuit ne nous avoit dérobez à la fureur du vainqueur, il ne se seroit pas sauvé un seul homme du Régiment, pour porter la nouvelle de nôtre défaite. Nous marchâmes toute la nuit au travers des bois, sans sçavoir où nous allions ; à la pointe du jour nous nous trouvâmes au bord de la riviére de Fekier-Herez. Nous la passâmes incessamment tous vêtus, ayant de l'eau jusqu'au dessus de la ceinture, & en certains en-

1688.

endroits jusqu'au menton. Quand nous
1688. fûmes sur l'autre bord de cette riviére, nous nous rassûrâmes un peu, voyant un si bon fossé entre nous & nos vainqueurs, & derriére nous un bois très-épaïs. En moins de deux heures nous fûmes assemblez au nombre de sept cens hommes, parmi lesquels il n'y avoit que quatre Capitaines fort jeunes, & neuf ou dix Lieutenans aussi fort jeunes. Les plus vieux qui connoissoient le pays, avoient fuy du côté de Pinkola, où nôtre armée étoit campée. J'envoyai quelques-uns de mes soldats reconnoître le bois qui étoit derriére nous. Ils m'amenérent quelques paysans que j'engageai par caresses & par promesses d'argent, à aller querir des vivres dans les hameaux voisins. J'occupai mes autres soldats à faire de petits retranchemens au bord de la riviére. J'y travaillois moi-même, & animant tous les autres soldats à en faire de même, le peril étant commun, ils s'y appliquérent tous à l'envi, Officiers & soldats. Je leur traçois les ouvrages, je donnois les ordres & ils les recevoient tous de moi indifferemment, & par là ils me reconnurent insensiblement pour le Chef de la troupe. Je distribuai à tous, le peu de provisions qu'on nous apporta. Nous passâmes dans nos retranche-

mens

mens le reste de la journée & la nuit suivante. Le lendemain matin je représentai à toute 1688. cette troupe, que la famine & la crainte continuelle des courses de nos ennemis, ne nous permettant pas de demeurer plus longtems dans un si méchant poste sans provision, sans tentes, sans bagage, il falloit aller réjoindre notre armée, & que mon avis étoit de partir incessamment. Ils répondirent tous d'une voix, Officiers & soldats, qu'ils me suivroient par tout, & qu'ils me prioient de les conduire. Je les fis partir sur le champ, côtoyant toûjours la riviére en remontant.

A peine avions-nous fait deux lieuës de chemin, que je vis venir à moi un paysan, qui me demanda des nouvelles de l'armée des Turcs, d'une telle maniére, qu'on ne pouvoit sçavoir, s'il étoit à nous ou aux Infidelles. Je le pris pour un espion, & je commençois à le faire attacher, lorsqu'il me dit froidement, Ne me faites pas lier les mains; j'en ai besoin pour vous donner un billet. Je vois que vous étes celui que je cherche. Grand nombre de fuyars ont rapporté au Général Caraffa la défaite de votre Régiment. Il m'a envoyé le long de cette riviére porter ses ordres à tous ceux que je pourray trouver. Il se déchaussa, & me donna un billet qu'il avoit porté

porté entre le bas & la plante du pié. Je
1688. lûs ce billet, qui sentoit autre chose que le musc. Je reconnus le sein de Monsieur Caraffa, que j'avois vû plusieurs fois. Il y avoit ce peu de mots. *Messieurs les Officiers & soldats de Régiment de Virbius, rendez vous tous au petit village de Possor sur la riviere de Fekierherez; saississez-vous des maisons, du pont de bois, & du moulin, gardez-le bien jusqu'à mon arrivée. J'y serai demain matin avec l'avant garde de l'armée.*

Nous arrivâmes sur le soir au Possor. Je dépechai un courier au Général, pour lui en donner avis. Nous passâmes là toute la nuit sous les armes, craignant le voisinage des Infidelles.

Le lendemain, le Comte Caraffa ne parut point. Cependant les vivres nous manquoient. Nous demeurâmes trois jours dans cèt état, sans avoir un morceau de pain, sans esperance d'en avoir, & sans recevoir aucune nouvelle de notre armée. Tous ces fameliques s'en prirent à moi. Le desordre commença par les murmures secrets des plus mutins. L'exemple de ceux-là entraîna bien-tôt les autres, & tout le monde éclata enfin contre moi. Les Officiers bien loin de calmer les esprits, étoient les prémiers à les aigrir. Mes soldats

dats entrérent dans les ſentimens des ſeditieux. Ils n'oſoient ſe déclarer ouvertement, mais par leur triſte & morne ſilence, & par un regard affreux, ils paroiſſoient être plus irritez que tous les autres. J'étois expoſé ſans ceſſe aux inſultes de tous ces fameliques. Quand je courois de toutes parts pour les adoucir, pour les encourager, les uns par raiſon, les autres par des careſſes, j'entendois derriére moi des blaſphêmes, des menaces & des imprecations effroyables. 1688.

A peine m'étois-je tourné pour connoître d'où ces diſcours inſolens venoient, pour en punir les auteurs, que ceux que je regardois ſe tenoient dans le devoir, tandis que ceux qui étoient derriére moi de l'autre côté m'inſultoient d'une maniére cruelle.

Je montai ſur une muraille ſeche, pour parler à ces Mutins. Mes enfans, leurs disje, vous auriez ſujet de vous plaindre de moi, ſi les maux que nous ſouffrons, nous étoient arrivez par ma faute. Nous avons échappé du maſſacre de Lugas, une fuite commune nous a aſſemblé au bord de la Fekierherez où vous m'avez prié de vous conduire. Nous avons reçû en chemin les ordres du Général, qui nous commande de garder ce poſte juſqu'à ſon arrivée.

—— vée. Le Général n'est point venu au jour
1688. marqué, cependant nous manquons de provisions. Mais n'ai-je pas donné tous les ordres possibles ? N'ai-je pas pris tous les soins imaginables. Tous les villages voisins sont brûlez à six lieuës d'ici, la campagne est dépeuplée, tout est desolé, c'est un desert affreux, tous nos partis sont revenus les mains vuides. A moins que d'avoir la vertu de faire des miracles, puis je changer ces pierres en pain ? La faim nous devore, mais en suis-je plus exemt que les autres ? Lorsque vous avez mangé les chiens & les chevaux durant ces quatre jours, n'ai-je pas refusé les morceaux qu'on m'en a offert ? Ne m'en suis-je pas privé pour avoir le plaisir de vous voir rassasier ? ne vous ai-je pas donné mes deux chevaux à manger, sans que je m'en sois reservé un seul morceau ? Pour vous soulager, n'ai-je pas été sans cesse en faction ? & durant ces quatre jours, n'ai-je pas toûjours monté la garde du pont ? Ma-t-on jamais vû dormir à la reserve de quelque moment durant le jour, & encore débout appuyé contre un arbre, & toûjours les armes à la main ? Nous n'avons point de nouvelles du Général. Cependant je lui ai dépeché dix couriers, sans qu'aucun soit revenu. Dans

tout

tout cela, y a-t-il de ma part quelque ombre de faute, de négligence ou de dureté à vôtre égard ? Par quelle bizarre brutalité vous en prenez-vous donc à moi par des imprecations & des outrages ? Vous, Messieurs les Officiers, qui devriez donner exemple aux autres, vous souffrez qu'il y en ait parmi vous qui augmentent le desordre, & tel qui n'oseroit me regarder en face, si nous étions tête à tête, ose bien confondre sa voix avec celle des séditieux, pour m'outrager impunément dans la foule. Quoi mes soldats, où est cette fidelité, cette reconnoissance, cette tendresse que vous m'avez jurée un million de fois à Réef, à Kopa, à Zarad. Mais oublions le passé, je vous proteste que dès ce moment j'oublie tout, pourvû que vous preniez des sentimens plus raisonnables. Courage, mes chers amis & fidelles compagnons, le peril est commun, demeurons unis invinciblement les uns avec les autres. Nous aurons bien-tôt des nouvelles de l'armée, & quelqu'un de tant de partis que j'ai détachez apportera quelque chose.

1688.

En disant ces paroles avec ardeur, deux ou trois pierres de la muraille s'écroulérent sous mes piez : je tombai à la renverse la tête la premiére, sur l'épine du dos, & quel-

1688. quelques pierres me tombérent sur le corps. Je me fis tant de mal aux reins, que je n'eus pas la force de me relever, ni de demander du secours. Je demeurai quelque tems dans cèt état, sans que personne approchât. Enfin mon Lieutenant accourut dans le tems que j'étois à demi-levé. Monsieur, me dit-il, je vous suis tout dévoüé; mais que puis-je faire contre une multitude revoltée? La plûpart de vos soldats sont pour vous, mais ils n'osent se déclarer, de peur d'être dechirez par la foule. Pour moi, je suis prêt à mourir avec vous.

Dans le tems qu'il achevoit de parler, je vis arriver mon Morlaque, qui étoit un des dix couriers que j'avois envoyé. Il m'apporta une lettre du Comte Caraffa, qui m'ordonnoit de brûler incessamment le pont de bois après l'avoir passé, & de marcher dans le pays ennemi, vers la riviere de la Marocz, au bord de laquelle je le trouverois campé avec toute l'armée. Il me commandoit de garder le secret, & me défendoit expressément de communiquer mes ordres à personne, sous quelque prétexte que ce pût être.

Je commandai d'abord à toute cette multitude de séditieux de prendre les armes & de se ranger en bataille. Je fus obeï à l'instant; mais quand je leur commandai de

de passer la riviére & de me suivre pour entrer dans le pays ennemi, personne ne 1688. branla, & chacun baissa les yeux gardant un profond silence. Je commandai à mon Lieutenant de passer le prémier, & de conduire ma Compagnie au delà du pont. Il ne marcha qu'en grondant, & s'arrêta à l'entrée du pont pour voir s'il seroit suivi des autre Compagnies. Tout le reste refusa absolument de m'obeïr. Je m'adressai au plus ancien Capitaine, & je lui ordonnai fiérement de marcher. Il me répondit qu'il étoit plus ancien Capitaine que moi, & qu'il ne m'obeïroit jamais. Monsieur, lui dis-je, lorsque l'Empereur notre maître m'a fait Capitaine dans ce Régiment, ç'a été à condition que j'y aurois la même antiquité de service, que j'avois en France, cela est formellement dans mes Provisions. J'ai été reçû dans le Régiment avec cette clause, & par là je suis plus ancien que vous. D'ailleurs vous m'avez tous choisi pour votre Chef, & les ordres du Général me sont adressez, avec commandement de les faire éxécuter. Nous vuiderons ailleurs notre dispute sur notre antiquité, il faut, s'il vous plaît, obeïr présentement. Moi, vous obeïr, repliqua-t-il; Allons camarades, allons, assommons ce coquin de François qui nous veut faire la loi. Je fus

1688. fus dans le moment couché en jouë par cette multitude, & je vis cinq ou six cens mousquets tournez contre moi. Dans cette extrêmité je m'approchai du Capitaine, le pistolet à la main; Marche, lui dis-je d'un ton imperieux. Sur le refus qu'il en fit, je lui lâchai mon pistolet dans la tête. Il tomba par terre, je le croyois mort, cependant il n'avoit que la machoire cassée. Je pris un autre pistolet à la main, & parcourant tous les rangs, je demandai s'il y avoit quelque autre rebelle aux ordres de l'Empereur.

Un coup hardi décide de tout dans l'occasion. Ce que je venois de faire retint tout le monde dans le devoir. Personne ne remuant, je commandai à un Capitaine de marcher: celui-là obeït, tous les autres le suivirent. Nous laissâmes le Capitaine desobeïssant, nageant dans son sang, & nous brûlâmes le pont après l'avoir passé. Etant au-delà de la riviére, je vis que quelques paysans du village accompagnez d'un Prêtre emportoient ce pauvre Officier dans une maison.

Nous n'avions pas fait encore un quart de lieüe, à côté de la forêt de Nerissa, que nous rencontrâmes un de nos partis de trente hommes. Ce parti nous amenoit cinq ou six bœufs & quatre chevaux. Dans le moment

moment les bœufs furent égorgez. Nous 1688.
coupâmes des arbres, nous fîmes des feux en divers endroits, pour faire rôtir nôtre proye. La plûpart des soldats n'attendirent point que la viande eût vû le feu : ils mangeoient avec avidité des morceaux de chair qu'ils coupoient aux bœufs tandis qu'on les égorgeoit. Ce petit convoi fut plûtôt un malheur pour nous, qu'un soulagement à nôtre faim. Plusieurs soldats en furent malades, & quelques uns en moururent. Nous marchâmes le reste du jour & toute la nuit suivante, ayant toûjours la pluye sur le dos.

Le lendemain sur le Midi les coureurs de nôtre armée nous vinrent reconnoître, & deux heures après nous arrivâmes au camp de Genco. Je rendis au Général un compte exact de tout ce que j'avois fait, & sur tout de la sédition arrivée au pont de Possor, de la desobéïssance du Capitaine, & de la justice que je m'en étois faite moi-même sur le champ.

Je reconnus à voir rider le front au Général, que l'affaire étoit délicate. J'écrivis incessamment aux Ministres, & en particulier à Virbius. Dans l'armée quelques-uns me condamnoient. Le grand nombre étoit pour moi. Le Comte de Souches, le Général Schut, & plusieurs autres ap-

I plau-

1688. plaudirent publiquement à ma conduite, & donnérent de grands éloges à ma fermeté.

Peu de jours après nôtre Régiment fut détaché pour aller garder la petite ville de Vatalia. Ce fut là que j'eus occasion de m'attirer l'estime des Officiers & la confiance des soldats.

Monsieur Barsdolf, Capitaine dans nôtre Régiment, y avoit beaucoup d'ennemis. C'étoit un homme de qualité, hardi, vaillant, mais entêté de sa noblesse, dédaigneux, fier, imperieux. Un de ses soldats qui étoit son parent, étant sorti de la ville, contre les ordres exprès qui le défendoient, étoit allé en maraude, & avoit blessé dangereusement un autre maraudeur son camarade. Quelques Capitaines du Régiment ennemis de Barsdolf, regardérent cette faute comme une belle occasion de le mortifier, & de se venger de lui dans la personne de son parent.

On cabala avec ardeur durant deux jours, pour faire mourir ce pauvre soldat. Tous les Officiers s'étant assemblez pour le juger, je remarquai une animosité étrange dans les yeux de la plûpart des Capitaines. Ils triomphoient déja de joie, dans l'esperance de voir dans quelques heures le maraudeur parent de Barsdolf, entre

entre les mains d'un bourreau. On obligea Barſdolf à ſortir du conſeil de guerre, 1688.
comme ne pouvant pas être Juge dans la cauſe de ſon parent. Dès qu'il fut ſorti, on en vint aux ſuffrages. Les cinq plus jeunes Capitaines qui parlérent les premiers, opinérent à la mort.

Mon ráng étant venu, je demandai fort modeſtement permiſſion de parler un peu, avant que d'opiner. On me permit de dire tout ce que je voudrois. Eh quoi Meſſieurs, leur dis-je alors, d'un ton plein d'ardeur & de compaſſion. Eh quoi! avons nous ſi peu de déférence les uns pour les autres, que nous n'ayons nul égard aux priéres & aux ſoumiſſions d'un de nos Confréres? Vous venez d'entendre ce que Barſdolf vous a dit avant que de ſortir. Vous avez écouté avec attention les priéres réïterées, qu'il vous a faites, les mains jointes, & les larmes aux yeux, de ſauver la vie à ſon parent. Faudroit-il balancer un ſeul moment à lui accorder la vie de ce ſoldat? N'eſt-ce pas nôtre intérêt commun? Nous devons être tous unis comme des fréres, nous aimer, nous eſtimer, nous ſupporter, & regarder comme précieuſes, toutes les occaſions que nous pouvons trouver, de nous obliger les uns les autres. C'eſt par nôtre union

—— mutuelle plus que par toute autre chose,
1688. que nous sommes redoutables à nos ennemis, & nos propres soldats n'ont pour nous de respect, qu'autant qu'ils voyent que nous nous considerons les uns les autres. Il est vrai qu'il ne faut point tolerer le desordre : mais aussi si on ne dissimuloit jamais, où en serions-nous reduits? S'il falloit punir de mort tous les maraudeurs, dans deux ou trois mois, il ne resteroit pas un seul soldat de toutes les armées Impériales. Quand on veut faire un exemple, il faut le faire sur un vil sujet, & encore le plus rarement qu'il est possible. Vous vous plaignez de Barsdolf. C'est un glorieux, dites-vous, je n'en sçai rien, car c'est l'Officier de tout le Régiment avec qui j'ai le moins de liaison. Je ne lui ai jamais parlé deux fois, & à peine le connois-je de vûë. Mais enfin quel qu'il puisse être, faut-il qu'un soldat soit puni pour les défauts de son Capitaine? Vous étes tous gens de cœur, vous en avez donné de bonnes preuves. Si vous étes mécontens de Barsdolf, s'il vous a choqué, vous avez une épée, pour vous faire faire raison. Ce seroit une tache éternelle pour vous, d'avoir éxercé une honteuse vengeance sur un soldat parent de Barsdolf. On vous reprocheroit
toû-

toûjours, que vous vous en étes pris à ce pauvre malheureux, n'osant pas mesurer vôtre épée avec celle de Barsdolf. Que l'on connoisse donc en cette occasion, que nous avons un cœur vrayement généreux, & que nous nous considerons les uns les autres. Avant que j'opine, je vous supplie de revenir aux opinions, de recommencer & de permettre à ces Messieurs de donner une seconde fois leur suffrage, afin qu'on puisse dire à Barsdolf, que tous les Officiers qui ont opiné dans nôtre conseil de guerre, sans en excepter ûn seul, ont donné généreusement la vie à son parent. Nous ferons par là de Barsdolf le plus traitable, & le plus modeste de tous les hommes, nous pourrons à l'avenir compter mutuellement les uns sur les autres, & nous serons applaudis de tout le monde.

1688.

On m'accorda d'abord tout d'une voix ce que je demandois. On revint aux opinions. Les cinq plus jeunes Capitaines, direnr l'un aprés l'autre, qu'ils ne craignoient point Barsdolf, & qu'ils jugeoient qu'il falloit faire grace à son parent. J'opinai le sixiéme, & je dis froidement, grace, grace au parent de Barsdolf. De tous ceux qui composoient ce Conseil de Guerre, il n'y en eut pas un seul qui ne fût de mon avis.

On fit entrer Barſdolf, on lui dit le reſultat de l'aſſemblée. Il fit mille complimens & mille ſoûmiſſions à tous les Officiers. Cette affaire me fit beaucoup d'honneur. Le bruit ſe répandit dans tout le Régiment, & de-là dans toute l'Armée, que ſans moi le parent de Barſdolf auroit été condamné à la mort. On racontoit ma harangue, & la maniére dont j'avois fait revenir ceux qui avoient déja opiné à la rigueur. Tous les Capitaines me témoignérent avoir conçû beaucoup d'eſtime pour moi, les Soldats me donnoient tout haut mille bénédictions, & Barſdolf me jura en ſecrèt une amitié éternelle.

1688.

Ce qu'il y eut de plus doux pour moi, c'eſt que ce même jour nous reçûmes un Courrier du Comte Carraffa, qui nous apporta des lettres de la Cour & des Miniſtres. Ces lettres approuvoient ma conduite à l'égard de l'Officier rebelle, & ordonnoient aux Généraux de faire le procès à ce mutin, s'il n'étoit pas encore mort.

Dans la ſuite je demandai ſa grace, & je l'obtins. Ces mêmes lettres nommoient Famchert Colonel du Régiment à la place de Varsbert, & elles me déclaroient Major à la place de Famchert. On les lût publiquement, & tout le monde en témoi-

moigna de la joye, mais sans mentir, j'en eus plus que nul autre. Famchert étoit estimé & aimé dans le Régiment, & je puis dire que je m'y étois déja fait quelque nom, desorte que nôtre promotion fut reçûë de tout le corps avec un applaudissement universel. 1688.

Dans le tems que je commençois à goûter les douceurs de mon nouveau rang, la scene changea tout-à-coup dans toute l'Europe. Les affaires prirent une nouvelle face, & de nouveaux ordres furent envoyez à toutes les armées de l'Empire; car ce fut justement en ce tems-là que toutes les Puissances de l'Europe allérent fondre ensemble contre la France, pour l'accabler par leur multitude.

Le Roi Très-Chrêtien s'étoit rendu si formidable à tous ses voisins, par une longue suite de grands & heureux événemens, durant un long régne, que chacun en particulier craignant la grandeur excessive de cette Puissance voisine, souhaittoit avec passion d'en arrêter les progrez, mais nul ne se sentoit assez fort pour oser s'opposer à ce rapide torrent.

Il y avoit déja deux ans, que par les secrétes intrigues du Prince d'Orange, des Ministres de l'Empereur, & sur tout du Duc de Neubourg, Prince des plus ha-

biles, & le plus heureux en enfans, qui ait
1688. été en ce Siécle, on avoit conclu & signé à Ausbourg au mois de Juillet 1686. une Ligue secréte contre la France, entre l'Empereur, l'Espagne, la Hollande, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & généralement tous les Protestans d'Allemagne.

Cette Ligue qui étoit demeurée fort secréte éclata enfin à l'occasion des affaires de Cologne & du Palatinat, où le Pape Innocent XI. eut bonne part. C'étoit Benoît Odeskalki natif de Côme dans le Milanez, grand homme de bien, mais d'une humeur austére, attaché à ses sentimens, & ennemi irréconciliable des François. Il avoit eu souvent des démêlez avec la France, à l'occasion de la Regale & des Franchises du quartier de l'Ambassadeur. Il s'étoit même porté jusqu'à excommunier le Marquis de Lavardin, Ambassadeur de France. Nonobstant tout ce qui s'étoit passé, le Roi fit le Pape Arbitre du different qu'il avoit avec le Duc de Neubourg, pour les prétentions de Madame, Duchesse d'Orleans. Le Pape négligea cette affaire, au lieu de la terminer à l'amiable.

D'ailleurs l'Electeur de Cologne étant mort, quatorze Chanoines avoient donné

né leur suffrage au Cardinal Egon de Furstemberg Evêque de Strasbourg, creature de la France. Neuf autres Chanoines élûrent le Prince Clément de Baviére, âgé de dix-sept ans, frére de l'Electeur, en vertu d'un bref *d'éligibilité* que le Pape lui avoit accordé. L'affaire fut portée à Rome, le Pape se déclara pour le Prince de Baviére, contre le Cardinal de Furstemberg. 1688.

Le Roi irrité de ce que le Pape ne lui faisoit faire nulle raison sur les prétentions du Palatinat, & de ce qu'il offensoit le Cardinal de Furstemberg, à cause de son attachement à la France, averti d'ailleurs depuis long-tems de la Ligue d'Ausbourg, & des grands préparatifs qu'on faisoit pour l'aller attaquer, résolut de nous prévenir. Il envoya au commencement d'Octobre Monsieur le Dauphin à la tête d'une florissante Armée assiéger Philisbourg.

Staremberg qui en étoit Gouverneur fut contraint de se rendre après une vigoureuse résistance, & le Dauphin y entra le prémier de Novembre jour de sa naissance. Heidelberg, Manhein, & Frankehelal se rendirent aux François, dès que le Dauphin parut devant ces places. Les Lieutenans de ce Prince prirent en même tems

—— Spire, Vormes, Mayence. C'étoit un tor-
1688. rent qui entrainoit tout.

A cette nouvelle toute l'Allemagne se souleva, Tous les Electeurs, tous les Princes, sans en excepter un seul, se déclarérent contre la France. La Hollande & l'Espagne levérent le masque. On n'avoit jamais vû tant de Puissances, différentes de Religion, d'humeur, d'intérêt, se liguer avec tant d'ardeur. On écrivit aux Souverains du Nord pour les engager dans la guerre qu'on alloit faire à la France. On sollicita vivement les Suisses. On pressa le Duc de Savoye, & enfin on le gagna.

J'ai vû une copie d'une lettre écrite à Vienne en plein conseil, que Monsieur Pichard porta au Duc de Savoye, par laquelle on lui donnoit avis des résolutions prises au Conseil Impérial, pour abbaisser la France. On y expliquoit bien au long avec quelle chaleur tous les Princes de l'Empire entroient dans cette ligue, & avec quel zéle le Pape offroit des sommes considérables pour aider à entrer en France. Le Nonce Mosti & le Gouverneur du Milanois avoient commencé d'ébranler le Duc de Savoye, mais la fameuse entrevûë du Carnaval de Venise acheva de le déterminer.

Dès

Dès que le Duc de Savoye se fut dé-
claré contre la France, & qu'il fut joint 1688.
aux Alliez, tout le monde crut que la Monarchie Françoise étoit sur le penchant de sa ruïne. Les plus sages ne doutérent plus, que la France étant attaquée au dehors de toutes parts, & étant pleine de Religionnaires mécontens au dedans, ne fût obligée de succomber. On se partageoit par avance les Provinces de ce Royaume, & chacun en particulier se flatoit d'avoir quelque part au débris de cette Monarchie que l'on alloit démembrer. Mais les espérances augmentérent bien davantage, quand on apprit le succès de la descente du Prince d'Orange en Angleterre sur la fin de l'année 1688. & qu'on vit avec étonnement cette prodigieuse révolution que la Posterité regardera comme fabuleuse, & que nous avons nous-mêmes de la peine à croire, après en avoir été les témoins.

Le Roi Jacques II. ayant succedé au Roi Charles son frére mort sans enfans legitimes, fut heureux dans les commencemens de son regne. Par sa valeur, il étouffa d'abord la conspiration du Duc de Monmouth, fils naturel du feu Roi; & par la mort de ce Duc, il se vit paisible possesseur de ses trois Royaumes.

1688. Le grand zéle que le Roi Jacques avoit pour le rétablissement de la Religion Catholique en Angleterre, lui fit faire quelques démarches, qui jettérent dans le cœur de ces insulaires, les semences de la rebellion.

D'ailleurs le Prince d'Orange gendre du Roi Jacques voyant toutes ses prétentions à la succession de la Couronne du Roi son beau-pere, évanoüies par la naissance du Prince de Galles, n'oublia rien pour porter sous-main à la révolte les Anglois, peuple inquiet, & mutin. Toutes choses semblérent conspirer pour favoriser les projèts de ce Prince. Le Comte de Kaunits homme d'un esprit excellent, d'une humeur enjoüée & insinuante, & d'une politesse admirable étant passé en Angleterre en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur, s'acquita avec succès des secrétes commissions qu'il avoit. Secondé de Sunderland, de Varson & de Marsbourg, il n'eut pas beaucoup de peine à disposer les Anglois à recevoir le Prince d'Orange sur le Trône d'Angleterre.

Toutes choses étant disposées pour la consommation de l'ouvrage, le Prince d'Orange grand Capitaine & grand Politique, accompagné du Maréchal de Schom-

Schomberg, étant descendu en Angleterre au mois de Novembre, avec une Flote de quatre cens voiles à la tête de vingt mille hommes de troupes choisies, ces insulaires lui vinrent au-devant. La Noblesse & le Peuple, les Armées de terre & de mer se déclarérent en sa faveur. Toutes les Villes lui ouvrirent leurs portes. Feversham en Angleterre, Tyrconnel en Irlande, Gourdon en Ecosse; Makay, Sarsfiel, & quelques autres en très-petit nombre demeurérent seuls fidéles au Roy Jacques, qui se voyant ainsi abandonné par ses Sujets, fut contraint de chercher un asile en France. La Reine & le Prince de Galles échapérent à la fureur de ce Peuple & se sauvérent heureusement en France, par l'adresse du Comte de Lauzun. 1688.

D'abord après la retraite du Roy, le Parlement déclara le Trône vacant. Le Prince d'Orange neveu & gendre du Roy Jacques, fut proclamé & couronné Roy avec un applaudissement universel des Anglois, & il fut en même-tems reconnu Roy légitime par toutes les Puissances de l'Europe, à la reserve de la seule France. Cette révolution, la plus subite & la plus surprenante qui fût jamais, enfla le cœur aux Alliez.

1688. Toute l'Europe crût alors que le Roy Guillaume joignant les forces des trois Royaumes aux forces de la Ligue, la France étant en même tems attaquée de toutes parts, & comme assiegée par mer & par terre, étoit absolument perduë. Je le crûs comme les autres, lorsque je fis réflexion sur la multitude, la valeur & la haine invétérée de tant d'Ennemis qui alloient fondre sur la France.

Quoique je n'eusse nulle esperance de m'y rétablir jamais, & que j'eusse déja des engagemens assez forts dans l'Empire, toute ma tendresse pour la Nation Françoise se reveilla, & je regretai par avance la triste fin de cette Monarchie, que je regardois déja comme démembrée & devenuë la proye de tant de differens Conquerans, qui s'en partageroient le débris.

Durant tous ces grands mouvemens, il nous venoit tous les jours des Courriers de la Cour. Les Troupes auxiliaires de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, les Régimens Imperiaux de Lodron, de Bek, de Mansfeld, de Stirum, de Croy, de Souches, de Thungen, de Spilberg, du jeune Staremberg, de Nehem, de Diectristein, de Hoffkirk, de Collonits, de Berka, de Picolomini, de Corbelli, de Leslé, de Nigrelli,

grelli, & le nôtre de Virbius, avec plusieurs autres, reçûrent ordre sur ordre de remonter incessamment le Danube & d'aller sur le Rhin. 1688.

Si-tôt que le Régiment de Virbius fut hors de la Transilvanie, je pris les devans & j'allai en poste à Vienne. Je representai vivement à Virbius, la peine extrême que j'avois d'aller servir contre la France, puisque si j'étois pris, je ne devois pas espérer d'être traité en prisonnier de guerre, mais on me feroit sans doute mon procès comme à un duéliste, & à un homme qui combat contre sa Patrie. Je le priai très-instamment de faire rester son Régiment en Hongrie, ou de me faire changer de place avec quelque autre Major de quelqu'un des Régimens qui devoient agir contre les Turcs. Virbius se faisoit un poinct d'honneur de faire servir son Régiment sur le Rhin. Il ne vouloit pas aussi souffrir que je le quittasse. Ainsi il me dit beaucoup de choses pour m'ôter la peine que j'avois d'aller servir contre la France. Cependant pour ne me pas rebuter entiérement, il me promit de proposer l'affaire au Bureau.

Tandis que je me donnois de grands mouvemens pour ne pas aller sur le Rhin, il

il me survint une nouvelle affaire qui tour-
1688. na ailleurs mes pensées, & m'occupa tout entier. Etant un soir dans le Palais de la favorite, pour parler à Virbius, un valet de pié de l'Imperatrice me vint demander en riant, si je connoissois Madame de Torbene. Cette demande me jetta dans un embaras que je ne pus pas dissimuler. Pourquoi me demandez-vous cela, lui répondis je? oüi, j'ai connu autrefois Madame de Torbene en Sicile, & je ne l'ai que trop connuë pour moi. Ce valet de pié se retira sans vouloir répondre un seul mot à toutes les questions que je pûs lui faire. Je voulus le suivre, mais il se déroba comme un éclair à mes yeux. Je me retirai tout pensif. Je rêvai toute la nuit à la demande que m'avoit fait ce valet de pié. Je donnai cent fois la gêne à mon esprit, pour m'imaginer par quelle voye on pouvoit sçavoir les démêlez que j'avois eu avec Madame de Torbene. Je me formai mille chiméres, & je n'eus jamais la pensée de découvrir le véritable ressort.

J'allai le lendemain au même Palais, où toute la Cour étoit alors. Me promenant dans les Appartemens, j'apperçûs un homme vêtu très-richement, que je crûs avoir vû ailleurs. C'étoit Monsieur For-

Forleint. Je l'envisageai fixement & de —— plus près, & rappellant sans peine mes 1688. idées, je reconnus que c'étoit ce Soldat de la garnison de Monmeillan qui m'avoit reçu autrefois avec tant de charité dans la Savoye. Je l'abordai sans façon, & liai conversation avec lui. A chaque mot qu'il disoit, me confirmant toûjours dans mon opinion, que c'étoit le Soldat appellé Nid d'hirondelle, je lui demandai s'il ne me connoissoit pas. Non vraiment, Monsieur, me repliqua-t-il, je n'ai pas l'honneur de vous connoître. Et moi, lui dis-je, je sçais fort bien qui vous étes, j'ai aujourd'hui pour vous la même estime & la même reconnoissance que j'eus autrefois près de Monmeillan, pour ce généreux Cavalier, qui me reçût avec tant de charité, moi qui étois tout nud, couvert de blessures, & devoré de la faim, après avoir été dépoüillé par quelques Vaudois. Ah! je m'en souviens, s'écria-il: Quoi, est-il bien possible que ce soit vous? Il m'embrassa en même tems fort tendrement, nous nous racontâmes mutuellement par quels secrets ressorts nous étions devenus, lui un des valets de chambre ordinaires de l'Empereur, & moi Major du Régiment de Virbius. Il falut dîner ensemble. Nous ne fû-

—— fûmes pas si sobres dans ce repas, que nous
1688. l'avions été autrefois à notre dîné de Savoye. Nous nous jurâmes cent fois le verre à la main une amitié que rien ne seroit capable de rompre.

J'avois une véritable joye de cette rencontre, parce que j'avois toûjours conservé une tendre reconnoissance pour mon bienfaiteur, mais sur tout parce que Forleint ayant l'honneur d'approcher la personne de l'Empereur, & étant très-bien auprès de son maître, j'esperois que la faveur de mon ami pourroit réjaillir sur moi. Je racontai à Forleint ce qui m'étoit arrivé le soir précédent. Nous raisonnâmes tous deux long-tems sur cette avanture, sans rien découvrir. Tout ce que je pûs apprendre de Forleint, c'est que parmi les Dames d'honneur de l'Imperatrice, il y avoit une Dame Italienne dont il ne sçavoit pas le nom.

L'après-dinée fut très-belle pour la saison. C'étoit l'avant veille de Noel. L'Imperatrice s'alla promener au Soleil avec le Roy des Romains durant une bonne demi-heure, dans la grande Gallerie découverte qui domine sur le jardin. J'entrai dans cette Gallerie avec Forleint.

Parmi les Dames qui étoient à la suite de l'Imperatrice, j'en remarquai une que

je me souvins d'avoir vûe autrefois. Cette 1688. Dame me regarda justement dans le tems que je l'envisageois fixement. Elle parut toute surprise de me voir, & alla incessamment parler à l'oreille à une autre Dame, beaucoup plus jeune qu'elle, qui étoit à cinq où six pas de-là. Ces deux Dames me consideroient dépuis la tête jusqu'aux piez, & à tout moment elles se parloient à l'oreille, avec un air & des maniéres qui marquoient bien leur étonnement. Je jettai les yeux un peu plus attentivement sur la jeune Dame qui avoit abbaissé ses coiffes, pour me regarder avec plus de liberté. Je fus tout-à-coup frapé de sa vûë. Je sentis je ne sçai quoi qui me transporta subitement, comme hors de moi-même, & mon cœur plus clair-voyant que mes yeux, me dit que c'étoit Madamoiselle de Lodran; je m'approchai d'un pas chancellant, & la regardant de plus près, je vis qu'elle changeoit de couleur. Je ne pûs plus douter que ce ne fût elle-même. Je sentis que mes genoux étoient tout tremblans, & je fus contraint, pour ne pas tomber, de m'appuyer contre une des colonnes de la Gallerie. Forleint s'approcha de moi, & me demanda avec empressement, si je me trouvois mal. Vous étes tout changé, me

dit-

dit-il. Ah! mon cher ami, que viens je de
1688. voir, lui repliquai-je? La Dame la plus âgée s'étant un peu avancée dans le même instant, je lui dis d'un ton languissant: Quoi, Madame, serois-je bien assez heureux pour revoir la personne du monde que j'estime & que j'honore le plus? Ah? Monsieur de Vordak, me répondit-elle, par quel coup du Ciel avons-nous le plaisir de vous revoir? Cependant l'Imperatrice sortant brusquement de la Gallerie, toutes les Dames la suivirent, & je restai seul avec Forleint.

J'allai le soir voir souper l'Empereur & l'Imperatrice. J'y vis la Dame que je cherchois. C'étoit la chére tante de Mademoiselle de Lodran, elle m'apperçût aussi. Nous avions de part & d'autre un empressement extrême de nous parler. Nous nous approchâmes insensiblement. Je lui fis mon compliment, derriére la foule des spectateurs. Là, nous renouvellâmes notre ancienne connoissance en peu de mots & à voix basse. Je la priai de me procurer l'honneur de voir Mademoiselle de Lodran. Hélas, me dit-elle, elle s'est trouvée mal à la Gallerie de Leopold. Elle vous a reconnu d'abord, & elle sera dans une cruelle inquiétude, jusqu'à ce qu'elle vous ait parlé. Allons la

voir

voir tout à l'heure. Nous y allâmes sur le champ. 1687.

Je trouvai Mademoiselle de Lodran assise sur son Sopha, la tête appuyée sur une main, ensevelie dans une profonde réverie. Le long-tems que nous avions été sans nous voir, me donnant une innocente liberté qui m'avoit toûjours été deffendûë, je la saluai avec tous les transports d'une tendresse incroiable, mais sans lui pouvoir dire un seul mot. Elle ne me parla aussi que par des soupirs entrecoupez & par ses larmes, Nous fûmes assez long-tems dans ces prémiers transports, sans nous pouvoir rien dire. Enfin rompant le silence par un violent effort, Mademoiselle de Lodran & sa chére tante ne me donnérent pas le tems de leur faire mon compliment. Elles me firent presque tout-à la fois un million de questions sur le prodigieux changement qu'elles voyoient en moi. Elles ne pouvoient comprendre par quelle admirable metamorphose, d'Acignien que j'étois à Messine & à Naples, j'étois devenu Major d'un Regiment en Allemagne.

Il fallut pour les contenter, leur raconter toute ma vie, sans en excepter une seule circonstance, & mon récit étoit in-

interrompu à tout moment par de nouvel-
1688. les démonstrations d'étonnement & de joie mutuelle de nous revoir. Elles me racontérent les soins qu'elles s'étoient donnez pour pouvoir apprendre de mes nouvelles, & elles me firent voir plusieurs réponses qu'on leur avoit faites de Messine & de Naples, où on leur marquoit que j'étois gueri de ma longue maladie, que j'avois quitté les Acigniens, & que depuis ce tems-là, on n'avoit jamais pû découvrir ce que j'étois devenu. J'appris aussi de leur bouche les particularitez de leur voyage & de leur séjour en Allemagne, l'origine & le progrès de leur credit auprès de l'Imperatrice, & comme la tante de Mademoiselle de Lodran étoit demeurée veuve & heritiére du Comte de Solmerk, six mois après son mariage avec ce Seigneur.

En même tems un laquais que Mademoiselle de Lodran avoit amené de Messine, & qui m'avoit vû souvent chez sa maîtresse, courut tout essoufflé se jetter à mes piez, & me serrant étroitement les genoux, A! mon cher maître, s'écrioit-il, mon cher maître, permettez-moi de vous témoigner l'excès de ma joie. La qualité que ce laquais me donnoit, de son cher maître, me parut d'un fort

fort bon augure. Je ne pûs le dissimuler; & j'ai du plaisir encore à en renouveller le souvenir. La femme de chambre dont la simplicité avoit servi d'instrument à la malice de Madame de Torbenne, avoit suivi Mademoiselle de Lodran en Allemagne. Cette bonne Génoise courut au même instant me sauter au cou avec une ardeur & un empressement extrême. Notre joie sembloit recommencer, lorsque l'Imperatrice fit appeller la Comtesse de Solmerk & Mademoiselle de Lodran. Il étoit déja plus de deux heures après minuit, & il fallut se separer. 1688.

J'allai coucher avec Forleint, je n'avois pas l'ame assez tranquille pour dormir. Le reste de cette nuit me parut un siecle, & le jour me dura encore davantage. Je ne pûs voir Mademoiselle de Lodran que le soir au soupé de l'Imperatrice.

Notre entrevûë fit bien-tôt du bruit à la Cour. L'Imperatrice voulut me voir, j'eus l'honneur de lui faire la révérence, & de lui répondre sur plusieurs questions qu'elle me fit, toutes très-obligeantes, touchant mon ancienne connoissance avec Mademoiselle de Lodran. Vitbius en particulier m'en témoigna bien de la joie, & me dit avec beaucoup de tendresse, que l'Empereur avoit paru content d'appren-

1688 prendre, a l'occasion de cette avanture, que je n'étois pas François de Nation, comme on l'avoit crû, & que ce Prince avoit dit jusqu'à trois fois : Quoi ! Vordac n'est donc pas François, j'en suis bien aise.

Tout occupé de Madamoiselle de Lodran, j'oubliai entiérement la guerre & toutes les autres affaires. Je passai de cette maniére une quinzaine de jours. J'étois en trop beau chemin pour m'arrêter au milieu de ma carriére. Si j'avois été capable de toute autre passion, que de tendresse, j'aurois eu occasion de m'applaudir en secret, & de satisfaire pleinement à mon ambition.

La Comtesse de Solmerk & Mademoiselle de Lodran avoient gagné généralement l'estime & l'affection de toute la Cour. Et l'Imperatrice, Princesse des plus accomplies qui furent jamais, & vrayement digne de l'Empire, avoit en particulier tant de bonté pour Mademoiselle de Lodran, qu'elle la vouloit toûjours avoir auprès de sa personne; & que j'ose dire, que quand Mademoiselle de Lodran auroit eu le bonheur d'être sœur de l'Imperatrice, cette Princesse ne lui auroit pas donné plus de marques de la tendresse dont elle l'honoroit.

Pour

Pour moi je commençois à me faire ——
quelque nom. J'avois le bonheur d'être 1688.
protegé par Virbius, & on me faisoit tous les jours connoître que mes maniéres me faisoient des amis de conséquence. J'étois alors au commencement de ma vingt-quatriéme année, plein de force & de santé; d'une taille dégagée au dessus le la médiocre, le visage maigre, le front large, les yeux grands, le nez aquilin, le tein brûlé par les fatigues de la guerre, la bouche grande, les épaules larges, en un mot, je n'étois nullement bel homme, puisque j'étois le même que je suis aujourd'hui, à la reserve de quelques cicatrices qui me sont restées au visage, des coups que j'ai reçûs durant cette guerre. Mais j'avois alors, comme je l'ai toûjours eu, dans toute ma phisionomie, un air ouvert, & je ne sçai quoi dans mes yeux & dans mes maniéres qui prévenoit les gens en ma faveur, & qui répondoit de ma franchise, de la bonté de mon naturel, & de la générosité de mon cœur.

Telle étoit ma figure, lorsque j'eus le ——
plaisir de voir que toute la Cour pressoit 1689.
mon mariage avec Mademoiselle de Lodran. L'affaire fut enfin concluë à la fin de Janvier & l'Empereur me fit l'honneur de signer le contract de maria-

—— ge, ainsi que l'Imperatrice, & le Roi des
1689. Romains.

Quelques jours après Virbius me dit qu'il comptoit que j'irois servir sur le Rhin, & qu'il avoit dressé son plan là-dessus, pour la conduite de son Régiment. Moi qui avois oublié toute autre affaire depuis mon mariage, je lui répondis que j'irois par tout où il voudroit; que j'avois pris de si grands engagemens dans l'Empire, que j'y étois plus attaché mille fois, que si j'y étois né, & que j'irois servir contre la France aussi facilement que contre les Othomans. Virbius me promit de dire à l'Empereur la réponse que je venois de lui faire; & il ajoûta qu'il étoit bien assûré, que par là il feroit bien ma cour. Je priai seulement Virbius de vouloir donner quelque chose à des nouveaux mariez, & de ne me faire partir pour le Rhin, que quand il faudroit m'y trouver aux coups, il me le promit de la maniére du monde la plus obligeante. Cependant on me pressa de partir au commencement de Mai: mais je trouvai de si bonnes raisons de differer mon départ, qu'on s'y rendît. Bien-tôt après on revint à la charge, mais je reculai toûjours. Enfin trouvant encore de nouveaux prétextes, je ne partis qu'à la fin

de

de Juin, & je partis encore trop tôt pour moi, car je fus à tems sur le Rhin pour y être bien maltraité. 1689.

En partant de Vienne Virbius me chargea de passer à Munick, & de rendre fort secrétement à Monsieur l'Electeur de Baviére, un gros paquet, dans lequel il m'assûra qu'il y avoit des ordres de l'Empereur, qui seroient très-agréables à ce Prince. Je m'y rendis incessamment, j'eus l'honneur de faire la revérence au Duc de Baviére, & de lui remettre le paquet de Virbius. Ce Prince me fit de grandes honnêtez en presence de toute sa Cour. Il parla de la prise de Zarad d'une maniére très-obligeante pour moi; & enfin il eut la bonté de me dire, qu'il vouloit m'avoir auprès de sa personne durant toute la campagne, lorsque ma presence ne seroit pas nécessaire ailleurs.

Il partit deux jours après pour Francfort, & j'eus l'honneur de l'y accompagner. Durant ce voyage je n'oubliai rien de tout ce que je crus qui pouvoit m'insinuer dans l'esprit de ce Prince, & je m'apperçus bientôt que mes empressemens n'étoient pas inutiles.

Lorsque je fus à Francfort, je priai Monsieur de Baviére de me permettre d'aller joindre mon Régiment qui étoit campé

1689. pé à deux lieuës de Darmstat. Je le trouvai tout divisé par la part que chacun prenoit à la querelle qui étoit arrivée depuis un mois entre cinq ou six des principaux Officiers. Famchert avoit fait en vain tous ses efforts, pour étouffer ces haines si contraires au service de l'Empereur. Les esprits s'aigrissoient tous les jours de plus en plus : tout le Régiment fut deux ou trois fois sur le point de s'entre-détruire. La discorde s'étoit tellement répanduë dans tous les membres de ce grands corps, que si on en fût venu une fois aux mains, peut-être ne seroit-il pas resté cent hommes de tout ce Régiment, l'un des plus beaux & des plus nombreux de tout l'Empire.

Un soir Brakler Commandant du second Bataillon, & Rasborg Aide-Major se promenans à la queuë de nôtre camp en plein Midi, reçûrent chacun un coup de mousquet au travers du corps. Rasborg mourut sur le champ, Brakler vêcut encore deux ou trois heures.

Ces deux coups furent comme le signal du combat. On courut aux armes de toutes parts, on n'entendit que cris & menaces, & déja on en étoit aux mains en deux ou trois endroits. Famchert couroit partout accompagné de Nekrem, Rormond, &

& Cherlak pour arrêter le desordre. Je parcourois aussi de mon côté tous les rangs des tentes, l'épée à la main pour appaiser cèt orage. Le jeune Comte de la-Mark, Kerker, Cheverem, Moselheim, & Prenbak se joignirent à moi, & firent paroître qu'ils avoient beaucoup d'autorité dans le Régiment, & de zéle pour le bien public. 1689.

Les esprits étant un peu calmez, nous fîmes doubler toutes les gardes. La plûpart des Officiers étoient d'avis de ne pas poursuivre les meurtriers, & d'assoupir cette affaire, de crainte d'un desordre général. Je m'apperçus que Famchert donnoit déja dans ce sentiment. Je lui représentai si vivement le tort qu'il se feroit à lui-même, s'il laissoit un si grand crime impuni, & les suites funestes qu'auroit une lâche dissimulation, qu'il me promît tout ce que je voulus, & me tint encore au-delà de ses promesses.

Le bruit se répandit dans tout le Régiment, que deux Grenadiers de la Compagnie de Condam ennemis jurez des deux morts, avoient tiré les deux coups de mousquet, & que se sentant soûtenus de leur Capitaine & de leurs camarades, loin de craindre d'être punis de leur crime, ils avoient l'audace de s'en vanter hautement, & de menacer de massacrer quiconque

oseroit les inquiéter. Nôtre Prévôt étoit
1689. absent, & cependant le mal pressoit. J'allai accompagné de Moselhein & de Cheverem, avec douze soldats dans la tente des meurtriers. Ils firent mine de vouloir se défendre, mais je ne leur en donnai pas le tems. Condam accourut tandis que je les faisois lier, & se voyant suivi d'un grand nombre de ses Grenadiers, il demanda fiérement de quelle autorité on faisoit attacher ses soldats. Dans ce moment me souvenant des maximes de Monsieur Pichard; C'est par mon ordre, lui dis-je, qu'on a lié ces criminels, & si quelqu'un est assez hardi pour le trouver mauvais, je lui lui passerai mon épée au travers du corps. Pour vous, Condam, ajoûtai-je, si vous n'avez pas trempé dans une si noire action, demeurez tranquille; que si vous vous sentez coupable, épargnez-nous par une promte retraite le déplaisir que nous aurions de vous faire le même traitement.

Je fus interrompu par Famchert, qui ayant appris que j'étois allé faire arrêter les meurtriers, craignant quelque sédition, étoit accouru le pistolet à la main avec quantité d'Officiers & de soldats, & adressant la parole à Condam avec beaucop de hauteur; Si vous faites le mutin, lui dit-il, je vous lâcherai ce pistolet dans

la

la tête. Condam devint doux comme un agneau. 1689.

On instruisit incessamment le procès. Le Conseil de guerre étant assemblé, quelques Officiers du parti de Condam y firent bien du bruit. On en vint jusque, à tirer l'épée, & on fut sur le point de se couper la gorger les uns aux autres. Les factieux vouloient absolument que le jugement des accusez fût differé jusqu'à l'arrivée de Monsieur le Duc de Lorraine. Quelques-uns sortoient déja de l'assemblée. Je courus à la porte pour les arrêter, & représentai en peu de mots, qu'il étoit honteux que pour des querelles particulieres, il se trouvât des Officiers capables de dissimuler un crime aussi noir que celui des deux Grenadiers, qu'il étoit de l'intérêt & de l'honneur de tous les Officiers en général, & de chacun en particulier, qu'on punît sévérement un si énorme attentat.

Les esprits se calmérent un peu, & on en vint aux opinions. Les deux coupables furent condamnez à être pendus après avoir eu la main droite coupée. Famchert & plusieurs autres vouloient qu'avant qu'on fît mourir les meurtriers, on les appliquât à la question, pour les obliger à découvrir, si leur Capitaines les avoit portez

tez à faire un si méchant coup. Je m'ob-
1689. stinai au contraire à soûtenir qu'il falloit se contenter de la mort des deux soldats, sans vouloir creuser un mystere, où l'on pourroit apprendre plus qu'on ne voudroit, & mon avis l'emporta. La sentence étant signée, Condam me tira à l'écart, pour me prier instamment de faire assembler le plus de tambours que je pourrois autour du gibet pour une raison qu'il me diroit dans la suite. Il n'étoit pas difficile de deviner quelle étoit cette raison, & je n'aurois pas marqué cette particularité, si lui-même n'avoit dit tout haut dans cent occasions, que le bruit continuel des tambours l'avoit tiré d'un mauvais pas.

Quelques heures après, je fis assembler les quatre bataillons à la tête du camp en cercle, tout autour d'un vieux arbre, où l'on devoit attacher les criminels. Famchert se mit au milieu de ce cercle avec les principaux Officiers, & leur dit que chacun répondroit sur sa tête de sa Compagnie. Le premier à qui on coupa le poing, s'écria: Ah! le perfide Condam! On fit en même tems signe aux Tambours à qui j'avois donné mes ordres. Ils firent si bien leur devoir qu'on n'entendit rien de tout ce que ces malheureux dirent contre Condam. On les fit mourir ainsi

au bruit des tambours, ſans que perſonne fît mine de les vouloir ſauver. 1689.

Ce coup calma pour quelque tems la diſcorde qui étoit dans nôtre Régiment; & la mort de Condam & de pluſieurs autres qui furent tuez peu de jours après au ſiége de Mayence, acheva entiérement de l'étoufer.

Le Duc de Lorraine qui n'avoit accepté qu'à contre-cœur le commandement de l'armée Imperiale ſur le Rhin, ayant formé un corps conſidérable au bord du Mein, fut joint preſque en même tems par les Electeurs de Baviére & de Saxe, qui lui amenérent de très-belles Troupes & très-nombreuſes. Par la jonction de ces deux Electeurs, le Duc de Lorraine ſe vid à la tête de ſoixante-dix mille combatans, tous gens choiſis, la plûpart vieux ſoldats, aggueris par un long éxércice contre les Turcs. On pouvoit tout entreprendre & tout eſpérer avec une ſi formidable armée, d'autant plus que le Maréchal de Duras qui commandoit l'armée Françoiſe ſur le Rhin n'étoit pas en état de tenir la campagne contre nous, n'ayant guéres plus de dixhuit à vingt mille hommes. Si nous euſſions été droit à Strasbourg, dans une conjoncture ſi favorable, il eſt ſûr que nous l'aurions emporté par un ſiége regu-

—— lier : mais les pressantes sollicitations de l'E-
1689. lecteur de Mayence, & les clameurs des marchands de Francfort determinérent enfin nos Généraux à tourner toutes leurs forces du côté de Mayence, pour en chasser les François.

La nuit du 11. au 12. Juillet, les Régimens de Virbius, de Thungen, de Spilberg, de Nehem, Nigrelli, & Mansfeld, reçurent ordre de partir ensemble pour s'aller saisir de la hauteur de Mornhem. Nous marchâmes durant deux jours & deux nuits avec une fatigue incroyable, ne reposant que deux ou trois heures en plein midi, au milieu des forêts, ou dans des ravines, pour mieux cacher notre marche.

Nous arrivâmes enfin au bord du Rhin que nous passâmes au dessous d'Openheim. Nous nous saisismes de la hauteur de Mornhen. Nous trouvâmes que la place avoit déja été investie de toutes parts par nôtre Cavalerie, & par plus de quinze Régimens d'Infanterie. Le reste de l'armée arrivoit à tout moment par pelotons.

Quelque diligence qu'on eût faite pour investir subitement Mayence, les François toûjours à l'erte s'y étoient jettez en grand nombre, & leur Garnison commandée par le Marquis d'Uxelles ; étoit pour le moins

moins de huit à neuf mille hommes. Dès que nôtre grosse artillerie fut arrivée, on ouvrit la tranchée en trois endroits différens : on la poussa d'abord bien loin, & on avança si fort les ouvrages, qu'on crût que nous serions maîtres de la place dans sept ou huit jours. 1689.

Mayence étoit assez mal fortifiée. Les François s'en étoient rendus maîtres sans résistance à la fin de l'Automne précédent; ils y avoient fait quelques ouvrages à la hâte durant l'Hyver & le Printems. Ils gardoient leurs dehors avec fermeté, mais ils se contentoient de tirer sur nous, sans faire des sorties pour interrompre nos ouvrages. La tranquillité de cette Nation guerriére nous étonnoit, mais ce calme ne dura que quelques jours.

Un matin que nôtre Régiment montoit la tranchée pour la seconde fois à la grande attaque, les François firent sur nous une sortie si vigoureuse, qu'ils nous mirent d'abord en desordre, & nous poussérent plus de trois cens pas, jusqu'à une petite place d'armes de nôtre tranchée. Là commençans à nous reconnoître, nous fîmes ferme; & deux bataillons de Rabata venant à nôtre secours, nous poussâmes les François à nôtre tour. Ils se retirérent en bon ordre, & ne rentrérent dans la

— Place, qu'après nous avoir tué plus de
1689. deux cens hommes. Condam fut du nombre des morts.

Cette sortie fut comme le prelude de plusieurs autres. Chaque jour étoit marqué par quelque sortie & par quelque nouvel effort des assiegez. Ils faisoient nuit & jour un feu épouventable sur nous. Les Officiers & les Soldats étoient outrez qu'on demeurât si long-tems devant une Place si peu forte : nos murmures augmentérent bien à la fin d'Août, lorsqu'après plus de quarante jours de tranchée ouverte, nous nous vîmes aussi reculez que le premier jour du siege, par le succès de trois terribles sorties que les François firent sur nous en un même jour, à une heure l'une de l'autre. La premiére fut sur les neuf heures du matin, de sept cens hommes qui vinrent fondre brusquement sur la tête de la tranchée de la grande attaque. Ils renversérent d'abord le premier bataillon de Lorraine & le second du Regiment de Souches. Ces deux bataillons rompus mirent le desordre parmi les autres. Les François profitans de leur avantage, en firent un grand carnage, jusqu'à ce que Monsieur de Thungen étant accouru à la tête de son Regiment, rallia tous ces bataillons, & poussa avec ardeur les assiegez

pres-

presque jusqu'à la contrescarpe Ainsi se termina cette prémiére sortie avec une perte considerable de nôtre côté. 1689.

On étoit fort tranquille dans notre Camp, lorsque quelque tems avant midy, les François firent une seconde sortie au nombre d'environ neûf cens hommes. Ils donnérent sur le quartier de Baviére avec tant de fureur, qu'ils marchérent sur le ventre à deux bataillons de tranchée, avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître, & poussant toûjours leur pointe, ils firent un horrible massacre de Soldats & de travailleurs, jusquà ce que Monsieur le Duc de Baviéré étant accouru avec tout ce qu'il pût ramasser à la hâte, de meilleurs hommes, arrêta l'impetuosité des François, & exposa sa vie comme le moindre Soldat de l'armée. Les Assiegez après nous avoir tué près de sept cens hommes rentrérent dans la place en si bon ordre, que Monsieur de Baviére tout irrité qu'il étoit, leur donna de grands éloges.

On parloit de cette seconde sortie dans tout le Camp, & on n'avoit garde de s'attendre à une troisiéme, lorsque les Assiegez sortans tout-à-coup au nombre de deux à trois mille hommes tambour batant, enseignes déployées, attaque-

—— querent le quartier des Saxons, qui ne s'at-
1689. tendant nullement à une telle visite, ne firent nulle résistance. Soldats & travailleurs, tout prit la fuite pêle mêle. Ceux qui furent moins diligens à fuir, passérent au fil de l'épée, ou furent ensévelis tous vifs dans la tranchée. Les François la comblérent avec une diligence incroyable, & pénetrans jusques dans les deux bateries de Saxe, ils y enclouérent tout le canon, mirent le feu aux poudres & poussant toûjours leur pointe, ils entrérent dans les lignes des Assiegeans, massacrérent tout ce qui osa resister, & mirent le reste en déroute.

J'étois au quartier général chez Monsieur le Duc de Lorraine où l'on parloit encore des deux sorties des François, lorsqu'on vint de la part de Monsieur le Duc de Saxe demander coup sur coup du secours à Monsieur de Lorraine.

Dans un moment plus de cinq mille hommes, tanr Cavalerie qu'Infanterie, furent prêts. Le Duc de Lorraine marcha à la tête de ce secours. J'affectai de me tenir le plus près de ce Prince qu'il me fut possible, afin de combattre sous ses yeux. De nouveaux pelotons venans sans cesse après nous, nous nous trouvâmes bien-

bien-tôt au nombre de huit à neuf mille combattans. Les François ne nous attendirent pas, ils prirent le parti de la retraite, dès qu'ils apperçûrent ce corps d'armée. Monsieur de Lorraine détacha deux mille Mousquetaires pour couper les François, afin de les pouvoir envelopper, & les attaquer en même tems de toutes parts. Ce détachement arriva trop tard. Les François se rétirérent en bonne contenance, au petit pas, toûjours tambour batant, & rentrérent dans la place, après avoir mis les ouvrages des Saxons au même état où ils étoient le prémier jour du Siége. 1689.

Nos Généraux irritez de ces trois sorties des François, résolurent de donner un assaut général, & d'emporter la contrescarpe de vive force. On fit une liste de tous les Régimens qu'on vouloit employer à cèt assaut. Les deux prémiers bataillons de Virbius furent du nombre des choisis.

Famchert & moi visitâmes les armes de nos Soldats, & les préparâmes à bien faire leur devoir. Le jour marqué pour l'assaut étant venu, qui étoit, si je ne me trompe, le six ou sept de Septembre, toutes nos batteries commencérent à tirer dès la pointe du jour, & ne cessérent point jusqu'à ce que le jet des bombes eut mar-

marqué l'heure de l'attaque. Alors huit de 1689. nos bataillons commencérent le jeu. Ils marchérent de front contre la contrescarpe, & ils y furent bien reçûs. Le canon des Assiegez chargé à cartouches, leurs bombes, leurs grenades, le feu continuel de leur mousqueterie éclaircirent un peu nos bataillons, & en moins d'un quart d'heure la terre fut toute couverte de corps morts. Cela ne rebuta pas nos gens. Ils avancérent toûjours au travers du feu, & attaquérent vigoureusement la contrescarpe. Les François la défendirent avec beaucoup de valeur. Ils poussérent nos gens, & furent poussez à leur tour. Je remarquai que Pormak étoit resté seul avec trois Soldats d'un bataillon de Croy. On combatit de cette maniére durant plus de deux heures.

Nos Combatans commençoient enfin à plier, lorsque les deux prémiers bataillons de Virbius & six autres des meilleurs Régimens, furent commandez pour soûtenir les huit qui avoient commencé l'attaque. Nous allâmes sans peril jusqu'à cent toises de la contrescarpe. Là, nous fûmes saluez par la mousqueterie des Assiegez. Nous avançâmes toûjours & en demi-heure nous eûmes gagné bien du terrain sur les François. Nous renversâ-

mes

mes leurs prémiers rangs sur les derniers. Ce succès animant nos Soldats, nous combations à tout moment avec une nouvelle ardeur, & nous étions sur le point d'être maîtres de la contrescarpe. Mais de nouvelles troupes des Assiegez sortant à tout moment pour rafraichir ceux qui avoient combatu jusqu'alors, le combat sembloit toûjours se renouveller. Les François regagnérent le terrain que nous avions déja emporté sur eux. De moment à autre nous étions vainqueurs & vaincus, comme des flots agitez nous étions poussez & nous poussions, la victoire changeoit de parti à chaque instant. Nous entrâmes enfin l'épée à la main dans les rangs des François, les deux partis paroissoient s'animer de plus en plus, & l'on combatoit de part & d'autre avec fureur lorsque je reçûs tout à la fois un coup de sabre au travers du visage & un coup de crosse de mousquet sur la tête, qui m'ayant étourdi me renversa. Deux François m'ayant saisi me trainérent le visage contre terre jusqu'au bord du fossé. De-là je fus emporté dans la Ville où je demeurai quatre ou cinq heures sur la terre froide, sans appareil pour mes blessures, & sans nul secours. 1689.

Sur le soir je fus visité par quelques Of-

—— Officiers François qui me témoignerent
1689. prendre beaucoup de part à mon malheur. Ils me firent porter dans une maison où l'on eut grand soin de moi. C'est de ces Officiers que j'appris que nos gens s'étoient enfin rendus maîtres de la contrescarpe après y avoir perdu près de quatre mille hommes, durant cinq heures de combat.

Le lendemain, les François se voyant sans munition & presque sans mousquets, dont la plûpart avoient crevé, batirent la chamade, & on leur accorda une capitulation honorable.

Nos Troupes étant entrées dans la place, furent bien étonnées de m'y trouver prisonnier avec le Comte de Cherlak, Fuerem & Macelli Capitaines dans Virbius, & le brave Girard Major de bataille avec la Croix & Cazello. On nous croyoit morts, & on cherchoit nos corps par ordre de Famchert, parmi les monceaux des morts.

Si-tôt qu'on apprit dans notre Régiment que nous étions encore en vie, Famchert & tous les Officiers qui n'étoient point blessez nous vinrent voir avec tous les empressemens d'une tendresse vrayement fraternelle. Fuerem & Macelli moururent de leurs blessures en peu de jours.

Gi-

Girard & Cazello les ſuivirent de près. Cherlak & moi étions hors de danger. Le coup de ſabre que j'avois reçû m'avoit enlevé la peau de la moitié du front avec une grande partie du ſourcil gauche. Et les Soldats qui m'avoient traîné ſur la contreſcarle viſage contre terre, avoient achevé de m'écorcher le viſage, deſorte que j'étois abſolument méconnoiſſable, mais ma bleſſure n'étoit pas mortelle. 1689.

J'appris de Famchert avec beaucoup de douleur que quatre cens hommes de nos deux bataillons avoient été tuez, avec ſeize Officiers, parmi leſquels étoient la Deveze, Vaneri, Biſac, Comoleti, Grifolio, & le jeune de Souches; que de cent hommes dont ma Campagne étoit compoſée, il n'en reſtoit que trente-quatre, tout le reſte ayant été tué avec Subral mon Lieutenant, que je cheriſſois fort tendrement.

On m'avoit conſervé ma Compagnie, quoi qu'on m'eût fait Major, & je puis dire que je n'y avois pas un ſeul Soldat, qui ne pût commander lui-même une Compagnie. Je fus très-ſenſible à cette perte, & le peu d'apparence que je voyois à pouvoir remettre ma Compagnie en ſon prémier état, ne contribua pas peu à me donner la fiévre, qui jointe à mes bleſ-

blessures me retint encore quinze jours
1689. au lit.

Dès que mes forces me permirent de monter à Cheval, je partis avec Cherlak Commandant de nôtre second Bataillon, pour aller joindre nôtre armée, qui après la prise de Mayence, étoit allée assiéger la petite ville de Bonne sur le Rhin, appartenante à l'Electeur de Cologne.

Monsieur le Marquis de Brandebourg avoit batu cette Ville durant deux mois avec cent piéces de Canon, & l'avoit entiérement ruinée, à force d'y faire tirer des bombes. Il auroit été peut-être obligé d'en lever le siege, si nôtre armée n'y étoit accouruë, pour lui épargner cet échec.

La Garnison Françoise, commandée par le Baron d'Asfeld, soutint encore le siege durant un mois, n'ayant plus, ni dehors, ni munitions, ni vivres, ni maisons, ni aucun endroit pour se retirer. Notre canon ayant fait enfin une breche où plus de vingt hommes pouvoient monter de front, les Assiegez furent obligez be battre la chamade. Nos Généraux leur vouloient accorder une capitulation honorable Monsieur l'Electeur de Baviére s'y opposa avec ardeur. Il soûtint toûjours qu'il faloit obliger les François à

à se rendre à discretion (ce qu'ils refusoient absolument) ou à prendre la place par assaut, & passer les Assiegez au fil de l'épée. Monsieur de Lorraine fit tous ses efforts pour porter Monsieur de Baviére à changer de sentiment, & lui représenta qu'il étoit dangereux de reduire de si vaillants hommes au desespoir, mais voyant que ce Prince persistoit toûjours dans son sentiment, il lui dit qu'il pouvoit monter à l'assaut avec ses troupes particuliéres, pour juger si les François étoient d'aussi bonne composition que les Othomans: Que pour Monsieur de Brandebourg, Monsieur de Saxe & lui, ils auroient le plaisir d'être spectateurs, & de juger des coups,

1689.

Monsieur de Baviére fit monter ses Troupes à l'assaut. Il combatit lui-même avec beaucoup de valeur, il s'exposa au plus grand feu des Assiegez: mais quelque vigoureuse que fût l'attaque, les François la soûtinrent avec une fermeté invincible, & les Bavarois furent enfin contraints de se retirer.

On reçût les François à composition. La Garnison sortit au nombre de huit ou neuf cens hommes, presque tout nuds extenuez de la faim & des fatigues d'un long siege de quatre mois. Le Baron d'Asfeld

—— feld leur commandant, avoit été bleſſé
1689. d'un coup de mouſquet au dernier aſſaut. Nos Généraux lui témoignérent prendre part à ſon malheur, & firent paroître beaucoup d'eſtime pour ſa valeur & pour ſa conduite. Ce brave homme mourut peu de tems après de ſes bleſſures. Raonſſe s'étoit auſſi ſignalé parmi les Aſſiegez.

On a fait courir le bruit chez nos voiſins, que Monſieur le Duc de Baviére voulut inſulter la Garniſon Françoiſe, lorſqu'elle ſortoit de la Ville, mais je fus témoin du contraire. Ce Prince leur donna de grands éloges, & fit beaucoup d'honnêtetez aux principaux Officiers.

C'eſt ainſi que ſe termina nôtre prémiére campagne contre la France. Nos ennemis parurent conſternez de la priſe de ces deux Villes, & les Alliez au contraire faiſant réflexion qu'ils avoient perdu tant de tems, & un ſi grand nombre de vaillants hommes devant ces deux places, en tirérent un fort mauvais augure pour la ſuite de cette guerre.

Les ordres étant venus pour les quartiers d'hiver, je pris la poſte avec Famchert & Cherlak pour nous rendre à Vienne Quelque empreſſement que j'euſſe d'y arriver au plû-tôt, il fallut m'arrêter mal-

malgré moi dans la Franconie au Château du Comte de Telomir. Famchert étoit son ancien ami, & Cherlak étoit neveu de la feu Comtesse de Telomir. Nous y trouvâmes cinq ou six Officiers de nôtre Armée, & deux de nôtre Régiment, qui nous avoient devancez. 1689.

Telomir étoit splendide. Il nous régala magnifiquement durant le séjour que nous y fimes. Nos repas duroient sept ou huit heures, où plûtôt ce n'étoit qu'un repas continuel. Un jour entr'autres on s'échauffa à boire plus qu'à l'ordinaire. Le jour ne suffit pas pour la débauche, il fallut y passer une partie de la nuit. Accablez de tant d'excès, encore plus que des fatigues de nôtre campagne, nous demandâmes treve au Comte, & chacun se retira à son appartement sur les trois heures après minuit.

Je dormois déja d'un profond sommeil, lorsque je fus éveillé par Telomir, qui me tirant rudement par le bras, ç'a cria-t-il, la fête n'est pas encore finie, debout, vîte, debout. Vous avez assez reposé, il faut recommencer. En vain je le priai cent fois de me laisser dormir, il s'obstina à me faire lever, & il fallut se rendre à son importunité.

Après avoir vuidé tous deux quelques bou-

—— bouteilles, je lui demandai s'il ne vouloit
1689. pas faire lever les autres. Non, me répondit-il, je vous ai éveillé vous ſeul pour vous faire voir un ſpectacle digne de vous. Quoique ce ne ſoit que la ſeconde fois que je vous ai vû, j'ai conçû pour vous beaucoup d'eſtime & de tendreſſe. Vous allez voir les habitans du noir Empire. Il revient des eſprits dans ce Château, je veux que vous leur parliez, ſuivez-moi, je vous ferai voir ma femme qui eſt morte depuis treize mois.

Ce diſcours ayant éxcité ma curioſité, je lui dis qu'il m'obligéroit très-ſenſiblement, s'il me faiſoit voir quelque ſpectre. Il appella en même tems une femme qui étoit à ſon ſervice depuis quarante ans. C'étoit une vieille d'une phiſionomie affreuſe, & la ſeule confidente de tous ſes ſecrèts. Il lui commanda de prendre les clefs de l'abime, c'eſt ainſi qu'il s'expliqua, & de nous y conduire. La vieille courut vîte prendre un trouſſeau de clefs qu'elle attacha à ſa ceinture, & marcha la premiére avec deux flambeaux. Telomir en prit un troiſiéme, & moi un quatriéme.

Dans cèt équipage nous deſcendîmes dans une vaſte voute ſoûterraine où je remarquai des tonneaux d'une hauteur
&

& d'une largeur extraordinaire. De cette cave nous descendîmes dans une seconde aussi grande que la premiére. Il y avoit dans cette seconde cave, quatre grandes voutes de plein pié trés-longues & d'une architecture admirable. Nous les parcourûmes toutes, nous passâmes ensuite par bien des détours, d'allées & de recoins, gardant toûjours un profond silence. J'étois dans une impatience extrême de sçavoir à quoi aboutiroit une promenade qui commençoit à me déplaire. 1689.

Il fallut encore descendre par un escalier à vis pratiqué dans une tour d'une épaisseur étonnante. Etant descendus au fonds de cette tour, on nous ouvrit trois differentes serrures d'une porte de fer, qu'on ne fit tourner qu'avec peine sur ses gonds avec un bruit semblable au rugissement d'un Lion. Cette entrée nous conduisit dans une longue voute, semblable aux premiéres, au bout de cette voute nous trouvâmes une porte de fer. Telomir ayant regardé avec empressement par une petite ouverture de cette porte de fer, s'emporta contre la vieille, jusqu'à la menacer de la tuer, si elle n'avoit soin d'entretenir les trois lampes allumées. Cette porte ayant été ouverte avec autant de bruit que la précédente, la vieille

1689. courut allumer les deux lampes éteintes, & accommoda la troisiéme qui n'éclairoit que fort imparfaitement.

Je vis au milieu de cette cave un espace de sept ou huit piez de diametre, fermé d'une grille de fer qui s'élevoit jusqu'à la voute. Au milieu de cette cage étoit une jeune personne*, assise sur de la paille, appuyant négligemment sa tête sur sa main gauche, & de la droite se couvrant la moitié du visage. A deux pas de-là j'apperçûs un cadavre pendu à une chaîne attachée à la voute. Les trois lampes étoient allumées devant ce cadavre. M'approchant de plus près, Telomir me fit remarquer que c'étoit la peau d'un homme qu'il avoit fait écorcher tout vif, & que cette peau étoit remplie de paille. On avoit commencé d'écorcher cèt homme derriére les épaules, & on n'avoit point ouvert la peau par devant, de sorte qu'elle étoit entiére, & le visage y paroissoit avec les trous des yeux, du nez & de la bouche. Je n'ai jamais rien vû de plus effroyable.

Le Comte fit ensuite cinq ou six fois le tour de cette grille de fer, faisant de terribles menaces à cette prisonniére & l'accablant d'injures atroces, qui me firent connoître à peu près ce que c'étoit.

J'é-

1689.

J'étois si frapé de ce que je voyois, que je ne dis pas un seul mot. Comme nous nous retirions, cette jeune femme demanda à Telomir d'un ton languissant, & d'une voix insinuante, qui me donna jusqu'au fonds du cœur, si son supplice dureroit encore long-tems. Je la regardai alors plus fixement qu'auparavant. Elle s'en apperçût, & se découvrit le visage, dans le moment que Telomir avançoit vers la porte. Je me tournai cent fois vers cette prisonniére en me retirant, avant que de la perdre de vûë.

Telomir m'apprit en chemin, que cette jeune personne étoit sa premiére femme, fille du Comte Argivague, que l'ayant surprise dans une galanterie avec un de ses Pages, il avoit fait écorcher le Page tout vif, & que pour satisfaire sa haine par une longue vengeance, il avoit condamné sa femme à cette prison perpetuelle, & à avoir toûjours devant ses yeux la peau de son amant, afin que son suplice durât autant que sa vie, & que pour mieux réüssir dans son dessein, il avoit fait courir le bruit que sa femme étoit morte, & avoit fait enterrer une jeune Paysanne avec beaucoup de pompe, sous le nom de la Comtesse de Telomir.

Le reste de la nuit je ne fis que pen-

1689. ser à ce que je venois de voir. J'étois si touché du malheur de la jeune Comtesse, que je resolus de la tirer de sa prison, à quelque prix que ce fût. Je ne crus nullement faire contre le droit des gens & de l'hospitalité, quoi que depuis ce tems-là mes ennemis m'en ayent fait un crime.

Le lendemain je fis confidence à Famchert & à Cherlak de ce qui m'étoit arrivé la nuit précédente; je les connoissois tous deux pour hommes de cœur & de tête, & capables d'un grand secret. Ils furent d'avis que nous devions faire tous nos efforts, pour mettre en liberté cette infortunée Comtesse qui étoit tante de Cherlak, & nous complotâmes de l'enlever la nuit suivante, de la maniére que je vais dire.

Durant le soupé Famchert dit à Telomir, qu'il faloit penser à marier Cherlak son neveu. Telomir reçût cette proposition avec beaucoup de joye en apparence. Cherlak avec des emportemens outrez nous pria de ne lui parler jamais de mariage. Il ajoûta qu'il avoit si mauvaise opinion de la vertu de toutes les femmes, qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût une bonne au monde; que d'ailleurs il étoit si délicat sur certain article, qu'il ne trouveroit jamais de supplice assez cruel pour punir

punir une femme qui lui auroit manqué de fidelité. 1689.

Le Comte interrompit Cherlak pour donner mille éloges à la générosité de ses sentimens. Nous lui applaudîmes de même avec beaucoup d'ardeur; nous déclamâmes long-tems contre les femmes avec une chaleur extrême, & nous fîmes cent sistemes ridicules, pour trouver des supplices qui pussent expier un crime aussi énorme que celui de l'infidelité dans le mariage.

Telomir sentant flatter si doucement sa passion par de tels discours, Demandez, dit-il à Famchert & à Cherlak, prenant un air plus fier & plus impérieux, demandez à Vordak ce que je sçai faire en cette matiére. Famchert me pria de dire ce que je sçavois. Je répondis froidement que j'avois promis le secret, & que personne n'apprendroit jamais de ma bouche, les choses qu'on m'avoit fait l'honneur de me confier; mais que Telomir pouvoit lui-même reveler tout ce qu'il voudroit, s'il le jugeoit à propos. Je le veux bien, reprit brusquement le Comte, je veux le raconter moi-même, & vous le faire voir.

A l'instant il nous conduisit tous trois dans l'affreuse prison avec les mêmes cé-

rémonies qu'il avoit observées avec moi.
1689. Quand nous fûmes arrivez en ce lieu d'horreur, Famchert & Cherlak pour mieux couvrir leur dessein, imitérent le Comte. Ils dansérent autour de la cage, & accablérent d'injures cette Dame desolée. Je fus obligé de faire comme eux. Nous donnâmes ordre à la vieille d'aller querir plusieurs bouteilles, que nous vuidâmes à la santé de la prisonniére, chantant & dansant tout-autour de sa cage, jusqu'à perdre haleine, & faisant cent grimaces extravagantes contre la peau du Page. Nous obligeâmes la vieille de boire avec nous, & lorsqu'elle en faisoit difficulté, nous l'accusions aussi-tôt de porter compassion à la prisonniére, & pour se justifier, elle étoit obligée de boire deux coups de suite, c'est à quoi nous la condamnions.

La tête trop seiche de cette vieille fut enfin humectée de tant de rasades, & on lui laissa la liberté de ne plus boire, lorsqu'il ne lui resta qu'autant de connoissance & de force, qu'il lui en falloit pour retourner à sa chambre, sans penser à ses clefs.

Cherlak, comme neveu de Telomir étoit plus familier avec la vieille. Il la conduisit dans sa chambre, & là il se

saisit

faisit adroitement des clefs sans qu'elle s'en apperçût. Pour nous, nous allâmes recommencer avec Telomir une terrible débauche. Nous lui avions dit que nous devions partir le lendemain tous ensemble & que nos gens gagneroient le devant, avec nos équipages, à l'aube du jour. Telomir joüoit de son reste pour profiter du peu de tems que nous devions rester avec lui. 1689.

Sur les quatre heures après minuit, Famchert qui étoit du complot, & quelques autres Officiers étant plongez dans la débauche avec Telomir, Cherlak & moi prîmes pretexte de nous retirer pour un moment, afin d'aller donner ordre pour le départ de nos gens. Nous allâmes à l'instant délivrer la Comtesse, elle ne pût se soûtenir sur ses piez. Je la portai entre mes bras, après lui avoir donné l'habit d'un de mes valets. Ainsi vêtuë en garçon, je la mis en croupe derriére celui de mes gens qui m'étoit le plus affidé. Il se l'attacha avec une écharpe, de crainte d'accident, & je lui recommandai de partir sur le champ avec le reste de nos équipages, & d'aller en diligence à Nuremberg où ils devoient nous attendre. Nous remîmes les clefs à leur place, & nous allâmes rejoindre froidement Telomir.

1689. Nous avions tout à craindre, si on se fût apperçû de la fuite de la Comtesse; aussi precipitâmes-nous nôtre départ sous divers pretextes,& nous partîmes quelques heures après nos gens. Nous joignîmes la Comtesse sur le midy au passage du ruisseau d'Amberg, & nous marchâmes nuit & jour jusqu'à Passau. Bien nous en prit d'user de diligence. Telomir ayant découvert l'enlevement de la prisonniére, nous avoit suivi, accompagné de toute sa maison & de plus de cent paysans armez, mais nous étions déja bien loin.

Etant arrivez à Vienne nous remîmes la Comtesse entre les mains de l'Imperatrice, qui la reçût avec une bonté capable de la dédommager des ennuis de sa prison. Bien des gens nous condamnérent & tournérent sur tout contre Cherlak & moi toute l'amertume de leurs blâmes, tandis que l'Empereur & les principaux de la Cour, donnoient de grands éloges à nôtre action. Les parens de la Comtesse declarérent une guerre immortelle à Telomir, & Telomir de son côté n'oublia rien pour se venger de nous.

Le jour de Noël entrant chez moi à dix heures du soir, on tira deux coups de mousquet sur mon carrosse. Heusler qui étoit avec moi, fut blessé au bras gau-

gauche. Quelque diligence qu'on fit, on ne pût jamais découvrir d'où étoient partis ces deux coups. Ce petit accident me menaçant de quelque autre plus funeste, je me tins un peu sur mes gardes. Sur la fin du Carnaval sortant du Palais avec Strits, à une heure après minuit, suivi seulement de deux de mes gens, je fus attaqué par six hommes masquez, qui déchargérent leurs pistolets sur nous, avant que nous les eussions apperçûs. Strits fut blessé dangereusement au derriére de la tête, j'eus deux dents cassées; & un de mes gens tomba roide mort. Je courus après les assassins, j'enfonçai mon épée dans les reins du premier que je pûs joindre; & je poursuivis les autres. Ils se jettérent dans un bateau que deux hommes tenoient prêt sur le Danube & se sauvérent à force de rames. Les tenebres de la nuit favorisérent leur fuite. Celui que j'avois blessé vêcut encore deux ou trois heures: j'appris de la bouche de ce malheureux, que c'étoit par les ordres de Telomir que les six assassins étoient venus à Vienne, pour se défaire de moi, qu'il leur avoit promis une grosse récompense, s'ils réüssissoient, & enfin qu'il avoit aussi juré la perte de Cherlak & de Famchert.

1690.

1690. Cèt accident rendit Telomir odieux à la Cour. Pour moi je me déterminai à prevenir mon ennemi. Je m'assurai de quelque cinquante hommes de mes meilleurs Soldats, avec lesquels je résolus de marcher le plus secretement qu'il me seroit possible, pour aller surprendre Telomir dans son Château.

Tandis que je me preparois pour cette entreprise qui devoit avoir de grandes suites, nous apprîmes que Telomir étoit mort au commencement du Carême d'une retention d'urine. Quelque tems après le Comte de Morse épousa la veuve de Telomir avec applaudissement de toute la Cour.

Au commencement du printems, le bruit se répandit que Monsieur le Dauphin devoit commander sur le Rhin, & peu de jours après, on apprit que les François formoient un corps considerable sous Philisbourg.

Monsieur l'Electeur de Baviére fut nommé pour commander nôtre Armée, & on fit de grands préparatifs pour soûtenir l'effort des François. Tous les Officiers reçûrent ordre de partir. J'allai joindre mon Régiment au commencement de Juin, nos Officiers Généraux arrivérent peu de tems après.

On

On n'avoit vû de long-tems une si belle Armée sur le Rhin. La valeur & l'expérience du Général, l'autorité de tant de Princes souverains qui commandoient sous lui, les meilleurs Régimens de l'Empire sembloient rendre nôtre Armée invincible. 1690.

Les Ennemis de leur côté passérent le Rhin avec une Armée florissante, composée de leurs meilleurs Soldats, & des Chefs les plus expérimentez. Plusieurs Princes faisoient gloire d'y servir sous Monsieur le Dauphin. Les deux Armées sembloient animées à s'entredétruire, & toutes choses nous présageoient une cruelle campagne.

Au commencement d'Août, nos coureurs vinrent donner avis que la tête de l'Armée Françoise tournoit du côté de Saspak, & que le reste de leur Armée suivoit, marchant sur deux colonnes. On ne douta point que ce ne fût pour nous attaquer. On donna aussi-tôt les ordres pour ranger nôtre Armée en bataille. On se saisit d'abord de la hauteur de Gemenzen, & on jetta bon nombre de bataillons aux environs dans les Villages de Virbaden & de Purch, dans les bois & dans les defilez. Le reste de l'Armée s'étendit sur deux lignes le long du ruis-

—— seau de Park, & nos Escadrons couvri-
1690. rent la droite & la gauche de la premiére ligne, à la reserve des Cuirassiers de l'Empereur & de Monsieur de Baviére qui étoient dans le centre. Nous fûmes placez à l'aîle droite de la premiére ligne. Toute l'Armée passa la nuit au Bioüac.

Le lendemain à la petite pointe du jour, je fus détaché avec huit cens hommes pour aller occuper le passage de Merenden au de-là du hameau de Lisola. Nous y fîmes un logement à la hâte, tel que le terrain & le pressant besoin nous le permirent. A quatre cens pas de nous au bout de la prairie, il y avoit une petite éminence, du haut de laquelle je crus qu'on pourroit découvrir le camp des François. J'y allai sur le champ, accompagné de Cherlak & de deux Lieutenans. Le tems étoit serain. Nous contentâmes à loisir nôtre curiosité; nous découvrîmes une bonne partie de l'Armée Françoise, qui me parut en trés-bon état.

Tandis que nous étions occupez à regarder de toutes parts, Resbau s'écria tout à coup que les Ennemis nous avoient pris par derriére, & que nous étions investis de toutes parts. En effet, deux Régimens de Dragons François, c'étoient

ceux

ceux de Bretonfel & de Gevaudan, ayant réçû ordre de venir se saisir de la hauteur 1690.
où nous étions, étoient montez par les deux côtez de la montagne, le devant étant impraticable à cause d'une profonde ravine, & ils se trouvérent sur le haut de la colline, avant que nous les eussions apperçûs.

Nous ne pouvions nous retirer qu'en passant au travers de leurs Escadrons. Je pris le parti de payer de bonne contenance. Cherlak sçavoit parler François aussi bien que moi. Je rapai du tabac avec grand bruit comme un homme qui n'a rien à craindre. Ces Regimens étant à cinquante pas de nous, un Officier se detacha, & venant à nous, Vous étes bien hardis, Messieurs, nous dit-il fiérement. Bon, lui répondis-je froidement, il n'y a qu'un Bataillon au de-là de cette prairie, nous les découvrons d'ici à plein, ils ne pourroient pas venir à nous, sans que nous les vissions, & nous aurions toûjours eu du tems de reste pour nous retirer. Cherlak repeta à peu près la même chose. Cèt Officier crut sans doute que nous étions François, du moins il n'insista pas davantage, il me demanda du tabac. Les Escadrons avancérent toûjours, & nous nous trouvâmes justement au milieu des deux Regimens.

1690. Les Dragons ayant mis pié à terre, le peril fut plus grand pour nous. Plusieurs Officiers François nous joignirent familiérement. Nous causâmes long-tems ensemble avec Cherlak. Les deux Lieutenans qui ne sçavoient pas le François, eurent l'esprit présent, ils s'étendirent sur le gazon en gens accablez de sommeil & de lassitude. Nous passâmes ainsi près de deux heures, dans une inquietude cruelle, lorsque le bruit des tambours avertit les Dragons de décamper, ils descendirent dans la plaine, & j'allai rejoindre mon Bataillon. On croyoit que nous avions été faits prisonniers, & on en avoit déja donné avis à Famchert & aux Généraux.

La même raison qui sembloit présager un sanglant combat, fut cause qu'on se retira de part & d'autre, sans rien faire. Les deux Armées étoient nombreuses, commandées par de grands Princes, & composées des plus vaillans hommes du monde. Elles demeurérent en presence jusqu'à quatre ou cinq heures du soir; & après quelques legéres escarmouches, elles s'éloignérent insensiblement l'une de l'autre, aucun des deux partis n'ayant voulu commencer le choc, qu'à son avantage.

Le

Le reste de la campagne nous souffrîmes beaucoup, par les maladies & la cherté des vivres. Les ennemis repassérent le Rhin, & nous entrâmes dans nos quartiers d'hyver. 1690.

A peine fus-je arrivé à Vienne, qu'il m'en fallut partir pour la Hollande. Monsieur le Duc de Baviére m'ayant tiré un jour à l'écart au Château de Laxembourg, eut la bonté de me dire, qu'il avoit conçu une véritable estime pour moi, & que devant partir dans trois ou quatre jours pour la Haye, il étoit ravi de faire ce voyage avec un aussi brave homme que moi; qu'il venoit d'en parler à l'Empereur, qui le trouvoit bon; qu'il me prioit donc de ne pas refuser ce parti. Je répondis à la bonté du Prince avec tout le respect que je devois.

Je n'ai jamais fait de voyage avec plus de plaisir. Nous trouvâmes à la Haye le nouveau Roy d'Angleterre, Monsieur l'Electeur de Brandebourg, Messieurs les Landgraves de Hesse, les Ducs de Hanover & de Brunsvik, le Gouverneur des Pays-Bas, l'Envoyé de l'Empereur, du Roi d'Espagne, du Duc de Savoye, tous les Officiers Généraux. Outre cela j'y comptai plus de trente Princes, que l'interêt commun ou la curiosité y avoit

—— attirez. C'etoit comme le Conseil gé-
1691. néral de tous les Princes liguez.

Monsieur l'Electeur de Baviére eut la bonté de me presenter au Roi d'Angleterre, aux Princes, & à tous les Généraux. Je ne me possedois pas de joye d'avoir une si belle occasion de me faire connoître d'un si grand nombre de grands Seigneurs. Parmi tant de Princes il n'y en eut pas un seul, avec qui je n'eûs l'honneur de jouer, ou de converser long-tems tête à tête.

Le Roy d'Angleterre soupant un soir avec Monsieur de Baviére, Monsieur de Brandebourg, Monsieur de Valdek & quelques autres Princes, m'apperçut dans le tems que le Comte de Portland me parloit à l'oreille. Monsieur, me dit-il, avez-vous servi long-temps en France? Sire, seulement trois ou quatre ans, lui dis-je. Quelque tems après il me demanda quelles étoient les Troupes Françoises que j'estimois le plus. Je lui répondis que tandis que j'avois été en France, on n'y avoit point eu de guerre, qu'on n'avoit fait d'autre exploit militaire que le siége de Luxembourg; qu'ainsi n'ayant pas vû les troupes dans l'occasion, je ne pouvois pas juger de leur mérite, mais qu'à conjecturer par les apparences, après la Mai-

son

son du Roy, l'Infanterie Françoise valoit plus que tout le reste. 1690.

Là-dessus ce Prince me demanda cent choses touchant les vieux Regimens d'Infanterie Françoise, me nommant les principaux Officiers, disant le nombre des Compagnies, le tems du service, & le pays même de quelques simples Capitaines. Je ne pûs m'empêcher de lui dire qu'il en sçavoit plus que moi. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que durant ce discours, Monsieur de Baviére & Monsieur de Valdek prirent souvent la parole pour dire leur sentiment sur le nombre des bataillons & des Compagnies, & sur quelques Officiers qu'ils disoient être d'un premier bataillon, & que le Roy d'Angleterre soûtenoit être du second bataillon de leur Regiment. En un mot, ils me parurent aussi bien instruits de tout, que s'ils avoient été Commis de Monsieur de Louvois.

Quelques jours aprés je regardois jouer Monsieur de Baviére au Billard avec Monsieur de Hanover, lorsque le Roy d'Angleterre me tirant par le bras, me conduisit auprès du feu, où se tenant debout & tournant le dos à la cheminée, il me fit plusieurs questions touchant la Cour de France & tous les Princes du Sang en par-

—— particulier ; sur tout il me demanda cent
1691. & cent particularitez de Monsieur le Duc de Bourgogne : je répondis à tout le plus éxactement qu'il me fut possible, & je reconnus qu'il étoit bien instruit de toutes choses. Après avoir revé quelque tems, il dit tout à coup, Ce sera un grand Prince, tout le monde m'a dit la même chose. Il demanda en même tems à Monsieur de Baviére, le portrait de Monsieur le Duc de Bourgogne, que ce Prince avoit sur lui dans une boëte enrichie de diamans. Il me le montra, & me demanda ce que j'en pensois : Il est très-fidelle, Sire, lui dis-je. (Il l'étoit en effet.) Le Roy après avoir consideré long-tems ce portrait, le rendit à Monsieur de Baviére en lui disant, Mon cousin, *Uno avulso, non deficit alter*. Je remarquai ces paroles, & je crus en même tems lire bien des choses dans les yeux du Roy.

Tandis qu'on étoit occupé à déliberer sur les opérations de la campagne prochaine, on apprit que les François avoient investi subitement Mons vers la my-Mars, & que le Roi de France étoit arrivé devant cette Place cinq ou six jours après.

Cette nouvelle fut comme un coup de foudre. On tint à la hâte quelques conseils secrets, aprés quoi l'assemblée se sépara,

para, & chacun courut aux armes, mais tous nos mouvemens n'empêchérent pas que Mons ne se rendît le 9. Mai aux François aprés seize jours de tranchée ouverte. 1691.

Monsieur de Baviére prit la poste pour Vienne, où j'eus l'honneur de l'accompagner. On y tint plusieurs conseils de guerre; & aprés des disputes un peu aigres entre quelques Généraux, il fut conclu qu'on donneroit du secours à Monsieur le Duc de Savoye qui étoit menacé d'une grande irruption des François.

Monsieur de Baviére qui étoit ami particulier de ce Prince depuis leur entrevûë à Venise, fut choisi pour commander le secours. Il accepta ce commandement avec plaisir, mais à condition que parmi les Troupes qu'on lui donneroit, il y auroit cinq Regimens qu'il nommeroit, quand il en seroit tems. Ces Regimens furent celui de Virbius, de Mansfeld, de Stratman, du vieux Staremberg & de Souches. Virbius s'y opposa pour son Regiment. Ce Ministre étoit puissant dans le Conseil. Son genie superieur, sa grande expérience, son habileté pour manier les affaires les plus difficiles, sa droiture, sa fermeté, ses alliances, & ses grandes richesses lui avoient acquis beaucoup de credit. En vain Monsieur de Baviére le fit

fit folliciter & le pressa lui-même de con-
1691. sentir au départ de son Regiment, il fut inflexible, & la Cour ne voulut rien faire sans son consentement.

Virbius sortant du Conseil, me fit appeller dans son cabinet, où il me parla long-tems avec cette aimable ouverture & cette noble éloquence qui lui gagne tous les cœurs. Il me témoigna avoir beaucoup de chagrin de ce que Monsieur l'Electeur de Baviére vouloit avec tant d'ardeur que son Regiment allât en Piedmont. Il me demanda mon sentiment sur cette affaire. Je lui dis que les pressantes sollicitations de Monsieur l'Electeur de Baviére étoient une marque éclatante de l'estime qu'il faisoit du Regiment de Virbius, que ce Regiment étoit en effet un des meilleurs & des mieux disciplinez de tout l'Empire: j'ajoûtai qu'on en pourroit envoyer un detachement en Piedmond, que je m'offrois à le commander, & que peut-être Monsieur de Baviére s'en contenteroit, & pour le reste du Regiment on pourroit le faire servir en Hongrie; mais que mon avis étoit que les campagnes suivantes, on fît servir tous les bataillons ensemble, ou en Hongrie ou sur le Rhin, ou même dans les Pays-Bas par tout où se devoient donner les plus grands coups, afin

afin de porter la gloire du nom de Virbius dans tous les endroits où la guerre étoit allumée. 1691.

Ces paroles prononcées avec ardeur plûrent à Virbius : il donna dans mon sentiment, & me chargea d'aller sur l'heure demander à Monsieur de Baviére s'il voudroit se contenter de ce détachement. Ce Prince accepta la proposition, & on ne pensa qu'à éxécuter incessamment nos projets.

On me donna douze cens hommes tirez de tous les bataillons. Ce détachement prit la route du Tyrol au commencement de May, conduit par Cherlak ; & après une longue & difficile marche, il alla joindre l'armée du Duc de Savoye campée devant Pancallier. Les autres troupes auxiliaires de l'Empire arrivérent presque en même temps en Piedmont.

Je ne partis qu'au commencement de Juin avec Monsieur le Duc de Baviére, qui durant tout le voyage me donna cent preuves de la bonté dont il m'honoroit. Quand nous fûmes à Turin il me presenta au Duc de Savoye, qui me reçut d'un air obligeant, & me dit que depuis longtems il avoit souhaité de me voir. Trois jours après nôtre arrivée, on fit la revûë générale de l'armée de Savoye sous les rem-

—— remparts de Pancallier. Je la trouvai très-
1691. belle & en état d'entreprendre quelque chose de considerable.

On ouvrit la campagne par le siége de Carmagnole. Les François s'y étoient fortifiez aprés s'en être rendus les maîtres presque sans resistance. On ouvrit la tranchée en deux endroits differens, & elle fut poussée d'abord avec assez de vigueur. Les François gardérent les dehors en vaillans hommes, & ils nous reçurent dans les commencemens d'une maniére à faire croire que le siége seroit long.

Je montois la tranchée pour la premiére fois avec cinq cens hommes de mon bataillon, trois cens de Mansfeld & autant de Caraffa à l'attaque du côté de la riviére, quand sur la minuit il s'éleva un orage furieux mêlé de grêle & de pluye qui dura deux heures avec tant de violence, que tous nos ouvrages furent interrompus. Nos pionniers prirent la fuite, & la tranchée fut remplie d'eau. Nous en avions jusques au genou. Il est étonnant que durant tout cèt orage, aucun soldat ne quitta son poste dans nôtre tranchée : Exemple rare & peut-être inoüi dans une pareille conjoncture.

Je fis sçavoir à Monsieur le Duc de Savoye, & à Monsieur le Duc de Baviére l'é-

l'état où nous étions, & je leur marquai qu'il falloit incessamment faire creuser 1691.
dans le boyau de communication des deux tranchées, pour faire une saignée à la nôtre, & faire écouler les eaux.

Cependant l'orage ayant cessé, je crus que je pouvois permettre à toute la garde de monter sur la terre élevée au bord de la tranchée, en maniére de parapet. Chacun y grimpa comme il pût: là nous fûmes un peu moins mal que dans la tranchée. Nous étions exposez au feu des ennemis qui pouvoient nous battre en revers, mais il ne fut pas tiré un seul coup de part ni d'autre, l'orage ayant tout déconcerté.

Sur les trois heures & demie on nous tira quelques volées de canon qui ne firent point de mal. Une heure aprés quelques couleuvrines qu'on braqua contre nous, tuérent cinq ou six de nos soldats, & obligérent tout le reste à descendre dans la tranchée. Je la parcourus d'un bout à l'autre, pour représenter à chacun, qu'il y avoit grande apparence que les François feroient quelque sortie, pour profiter de nôtre desordre, & qu'ainsi nous devions être prêts à les bien reçevoir.

En même tems Monsieur le Duc de Savoye m'envoya dire qu'il faisoit travailler à la saignée que j'avois demandée.

que

1691. que tous les pionniers de l'armée y étoient employez, & qu'on viendroit nous relever trois heures plûtôt qu'à l'ordinaire.

J'écoutois cela, lorsque Gozanne Ayde-Major de Mansfeld, Paard & Salviati m'avertirent qu'ils découvroient quelque mouvement du côté du glacis de la Place. Je montai à l'instant sur le parapet de la tranchée, & je vis quelques pelotons de soldats, qui se glissans le long du chemin couvert, formérent enfin un corps de six à sept cens hommes, & vinrent à nous en bonne contenance; ils étoient presque tous Irlandois. Heureusement pour nous nos pionniers n'étoient pas encore de retour, car peut-être en voulant fuïr, auroient-ils mis le desordre parmi nos gens.

Je commandai que chacun montât sur le bord de la tranchée, & se tint caché derriére la terre élevée, jusqu'à ce que les ennemis ne fussent qu'à cinq pas de nous, qu'alors chacun tirât, mais que sans compter sur les armes à feu, dont la plûpart ne prendroient pas à cause de la pluye de la nuit précédente, on courût en même tems contre les ennemis l'épée à la main, & qu'on ne fît nul quartier.

Il étoit inutile de recommander ce dernier article. Officiers & soldats tous étoient de si mauvaise humeur de sentir

leurs

leurs habits moüillez collez sur le corps, qu'il n'en falloit pas attendre beaucoup d'humanité. 1691.

Nous attendîmes l'ennemi avec un affreux silence, à cinq pas, comme je l'avois commandé; on tira derriére la terre élevée, mais la pluspart des mousquets ne firent point de feu, & à l'instant chacun courut aux ennemis l'épée à la main, la fureur peinte dans les yeux. Les Irlandois qui s'attendoient à trouver des gens demi-noyez dans la tranchée, furent si frappez de cèt accueil, qu'ils tournérent le dos, la plûpart sans tirer. Nous les poursuivîmes l'épée dans les reins; & nous serions entrez dans la ville pêle mêle avec les moins diligens, si on n'avoit levé le pont, Plusieurs se jettérent dans le fossé. Nous en tuâmes plus de deux cens, & nous en fîmes soixante-dix prisonniers. Je ne perdis dans cette action que sept soldats, Le feu continuel des remparts nous obligea de nous retirer promptement dans la tranchée avec nos prisonniers.

Dès qu'on nous eut relevez, j'allai saluer Monsieur le Duc de Savoye. Du plus loin qu'il me vid, il s'écria: *J'ai été témoin de ce que vous sçavez faire: je crois que vous avez ôté l'envie aux assiegez de faite une seconde sortie.* Il me tendit la

main, je voulus la baiser, mais il m'en em-
1691. pêcha, & m'embrassa deux fois avec beaucoup de tendresse. Les dehors ayant été tous emportez, les assiegez capitulérent deux jours après.

Le jour qu'ils sortirent, il fit une chaleur excessive : je fus obligé d'être en bataille durant quatre heures consécutives exposé au grand soleil. J'en fus si étourdi que j'en perdis presque la connoissance. La nuit suivante je sentis les premiéres atteintes d'une fievre maligne qui me reduisit à l'extrêmité. On me fit transporter à Turin, j'y fus malade durant deux mois dans la maison d'un bon Bourgeois, où l'on eut beaucoup de soin de moi. Monsieur le Duc de Savoye m'y envoya reguliérement deux ou trois fois par semaine un Gentilhomme pour sçavoir l'état de ma santé.

A peine fus-je en état de supporter le mouvement de la litiére, que je partis pour Vienne, de l'avis de mes Medecins, persuadé que si je demeurois plus long-tems à Turin, ma mort y étoit infaillible, L'Armée commençoit à se cantonner, les Regimens Imperiaux se retirérent, & le bataillon de Virbius conduit par Cherlak partit deux jours après moi. Il arrivoit ordinairement le soir aux mêmes

mes lieux d'où j'étois parti le matin.

Les François profitérent de nôtre retraite. Ils emportérent de vive force Nice & toutes les places voisines, & deux mois après ils prirent encore Montmeillan au fort de l'hyver. 1691.

Près de trois cens hommes de mon détachement moururent de dyssenterie en Piedmont, & bon nombre d'Officiers furent dangereusement malades. Il ne mourut pourtant que le seul Grozelier homme de main & de tête, dont j'avois éprouvé la valeur en mille occasions. Pour moi j'eus bien de la peine à recouvrer mes forces; & lorsque ma santé fut rétablie, il fallut commencer la campagne.

Ce fut vers ce tems-là que Monsieur l'Electeur de Baviére ayant été fait Gouverneur perpetuel des Pays-Bas Espagnols, on resolut de faire de grands efforts de ce côté là, pour s'opposer aux François qui commençoient à assembler leurs principales forces sur la frontiére de Flandre.

Nos soldats ne parloient qu'avec horreur de la guerre d'Italie, dont ils ne pouvoient souffrir les grandes chaleurs. D'ailleurs la guerre sembloit se rallentir en Hongrie, & il y avoit bien de l'apparence que sur le Rhin on se tiendroit de part & d'autre sur la défensive: de sorte que tous

 les

1692. les grands coups devant se donner en Flandre, nôtre Regiment souhaitoit avec passion d'y aller. Virbius en avoit plus d'envie que nul autre, dans l'espérance qu'un fameux Regiment qui portoit son nom, se distingueroit dans un si beau theatre, mais le dissimuloit en habile Politique. Monsieur le Duc de Baviére lui demanda son Regiment pour la Flandre avec l'agrément de l'Empereur, & Virbius en le lui accordant se fit un mérite d'une chose qu'il souhaitoit avec une passion extrême.

Au commencement de May, Famchert & moi allâmes joindre nôtre Regiment qui étoit en quartier dans la Franconie. Nous prîmes la route du Brabant où nous arrivâmes enfin au commencement de Juin, mais un peu trop tard. Le Roy de France dès le vingt-cinquiéme May avoit assiégé Namur avec une Armée formidable, & Monsieur de Luxembourg avec une seconde couvroit le siége.

Le Roy d'Angleterre avoit ramassé à la hâte tout ce qu'il avoit pû de Troupes, & s'étoit avancé jusqu'au bord de la Mehaigne, où il trouva Monsieur de Luxembourg qui s'opposa à son passage. Telle étoit la situation des affaires, lorsque nous arrivâmes à l'Armée des Alliez Nôtre Regiment n'avoit jamais été en meilleur

état. Le Roi d'Angleterre monta à cheval accompagné de Monsieur de Baviére, & de tous les Généraux, pour nous voir passer. Lorsque je le saluai, il répondit à mon salut d'un air à me faire connoître qu'il se souvenoit de m'avoir vû. On nous plaça à la gauche de la premiére ligne. 1692.

Nous fûmes durant plusieurs jours en presence des ennemis, à un petit quart de lieuë les uns des autres, n'y ayant que la riviére entre les deux Armées. Monsieur de Luxembourg s'écarta un peu de la Mehaigne, comme pour nous donner du terrain, afin de nous placer pour combattre. Le Roy d'Anglerre qui se voyoit à la tête de cent mille hommes profita de ce mouvement. Il fit passer la riviére à trois Regimens de Cavallerie & à deux de Dragons, pour éprouver la contenance des ennemis; mais voyant qu'ils ne s'ébranloient pas pour cela, qu'au contraine ils attendoient froidement qu'il en passât encore davantage, il rappella ces cinq Regimens. Les ennemis les vinrent charger en queüe: mais nos gens furent assez diligens; & le feu que nous fîmes pour favoriser leur retraite, arrêta les François. Enfin n'y ayant nulle apparence que nous pussions forcer le camp des François, & faire lever le siege, il fallut

1692. se retirer après bien des mouvemens inutiles, des feintes, des marches & contremarches.

Nous marchâmes à Peruvis, à Sombres, à Fleurus, à Saint Amand pour donner de la jalousie aux Ennemis, & nous allâmes camper à Halle le long de la Senne, les François s'approchérent de nous. Ils vinrent jusqu'à Enguyen, & se postérent derriere Steinkerke sur la Senne.

Le voisinage des deux Armées determina nos Généraux à attaquer les François, pour avoir nôtre revanche de la perte de Namur. Pour les mieux surprendre, le Roy d'Angleterre donna ordre le second Aoust sur le soir, qu'on allât le lendemain au fourage. L'ordre donné, il retint auprés de lui tous les Officiers Généraux : il fit aussi appeller plusieurs Colonels, Famchert & moi fûmes du nombre. On nous déclara le dessein qu'on avoit formé de surprendre les François, & on nous donna tous les ordres pour la marche & l'attaque.

Ce même soir on arrêta dans nôtre camp un paysan de Castergual qu'on trouva chargé d'une lettre pour Monsieur de Luxembourg. Il avoüa que Rochemont Secretaire de Monsieur le Duc de Baviére la lui avoit donnée. Il étoit François,

&

& avoit été introduit par Monſieur Pichard chez Monſieur de Baviére. Comme il avoit de l'eſprit, il s'étoit inſinué dans les bonnes graces du Prince. Cependant ce traître ſervoit d'eſpion à Monſieur de Luxembourg ; & par la lettre que portoit ce payſan de Caſtergual, il donnoit avis, que le lendemain nous le devions attaquer. On l'obligea ſur le champ d'écrire une ſeconde lettre, par laquelle il marquoit à Monſieur de Luxembourg, que le lendemain nous devions faire un fourage général. On fit porter ſa lettre par un de nos eſpions, après quoi on fit ſouffrir au traître le ſupplice qu'il méritoit. 1692.

A dix heures & demie du ſoir l'Armée commença à marcher pour arriver à la vûë des Ennemis à la petite pointe du jour. Le Roy d'Angleterre ſe mit à la tête de l'avant-garde. Monſieur de Baviére conduiſit le corps de bataille, où étoit le Regiment de Virbius, & Monſieur de Valdek nous ſuivoit avec le reſte de l'Armée. Le Roy d'Angleterre arriva à la vûë des François ſans avoir été découvert. S'il avoit donné dans le moment, il auroit taillé en piéces l'Armée ennemie, mais il voulut attendre Monſieur de Baviére & Monſieur de Valdek. Par là il fit une fau-

1692. te irreparable. Tous les momens étoient précieux, & chaque quart d'heure qu'il demeura ainsi sans faire charger, sauva la vie à des milliers des ennemis. Nous conduisions la grosse artillerie, & nous ne pûmes arriver qu'une heure après le Roi d'Angleterre. Les François avoient eu tout ce tems-là pour se reconnoître, cependant la confusion étoit extrême dans leur camp.

Notre avant-garde s'attacha au centre du camp des François, & l'Infanterie de nôtre corps de bataille donna sur leur aîle droite. C'est là que combatit nôtre Regiment. Nous mîmes d'abord en desordre la brigade de Bourbonnois, nous renversâmes leurs bataillons les uns sur les autres, tout plia à ce premier choc. Famcher avec son premier bataillon se rendit maître de quatre piéces de canon qu'il tourna d'abord contre les Ennemis; & nous n'attendions pas moins qu'une déroute générale de l'Armée Françoise, lorsque les Princes du Sang qui y étoient presque tous, les Généraux, & tous leurs vaillans hommes, accourans en foule au secours, arrêtérent l'impetuosité des vainqueurs, & firent changer la face des affaires. Le Prince de Conti à la tête de deux bataillons vint donner sur Famchert l'épée à la main,

main, & mit d'abord tout nôtre Regiment en déroute. Nous nous ralliâmes 1692.
bien-tôt, & nous culbutâmes à nôtre tour ces deux bataillons sur ceux qui les suivoient. Nôtre meilleure infanterie venant à nôtre secours à la droite & à la gauche, nous fîmes un grand front, & marchâmes aux Ennemis, pour achever de les mettre en déroute. Ils nous épargnérent la peine de les aller chercher, ils vinrent à nous tête baissée, au travers d'un déluge de feux d'artifice, de grenades & de canons chargez à cartouche. Ils s'attachérent à nôtre Regiment, sans doute pour recouvrer le canon que nous avions gagné. Dans un moment la terre fut couverte de corps morts: les François nous attaquerent avec une fureur incroyable, & nous soûtinmes leurs efforts avec beaucoup de valeur. Alors nous nous mêlâmes, & serrez comme nous l'étions entrant dans les rangs les uns des autres, on étoit acharné de part & d'autre à s'entredétruire, & le carnage étoit horrible de toutes parts. Ayant rompu mon épée, je me batis avec le tronçon; & enfin nous nous trouvâmes si pressez proche les quatre canons que nous avions pris, que je fus contraint de me coleter avec un Officier des Gardes Françoises. Nous nous donnâmes mutuellement cent

1692. coups au visage, & nous tombâmes par terre, nous tenant tous deux saisis à la gorge. J'étois dans cet état tout essoufflé, lorsque Famchert tua d'un coup d'épée dans la tête, mon Adversaire, & me tira d'un fort grand peril. Le Prince de Conti faisant sans cesse des efforts incroyables pour recouvrer le canon, il en vint enfin à bout, mais il en coûta la vie à plusieurs vaillans hommes de son parti, & entre autres à Polier, Colonel Suisse, qui tomba à mes piez. Dans le même instant, Famchert percé de coups fut porté par terre, & rendit l'ame avec un ruisseau de sang. Ainsi mourut ce grand Guerrier, que j'honorois comme mon pere, & mon bienfaiteur.

Cependant les François profitans de leur avantage, recouvrérent leur canon, & gagnant toujours du terrain, ils nous mirent enfin en desordre, & rompirent toute nôtre aîle gauche.

Nous ne combattions pas avec plus de succès à l'aîle droite, où nous perdîmes bien du monde, & entre autres le Gouverneur des Pays-Bas Espagnols. Pour éviter une plus grande perte, nos Généraux jugérent qu'il falloit faire sonner la retraite. Nous le fîmes d'assez mauvaise grace, & la Cavalerie Françoise qui n'avoit point combattu durant l'action, nous sui-

suivit durant long-tems, & écharpa plusieurs de nos bataillons. 1692.

Cette journée fut funeste pour moi par la perte de deux hommes illustres, dont la conservation m'étoit plus précieuse que ma propre vie.

Le premier fut Monsieur le Prince de Turenne, qui fut tué combattant vaillamment en Heros digne du nom qu'il portoit. L'estime que je faisois des éminentes qualitez de ce Prince, & la reconnoissance que j'avois conservée pour les bontez qu'il avoit euës pour moi à Venise, me firent pleurer amérement sa mort.

Le second fut Famchert mon Colonel, que je regretai comme l'Officier le plus intrepide, le plus sage, le plus généreux & le plus obligeant que j'aye encore connu.

Par sa mort, je me vis à la tête du Regiment, dont j'eus la conduite en attendant que l'Empereur eût nommé un Colonel. Je souhaitois cette place avec une passion extrême, & le Brevet m'en fut envoyé quelque tems après.

Nous nous retirâmes à Halle, d'où nous allâmes passer la Tanre vers Ninove. Au commencement de Septembre nous allâmes passer Lescaut à Gavre, & la Lis à Deinse. Nous campâmes à

1692. Rousselar jusqu'au commencement d'Octobre que nôtre Armée se separa.

Je reçus en même temps le Brevet Imperial, qui me declaroit Colonel-Lieutenant de Virbius à la place de Famchert. Ma Majorité fut donnée à Cherlak, & Valstein fut fait Commandant du premier bataillon à la place de Cherlak. L'Automne étant pluvieuse, les Troupes entrérent en quartier d'hyver, mon Regiment fut logé aux environs de Tillemont & de Louvain.

Je partis pour Vienne par ordre de la Cour. J'amenai avec moi Cherlak, Castelli, Grifolio & Rampan, afin de lever les recrûës nécessaires pour mon Regiment, qui avoit perdu plus de quatre cens hommes à l'attaque de Steinkerke. Je trouvai à Vienne de quoi me dédommager des fatigues de la campagne. Je fus reçu à la Cour avec plus de bonté qu'on n'avoit accoutumé.

Le Roy des Romains avec Madame l'Archiduchesse avoit tenu recemment sur les Fonts mon troisiéme fils. Lorsque je baisai la main avec respect à l'Empereur, Sa Majesté me releva & m'embrassa tendrement, ce qu'elle n'avoit jamais fait. L'Imperatrice me combla de bontez, & me commanda de lui faire le détail de ma cam-

campagne. Virbius m'appella cent fois son bras droit, son cher fils unique. Enflé de tant de prosperitez, j'étudiai toutes mes démarches, & je me ménageai avec tout le monde, pour ne me pas arrêter en si beau chemin. J'eus soin qu'on travaillât en diligence non seulement aux recruës de mon Regiment, mais aussi à celles des autres Regimens que Monsieur de Baviére m'avoit recommandez très-expressément, & pour mieux faire ma cour, je partis pour les Pays-Bas sur la fin de Mars contre mon ordinaire. 1693.

J'allai à Bruxelles où je trouvai Monsieur le Duc de Baviére qui attendoit à tout moment l'arrivée du Roy d'Angleterre. Nôtre Armée se formoit à la Chapelle de Chuts, & celle des Ennemis s'assembloit à Theusies près de Tournai. Le Roi de France en vint faire la revûë avec Monsieur le Dauphin.

Nous attendions que les François tentassent quelque chose, lorsque nous apprîmes que l'Armée de Monsieur le Maréchal de Lorge avoit surpris Heidelberg, & qu'une partie de cette Ville avoit été reduite en poudre. Sur cette nouvelle Monsieur le Dauphin partit pour l'Allemagne à la tête de trente mille hommes, & ayant joint le Maréchal de Lorge, ce Prince

passa le Nekre le dixiéme Juin à la tête de
1693. soixante mille hommes, pour aller forcer les Imperiaux dans leur Camp derriére Heilbron.

Durant tous ces mouvemens, le different de Monsieur le Duc de Saxe Bareith avec Monsieur le Landgrave de Hesse touchant le pas pour la marche de leurs Troupes, s'échaufa plus que jamais, & interessa presque tous les Princes de l'Empire. L'Empereur craignant les suites de cette division avoit déja envoyé des ordres très-pressans, pour terminer ce different à l'amiable. Ces deux Princes d'un commun accord choisirent pour arbitres Monsieur le Duc de Baviére, Monsieur le Marquis de Brandebourg, & Monsieur le Prince Loüis de Bade. On avoit aussi proposé pour quatriéme arbitre, Monsieur l'Electeur de Saxe, mais Monsieur le Landgrave le recusa comme proche parent de son compétiteur.

Monsieur le Duc de Baviére ne pouvant pas quitter les Pays-Bas dans la conjoncture presente des affaires, pour aller au Camp d'Heilbron, me fit l'honneur de me nommer son Procureur, pour aller de sa part donner mon suffrage, pour terminer le different des deux Princes.

Je

Je partis chargé de quelques instructions secretes qui me furent inutiles; car ces deux Princes sans attendre le jugement des arbitres, que chacun craignoit en particulier, convinrent entr'eux par *interim* & sans consequence, que leurs Troupes auroient le pas chacun à son tour. 1693.

A mon arrivée au Camp d'Heilbron, je trouvai le different terminé. Cependant Monsieur le Prince Loüis-de-Bade me reçût avec beaucoup d'honneur. Monsieur de Saxe & Monsieur le Landgrave m'en firent aussi beaucoup. Le lendemain je voulus reprendre la route des Pays-Bas, mais Monsieur le Prince de Bade me retint de la maniére du monde la plus obligeante. Il me dit qu'étant à la veille d'être attaqué dans ses retranchemens par les François, il avoit besoin de mon bras & de ma tête, & qu'il me prioit de ne lui refuser ni l'un ni l'autre.

En effet, les Ennemis avançoient toûjours. Nos Coureurs vinrent donner avis qu'on découvroit leur avant-garde, composée de dix mille Chevaux & six mille hommes de pié, & que tout le reste de leur Armée marchoit sur trois colonnes en bon ordre. Deux jours après les François vinrent se ranger en bataille à la vûë de nôtre Camp, & nous invitoient

——— vitoient à ſortir de nos retranchemens.
1693. Nous avions derriére nous Heilbron, où nous avions jetté ſix mille Fantaſſins. Nous étions couverts à droit & à gauche par des bois impraticables, & la tête de nôtre Camp étoit bornée par une large ravine, profonde de vingt à trente piez, dont les bords étoient eſcarpez.

Pluſieurs petites Troupes des François vinrent reconnoître nôtre Camp d'aſſez près pour ſe faire tuer. Dans une de ces Troupes, je diſtinguai ſans peine Monſieur le Dauphin & le Cordon bleu ſur cinq ou ſix Seigneurs qui l'accompagnoient. Je donnai mes lunettes au jeune Stratman pour lui faire remarquer ce Prince, & dans ce moment, j'apperçûs à mes côtez un Carabinier de Colonits trés-habile tireur, qui avoit déja tué quelques François, & qui couchoit en jouë Monſieur le Dauphin. J'élevai promtement ſa Carabine en l'air, & ce malheureux eut la brutalité de ſe plaindre, de ce que je lui avois fait manquer un beau coup. Je lui dis qu'on devoit toûjours reſpecter la perſonne des Princes, comme les Lieutenans de Dieu même.

Rapatel ſon Major qui étoit préſent m'applaudit. Tous les autres en firent de même, il n'y eut que le Comte de Ma-

theo

theo qui me regardant d'un œil menaçant, me dit qu'on connoissoit tôt ou tard les traîtres & les ennemis de leur patrie. Je lui répondis d'une maniére à le faire rentrer en lui-même, mais paroissant toûjours obstiné à me condamner, nous mîmes l'épée à la main. Nous nous serions sans doute égorgez, si les autres Officiers ne nous avoient separez. Le Prince de Bade à qui on raconta l'affaire, me remercia plusieurs fois, de ce que j'avois empêché le Carabinier de tirer : & j'eus le plaisir d'entendre les éloges que tous les Generaux donnérent à mon action. 1693.

J'oubliai bien-tôt l'insulte du Comte Matheo. Il voulut m'en faire souvenir lui-même trois ans après l'épée à la main, mais il lui en couta cher, comme on le verra dans la suite.

Les François après bien des mouvemens, trouvant nôtre Camp inaccessible, furent obligez de repasser le Nekre. Après leur départ, je pris congé de Monsieur le Prince de Bade pour retourner aux Pays Bas. Je pris la route de Cologne afin d'éviter les partis François, & j'arrivai au Camp de Tillemont le quinziéme Juillet.

L'Armée Françoise étoit superieure à

1693. la nôtre, Monsieur de Luxembourg avoit fait bien des mouvemens pour attirer le Roy d'Angleterre au combat, mais toûjours inutilement. Enfin ce General s'avisa d'un stratagême qui lui réussit. Après la prise d'Huy qui ne tint que deux jours, il fit avancer son Armée vers Liege, comme pour en forcer les lignes.

Les Liegeois avoient creusé un profond fossé en maniére de circonvallation tout autour de leur Ville, garni de petits forts & de canon. Vingt mille hommes commandez par Monsieur le Comte de Cerclas gardoient ces lignes. Le Roy d'Angleterre & Monsieur de Baviére craignirent pour Liege. Ils sortirent de leurs retranchemens & passérent la Géete pour aller secourir les Liegeois. C'étoit justement ce qu'avoit prétendu Monsieur de Luxembourg par sa feinte.

Averti du mouvement de nôtre Armée, il fait tourner brusquement tête à la sienne, & au lieu d'avancer vers Liege, il vint à nous en diligence. Nos partis nous donnérent avis que l'Armée Françoise n'étoit qu'à deux lieuës de la nôtre, lorsque nous la croyions aux portes de Liege. M'étant avancé avec Monsieur de Baviére jusqu'au de-là du Village de Nervinde, nous découvrîmes les Ennemis

mis marchant en ordre de bataille. Leur avantgarde arriva en nôtre presence à sept heures & demi du soir, le corps de bataille & le reste de leur Armée suivirent de près. Ils paroissoient aussi tranquilles que s'ils avoient été dans le cœur de la France. Nous n'entendîmes ni huées, ni insultes, ni menaces du côté des François, comme on a coûtume d'en entendre à l'aproche de deux Armées ennemis. Ils campérent devant nous, sans fossé, sans palissade, sans retranchement avec un froid & une assûrance qui effraya nos Soldats, & fit faire de serieuses reflexions aux Officiers Généraux. Pour moi, à dire le vrai, cette fiére & dédaigneuse confiance des François me parut d'un dangereux augure pour nous. Elle ne laissa pas pourtant de m'animer contre eux. 1693.

Je pris la liberté de dire deux ou trois fois à Monsieur le Duc de Baviére, que nous devions charger les François à mesure qu'ils avançoient, sans attendre que toute leur Armée fût arrivée. Je repetai la même chose avec ardeur au Duc d'Ormond, à Millord Galloway & à quelques autres Seigneurs.

Le Roi d'Angleterre m'ayant entendu, Non, non, dit-il avec beaucoup de feu, il n'en est pas encore tems, il faut pen-

fer au plus pressé. En même tems il don-
1693. na ses ordres en habile homme pour nous retrancher & pour ranger toute l'Armée en bataille.

On travailla incessamment à fermer le Camp de palissades, à semer des chausse-trapes sur les avenuës, & à ranger des Chevaux de Frise. On fortifia les deux Villages de Landen & de Nervinde qui couvroient nôtre droite & nôtre gauche, on en garnit les maisons, les jardins & les hayes de nôtre meilleure infanterie; & pour couvrir le front de nôtre Camp qui s'étendoit entre ces deux Villages, on fit un fossé de trois quarts de lieuës de long, large de six piez avec un bon parapet en dedans, & on le borda de près de cent pieces de canon.

Nôtre infanterie faisoit face au retranchement rangée sur une seule ligne. Les Hollandois & les Flamands avoient l'aîle droite de la ligne. Les Anglois étoient au centre, & les Allemands étoient à l'aîle gauche; pour s'opposer à l'aîle droite des François. On avoit jetté quelques Escadrons entre nos Bataillons, & tout le reste de la Cavalerie étoit rangé derriére sur deux lignes.

Je fus d'abord placé avec mon Régiment, celui de Hanspac, de Zel, & des Mun-

Munsteriens dans le village de Nervinde. 1693.
Je remarquai que les Ennemis pouvoient venir à nous par une prairie large d'environ cent toises. Je fis incessamment creuser un fossé de quatre piez de haut, & jettant la terre de nôtre côté, nous élevâmes un parapet soûtenu avec des pieux que je fis planter à la hâte. Le peril étant commun, chacun travailla à l'envi, & je puis dire qu'il n'y eut ni Soldat, ni Officier qui ne mît la main à l'œuvre.

Sur les deux heures après minuit, je fus contremandé avec mon Régiment par Monsieur le Duc de Baviére. Le Régiment de Nassau & d'Osnabruk prirent la place du mien. On nous posta à l'aîle gauche de la premiére ligne entre les Régimens de Belcastel, de Marthon & de la Meloniére, tous composez de Refugiez François. Monsieur de Baviére me dit, qu'à juger des choses par la situation des lieux, & par la disposition du Camp des François, leurs plus grands efforts devoient se faire selon toutes les apparences à la gauche de la premiére ligne, & qu'il croiroit me faire tort s'il ne m'y plaçoit avec la meilleure Infanterie de nôtre Armée.

Mon Régiment étant placé entre les Refu-

1693. Refugiez François, Monsieur de Baviére m'ordonna de le suivre pour visiter l'Armée. Nous parcourûmes tout le Camp. Le jour commençoit déja à paroître, je vis les deux Armées en ordre de bataille prêtes à s'entredétruire. Nous avions derriére nous la Géete, le Village de Landen à nôtre droite, & celui de Nervinde à nôtre gauche, & nôtre front étoit couvert par le long fossé qui faisoit face à l'Armée Ennemie depuis Landen jusqu'à Nervinde. Dans l'espace de six heures on avoit fait tous ces retranchemens pour arrêter les François.

Au lever du Soleil, les Ennemis firent un mouvement de leur gauche à la droite, qui nous fit croire qu'ils venoient attaquer nos retranchemens. Nôtre canon les salua aussi-tôt, & le leur nous répondit. On se canonna de part & d'autre durant quelques heures, mais nos bateries étoient fort superieures à celles des François, & faisoient un étrange désordre dans leurs bataillons avancez. Nôtre canon découvroit toute la plaine où ils étoient campez, & les foudroyant sans cesse, obligea leur Infanterie de s'entrouvrir. Alors leur Cavalerie demeura exposée à nos boulets, & je remarquai que les Cuirassiers de Monsieur de Mon-

gon

gon en furent bien incommodez. Ce succès animant nos Canonniers, ils firent un feu épouventable, & obligérent les Ennemis à nous attaquer peut-être plûtôt qu'ils n'auroient fait. 1693.

Le Soleil étant déja fort ardent, l'Armée Françoise s'ébranla de toutes parts, & vint attaquer tout à la fois nôtre grand retranchement, & les Villages de Landen & de Nervinde. Leurs Grenadiers soûtenus de toute leur meilleure Infanterie, se presentérent fiérement devant nos retranchemens. Ils lancent leurs grenades pour nous écarter, sautent en même tems dans le fossé, font leur décharge presque à bout touchant. Ils essuyent avec une intrepidité feroce, le feu de nôtre mousqueterie, & s'attachent à couper nos palissades à grand coup de hache. Là il fallut combattre bras à bras, homme à homme, avec l'épée & la bayonnette. Le carnage fut horrible en un moment de part & d'autre.

Les bataillons François qui soûtenoient les Grenadiers, & l'Infanterie qui étoit derriére nous tiroient sans cesse contre la palissade, & tuoient également ceux des deux partis qui s'acharnoient au combat. Nos retranchemens furent enfoncez en divers endroits. Il y eut même des Grenadiers

—— nadiers François qui penétrérent dans nos
1693. rangs, mais ils n'eurent pas long-tems cèt avantage. On les repoussa dans le fossé, on les culbuta les uns sur les autres, & on répara avec une diligence incroyable les breches de nôtre retranchement.

Les François revinrent à la charge avec la même fureur, les corps avoient déja rempli nôtre fossé en divers endroits, de sorte qu'ils renversérent nos palissades avec moins de peine, & firent d'abord du desordre dans quelques-uns de nos bataillons. Mais nôtre canon chargé à cartouche, & le feu de nôtre mousqueterie ayant éclairci leurs rangs, nous les poussâmes à nôtre tour, & les chassâmes enfin de nos retranchemens. Dans le moment je commandai qu'on tirât les corps morts qui étoient dans le fossé devant mon Regiment, on les entassa les uns sur les autres derriére nos palissades, & ils nous servirent de parapet. A mon exemple on en fit de même tout le long du retranchement, & bien nous en prit.

Les François revinrent encore jusqu'à trois fois, & trois fois ils furent repoussez, avec grande perte. Leur premiére fougue s'étant rallentie, ils parurent se rebuter, & nos gens au contraire s'animérent

mérent par ces premiers ſuccès.

Cependant le ſort des armes étoit bien 1693.
different aux Villages de Landen & de Nervinde. Les François y forcérent nos retranchemens, entrérent dans les Villages, & paſſérent au fil de l'épée tout ce qui oſa leur faire tête. Ils ſe retranchoient dans ces Villages & y faiſoient déja conduire du canon pour nous battre en flanc, lors qu'on commanda neuf ou dix bataillons pour en déloger les Ennemis. Mon Régiment fut du nombre des commandez avec ceux de Marthon, de Belcaſtel & de la Meloniére tous Refugiez François.

Je pris ſans façon le pas & la pointe droite, perſuadé qu'elle m'appartenoit. J'entrai dans le village de Nervinde l'épée à la main. La Meloniére, Marthon & Belcaſtel entrérent par la gauche, Devonshire & Virtemberg par le milieu. Les François nous reçûrent en braves gens, on combatit durant demi-heure, ſans que la victoire ſe declarât pour aucun des partis. Devonshire fut enfoncé, Virtemberg plia, & les François gagnant toûjours du terrain rompirent Belcaſtel & Marthon. Ils me débordérent en même tems, & m'attaquant de front & par les flancs, nous fûmes inveſtis de toutes

parts par une foule d'Ennemis victorieux.
1693. Il fallut ceder à ce torrent. Nous reculâmes plus de deux cens pas sans nous rompre. Je ne fus jamais plus content de mon Régiment. Chacun demeura dans son poste, tous les bataillons se tenant serrez, sans qu'on vît un seul Soldat quitter son rang dans un si furieux choc.

En cette extrêmité je fis reflexion que les deux derniers bataillons de mon Régiment n'avoient point encore combatu, & qu'ils m'étoient inutiles comme une seconde ligne couverte par les deux premiers bataillons. J'envoyai le jeune de Ripalta donner ordre à Veyrene Commandant du troisiéme bataillon, & à Sigaldo, Commandant du quatriéme, d'avancer l'un à ma gauche, & l'autre à ma droite, afin de faire tous ensemble un dernier effort pour repousser les François. A l'instant ces deux bataillons comme envieux de nôtre gloire s'étendirent à droit & à gauche, & du premier choc ils renversérent les Ennemis. Je profitai de cette premiére ardeur. Nous combatîmes alors tous les bataillons de front, nous poussâmes les Ennemis jusqu'au bord du petit ruisseau au milieu du Village, où le terrain se retrecissant les François semblérent prendre de nouvelles forces. En même tems

tems leur Infanterie placée derriére les hayes fit sur nous une furieuse décharge qui nous tua bien du monde. Nôtre perte étant infaillible si nous demeurions plus long-tems au bord de ce ruisseau, attaquez de front par de fiers combatans, & en flanc par des ennemis invisibles; je passai le ruisseau l'épée à la main. J'entrai dans les bataillons ennemis, suivi de mon Régiment. Nous donnâmes en desesperez à droit & à gauche. Pour comble de bonheur, Belcastel & la Meloniére s'étant ralliez poussérent les Ennemis de leur coté, & vinrent se joindre à nous. Marthon, Devonshire & Virtemberg reprirent aussi courage, & comme pour réparer leur premier échec, ils nous devancent l'épée à la main, renversent tout, & marchent sur le ventre à tout ce qui se presente. C'est ainsi que nous chassons les Ennemis de Nervinde, des jardins, des prairies & des hayes voisines. 1693.

Les François rebutez de toutes ces pertes sembloient vouloir ceder le champ de bataille. On ne pouvoit plus obliger leur Infanterie à venir à l'assaut, ayant été repoussée par tout, à Landen & au grand retranchement. D'ailleurs leur Cavalerie leur étoit inutile, ne pouvant pas

absolument penetrer dans notre camp.
1693. De nôtre côté on étoit presque épuisé de soûtenir de si violens assauts, de sorte que durant près de demi-heure il y eut une suspension d'armes générale. Durant ce peu de tems, on nous fit rafraîchir par Nassau Sarbruk & Leslé.

La Meloniére & Belcastel reprirent leur premier poste devant le Grand retranchement. On me mit avec Marthon & Ingolsbi à la gauche de Nervinde pour faire face à un grand corps de François qui sembloient vouloir entrer dans le Camp par la prairie qui s'étend le long du ruisseau.

Durant ce mouvement, les François étant sur le point de se retirer, les Princes demandérent qu'on fit encore un dernier effort. Le Prince de Conti à la tête des Gardes Françoises & du Régiment de la Sarre, vint attaquer pour la troisiéme fois le village de Nervinde, avec tant de fureur, que tout plia d'abord. Il renversa nos bataillons les uns sur les autres, & profitant en habile homme du désordre de nos gens, au lieu de s'amuser à se retrancher dans le Village, il entra dans notre camp tournant à gauche le long de notre grand retranchement. Une partie de ses gens arrache nos palis-

lissades & abbat nos parapets pour frayer une breche au reste de l'Armée, tandis qu'il rompt nos bataillons Anglois, qu'il les pousse, & qu'il porte le désordre dans toute l'aîle gauche de nôtre premiére ligne. Mais nôtre Infanterie venant à se reconnoître, elle pousse le Prince de Conti à son tour; elle le déborde & l'attaque presque de toutes parts. 1693.

Les Gardes du Roy d'Angleterre, les Cuirassiers de Monsieur de Baviére & le Regiment de Gallouvai Cavalerie, avançant pour soûtenir nôtre Infanterie, attaquent de front le Prince de Conti. Les Anglois, sur tout les Religionnaires François le prennent en flanc par la gauche, & je courus avec mon Regiment soûtenu de Virtemberg l'enfoncer aussi en flanc par la droite. Plus de quinze mille hommes étoient acharnez sur ce peu de François. Carman fut porté trois fois par terre, & trois fois il se releva couvert de sang. Je vis le Prince de Conti à trente pas de moi, combattant à pié comme un lyon au milieu d'un tas effroyable de morts & de mourans. Il alloit être infailliblement accablé par la multitude, lorsque le Duc de Chartres & le Duc de Bourbon, à la tête de la meilleure Infanterie Françoise, vinrent à son secours, l'un à la droite & l'au-

1693. l'autre à la gauche Ils arrêtérent la fougue de nos gens & gagnérent d'abord du terrain pour le reste de leur Armée qui entroit en foule par les brêches qu'on avoit faites au retranchement & par le Village de Nervinde. Alors le combat sembla recommencer, parce que les forces parurent égales des deux côtez; mais cette égalité ne dura qu'un moment.

La Cavalerie Françoise n'avoit point encore combatu. Elle entra par les brêches, par les deux Villages & par la prairie de Nervinde. La Maison du Roy, les Dragons & une bonne partie de la Cavalerie legére donna dans l'Infanterie Angloise & Allemande. Le Duc du Maine à la tête d'un grand nombre d'Escadrons, vint fondre sur nous. Mon Regiment, celui de Devonshire, de Hanau & de Virtemberg essuyérent son premier feu. Nous fûmes d'abord ébranlez, mais ce desordre dura peu. Nous soûtinmes l'effort des Ennemis, & l'on combattoit de part & d'autre avec une égale fureur.

On voyoit de toutes parts des prodiges de valeur & d'intrepidité. Il y eut de nos Régimens qui allérent jusqu'à six fois à la charge, & la Victoire paroissoit encore fort incertaine, lorsque les Frisons lâchérent insensiblement le pié.

Le

Le reste de l'Infanterie Hollandoise fut entraînée par ce mauvais exemple, & toute nôtre Cavalerie tourna en même tems le dos. Il ne resta que l'Infanterie Angloise & Allemande exposée à la fureur des vainqueurs. Il fallut enfin ceder à la force. Chacun se retira de son côté. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute, & les plus vaillans firent consister leur mérite à ne pas fuïr en désordre. 1663.

Dans cette déroute générale, chacun se précipitoit dans la Géete, & la foule des vaincus mêlez avec les vainqueurs y étoit si grande, que je crûs ne pouvoir passer cette Riviére, sans exposer mon Régiment à un massacre horrible. Je fis faire un demi tour à droite, & fendant la presse des vainqueurs, nous entrâmes dans les prairies qui s'étendent depuis la Géete jusqu'au ruisseau qui sort de Nervinde. Grand nombre d'Escadrons nous y poursuivirent le sabre à la main, sur tout un Régiment de Dragons rouges s'attacha à nôtre queuë avec plus d'obstination que les autres, je fis tourner tête à mon premier bataillon que je conduisois à l'arriére-garde pour couvrir la queuë du Régiment, & je fis faire à propos une décharge sur ces Dragons, elle rallentit un peu leur ardeur.

1693. Quatre ou cinq bataillons ennemis venans encore à nos trousses, Cherlak fit faire face au second bataillon, tandis que je faisois recharger les mousquets au premier pour la douziéme fois. Je me joignis à Cherlak, & nous arrêtames la fureur des François. Ils cessérent de nous poursuivre, & se contentérent de faire quelque décharge sur nous de plus de cent pas.

Je me retirai en ordre de bataille cotoyant la Géete que je passai sans peril à demi lieuë de l'Ocuve. Car tant de gens furent tuez, noyez ou écrasez par la foule au passage de la Géete à Heilesen, que les tas des corps morts arrêtérent le cours de la riviére, les eaux débordérent dans les prairies voisines, & le lit de la Géete n'avoit pas plus d'un pié d'eau à l'endroit où nous la passâmes.

Je m'arrêtai au de-là de la riviére, & faisant la revûë de mon Régiment, je trouvai qu'il n'y avoit que dix-huit cens hommes, dont plus de deux cens étoient blessez dangereusement, tout le reste ayant été tué ou fait prisonnier à cette cruelle journée, qui fut le vingt-neuviéme Juillet.

A tout moment des pelotons de fuyards de toute nation venoient se joindre à moi. Entr'autres un bataillon de Louvigni, un de

de Norfold, un de Virtemberg & un 1693.
d'Ormond, & dans une heure nous composâmes un corps de plus de cinq mille hommes, tout d'Infanterie. Il ne paroissoit aucune troupe d'ennemis pour nous poursuivre.

Dans cette situation je me persuadai que les Ennemis étoient occupez à la poursuite de nôtre Armée du côté de Tillemont, & que retournant sur nos pas au champ de bataille, nous pourrions faire un grand carnage des François qui ne seroient pas sur leurs gardes, & piller leur camp. J'en fis la proposition à mon Régiment & à tous ces fuyards. Ils prirent d'abord feu, & me répondirent qu'ils étoient prêts à faire un dernier coup de desespoir, & à marcher incessamment contre le camp des Ennemis, pour s'y ensevelir, ou pour y arracher la Victoire de la main des François. Dans cette premiére ardeur je leur fis passer la Géete, & nous avançons à grand pas vers le champ de bataille.

A peine avions-nous fait deux cens pas, que nos blessez commencérent à murmurer premiérement entre les dents, & ensuite ouvertement, qu'on les entraînoit à une mort certaine, comme s'ils n'avoient pas répandu encore assez de sang.

1693. Cette contagion se répandit en un moment de rang en rang. Les Soldats épuisez des violens mouvemens de la journée & de la nuit précédente, dirent qu'ils feroient à la vérité tout ce que je voudrois, mais que les forces leur manquoient, & que la nuit approchant, nous devions penser à nous retirer, au lieu d'aller braver une Armée victorieuse. La plûpart des Officiers baissoient les yeux, & gardoient un triste silence. Ainsi cette noble ardeur qui avoit animé toute cette multitude, il n'y avoit qu'un quart d'heure, se rallentit & se dissipa enfin entiérement. Par là mes projets s'évanoüirent, il fallut donc repasser la Géete, & retourner sur nos pas.

En même tems nous entendîmes sur la gauche le bruit des trompettes & des timbales, & nous crûmes que nous allions avoir sur les bras toute la Cavalerie Françoise. Nous doublâmes le pas, & en moins d'une heure nous arrivâmes à Oplinter.

J'envoyai toute la nuit divers partis du côté de Tillemont & de Louvain pour apprendre des nouvelles de nôtre Armée. J'en eus bien-tôt de divers endroits. Je reçûs ordre de partir à la petite pointe du jour avec mes cinq mille hommes & quel-

quelques escadrons qui se joignirent à nous à Oplinter, pour aller au Camp derriére Tillemont où s'assembloit le débris de nôtre Armée. Dès que le Duc de Baviére me vit, il me dit que je m'étois acquis beaucoup de gloire, & m'embrassa plusieurs fois fort tendrement. 1693.

Le soir m'étant presenté au Roi d'Angleterre, ce Prince tirant une bague de son doigt, me la donna, & me dit : Gardez celà tant que vous vivrez, j'admirai hier vôtre valeur & vôtre conduite. Sire, lui dis-je, pouvoit-on n'être pas animé par l'exemple de vôtre Majesté que je vis hier à mes côtez conduire jusqu'à trois fois le Régiment de Gallowai à la charge. Je suis maintenant convaincu, Sire, ajoûtai-je, que le Ciel veille particuliérement à la conservation des grands Princes, car naturellement vôtre Majesté ne pouvoit pas échaper du péril, où son grand cœur l'avoit entraînée. Monsieur, Monsieur, interrompit le Roy, nous avons fait nôtre devoir, & si nous avions été secondez, les François auroient été batus. Ils l'ont été, Sire, dis-je alors, & s'ils sont maîtres du champ de bataille, ce n'est qu'après l'avoir arrosé du sang de leurs plus vaillants hommes.

Le Roy d'Angleterre & Monsieur le

Duc de Baviére m'ordonnérent de leur
1693. dire tout ce que j'avois fait ou vû faire durant toute l'action avec toutes les particularitez. Je le fis avec la derniére franchise: & plusieurs autres Officiers de distinction racontérent après moi, ce qui s'étoit passé auprès d'eux dans les divers endroits du champ de bataille.

De tout ce que les uns & les autres racontérent, il fut conclu que nous n'avions pas perdu plus de quinze mille hommes avec soixante piéces de canon, & plusieurs drapeaux & étendarts: & que du côté des François il y avoit eu neuf ou dix mille morts; & enfin que sans le désordre arrivé au passage de la Géete, le nombre des morts auroit été à peu près égal de part & d'autre.

Le reste de la Campagne se passa assez tranquillement. Nous commencions à nous cantonner, lorsque les François après quelques contremarches tournérent tout à coup vers Charleroy & assiégérent cette place. Le Roy d'Angleterre étoit sur le point de repasser la Mer, quand il apprit cette nouvelle. Il revint promptement à Bruxelles, & s'étant joint à Mr. le Duc de Baviére nous marchâmes contre les François pour leur faire lever le siége, mais nous aprîmes à Halle que la place s'étoit renduë.

Je

Je ne pûs partir pour Vienne qu'aux Fêtes de Noël, & à peine y fus-je arrivé qu'il fallut penser à retourner aux Pays-Bas. Cette année la disette fut extrême en France, la recolte avoit été sterile l'Eté précédent, & d'ailleurs la sordide avarice de quelques marchands leur faisant faire de grands amas de bled pour le vendre à un prix excessif, le pain y fut si cher, que quantité de pauvres moururent de faim, & les maisons les plus riches se ressentirent de la misére publique. En même tems la contagion se répandant dans les Provinces, chaque ville y étoit un triste spectacle de morts ou de mourans. 1694.

Dans ces tristes tems, le Roy de France ne pouvant pas tirer de ses Sujets les grandes sommes dont il avoit besoin pour soûtenir la Guerre, nous crûmes que la France étoit sur le penchant de sa ruïne, & tous nos Alliez firent de grands projets, dans la persuasion où ils étoient, qu'enfin le tems étoit venu, que nous abbaisserions cette Puissance si redoutable. Cependant ces belles espérances se reduisirent en fumée. Sur le Rhin & en Piedmont on ne fit rien de considérable de part ni d'autre. En Catalogne le Maréchal de Noailles mit en déroute l'Armée des Espagnols au passage du Ter, se rendit maître de Palamos

& de Gironne, qui avoit fait lever le siége
1694. à une Armée Françoise, & porta la terreur dans toute la Catalogne. En Flandre les François se tinrent sur la défensive, & firent avorter tous nos desseins.

J'arrivai aux Pays-Bas au commencement de May, & après avoir fait quelque séjour à Bruxelles, j'allai joindre mon Régiment à nôtre grande Armée campée à Ramay. Le Roy d'Angleterre étant arrivé au camp peu de jours après, on fit la revûë générale de l'Armée, & on trouva qu'elle étoit forte de quatre-vingt mille combatans.

L'Armée ennemie campée à Vignamont, n'étoit que de cinquante mille hommes, commandée par Monsieur le Dauphin. Il est vrai que c'étoit l'élite des Troupes Françoises, & qu'il y avoit sur tout beaucoup de Noblesse. Le petit nombre des Ennemis nous donna lieu de faire de grands projets, mais la vigilance des François les déconcerta tous.

Sur la fin d'Août on nous commanda de nous tenir prêts pour une longue marche. On nous fit partir à l'entrée de la nuit. Nous marchâmes durant six jours vers les lignes, resolus de les forcer & de nous frayer par là le chemin à quelque grand dessein. Etant arrivez au bord de

l'Escaut

l'Escaut nous voulûmes dresser nos ponts, ——
croyant que nous n'aurions à combatre 1694.
que les soldats destinez à garder les lignes, mais nous fûmes étrangement étonnez de voir sur l'autre bord de la riviére du gros canon en baterie, & l'Armée de Monsieur le Dauphin se rangeant en bataille à mesure qu'elle arrivoit. Nous avions deux jours d'avance sur les Ennemis. Cependant ils nous avoient prévenus. Leur Armée en quatre jours avoit fait quarante lieuës avec toute l'Artillerie : c'est une des plus violentes marches dont on ait oüi parler.

Nous fûmes obligez de changer de dessein, & d'aller passer l'Escaut plus bas proche d'Oudenarde. De là nous allâmes camper à Roussclar sur la Mandelle ; & peu de tems après on commença à se cantonner de part & d'autre. Ainsi finit cette campagne pour laquelle on avoit fait de si grands projets.

Pour moi, après avoir établi mon Régiment en quartier aux environs de Louvain, je pris la poste pour Vienne, avec le Comte d'Arenberg, Chauvet, Cherlak & Rosmonde. Nous passâmes par Liége & Limbourg. A deux lieuës d'Aremberg nous fûmes attaquez par un parti François de trente Dragons. Nous n'étions en tout que dix-huit, en comptant

nos

—— nos gens. Ces Dragons firent leur dé-
1694. charge ſur nous de trop loin, pour nous faire bien du mal. Nous allâmes à eux le piſtolet à la main. Nous en abatîmes quelques-uns, les autres bien loin de fuïr, vinrent fondre ſur nous l'épée à la main. Nous ſoûtînmes leur choc, la mêlée ne dura qu'un demi quart d'heure, mais elle fut violente. Roſmonde y fut tué avec ſix de nos gens. Chauvet fut bleſſé à l'épaule, & le Comte d'Arenberg eut un bras caſſé. J'eus mon cheval tué ſous moi, & je reçus un coup d'épée à la main droite qui ne fit que m'emporter la peau. Nous tuâmes vingt-deux Dragons, nous en fîmes trois priſonniers, & nous gagnâmes quinze ou ſeize chevaux. Quand nous fûmes au Château d'Arenberg, nous prîmes une bonne eſcorte juſques à Andernach.

J'arrivai à Vienne au commencement de Novembre. Le froid avec lequel je fus reçû de Polodule, me fut un triſte préſage de ce qui m'arriva dans la ſuite. Durant la campagne j'avois écrit reguliérement toutes les ſemaines à la Princeſſe Ciſſeis, pour lui rendre un compte exact de tout ce qui ſe paſſoit dans nôtre Armée, comme elle me l'avoit recommandé avant mon départ pour les Pays-Bas. Ces let-

tres

tres frequentes, quoi que pleines de respect, firent quelque peine à Polodule, il ne put le dissimuler à Simafere son confident. Celui-ci étoit mon ennemi irréconciliable depuis l'enlevement de la Comtesse de Telomir, parce que sa sœur ayant épousé Telomir après la mort prétenduë de sa premiére femme, avoit été obligée de quitter Telomir avec honte, quand elle sçût que la Comtesse étoit en vie. 1694.

Il crut avoir trouvé une voye infaillible pour se vanger de moi : il entretint Polodule dans son chagrin, & n'oublia rien pour fomenter ses injustes soupçons.

Cisseis qui ne s'étoit pas apperçûë des ombrages de Polodule, témoignoit ouvertement avoir quelque estime pour moi, & moi de mon côté qui n'avois garde de soupçonner que je me rendois coupable en voulant faire ma cour, je n'oubliois rien pour mériter la continuation des bontez de la Princesse. Simafere le plus artificieux de tous les hommes, trouvant que Polodule n'étoit pas aussi aigri qu'il l'auroit souhaité, usa d'une horrible fourberie pour me perdre.

A force d'argent il gagna le fameux Macete, habile à contrefaire toute sorte d'écriture, & l'obligea à écrire un billet conçû en ces termes; *Ne manquez pas,*

Mon-

1694. *Monsieur, de vous rendre ce soir au Palais de la Favorite, au petit appartement de Mars, au bout de la grande Galerie precisément à sept heures du soir. Si je puis y être seule avec vous, je vous dirai pourquoi, Adieu.*

Il lui en fit faire deux exemplaires, il m'en envoya un par un More du Prince de Mansfeld, qui me dit qu'une Dame lui avoit ordonné de me l'apporter, & de garder le secret. Il alla lui-même porter l'autre à Polodule, & l'assûra qu'il l'avoit trouvé dans l'appartement de Cisseis. Il insinua adroitement à Polodule, qu'il étoit de son intérêt de sçavoir quelle étoit la Dame qui avoit donné ce rendez-vous, & qu'il seroit facile de le découvrir en se tenant caché dans quelqu'un des cabinets du petit appartement de Mars, pourvû qu'il voulût garder le secret. Il engagea Polodule à lui promettre de ne relever jamais à personne ce qu'il venoit d'apprendre de lui.

Simasere fit ensuite écrire un second billet, dont voici le contenu. *Je n'ai garde, Madame, de manquer une occasion que je cherche depuis long-tems, pour vous assurer que je vous adore. Adieu: pensons seulement à écarter la foule des importuns. Je serai comme vous me le marquez, à sept heures*

heures au petit appartement de Mars.

Il porta ce billet à Cisseis, & lui dit 1694.
qu'il l'avoit vû tomber de ma poche, lors que j'en tirois mon mouchoir, qu'il avoit eu la curiosité de le lire, & qu'il le jugeoit digne de lui être présenté. Cisseis voulut le voir. Elle reconnut d'abord mon écriture, tant Macete avoit bien contrefait mon caractére, & elle fit paroître quelque empressement pour sçavoir le nom de la Dame pour qui étoit le billet. Simafere repliqua à la Princesse qu'il étoit aisé de le sçavoir, qu'il falloit seulement envoyer quelqu'un qui entrât sans bruit dans la grande gallerie par le petit escalier sur les sept heures, tandis que lui de son côté entreroit dans le grand sallon par l'escalier du jardin, & que de cette maniére il étoit infaillible de découvrir la Dame & son Amant. Madame, ajoûta ce fourbe, ne m'exposez pas, je vous supplie, à la vengeance de Vordac. Ayez la bonté de me promettre que vous ne parlerez jamais à personne, non pas même à Polodule, de toute cette avanture. Cisseis qui a le cœur du monde le plus généreux & le plus obligeant, lui promit tout ce qu'il voulut.

La chose réüssit, comme Simafere le souhaitoit. L'envie de sçavoir d'où me venoit

—— noit le billet que j'avois reçû le matin,
1694. m'entraîna au Palais de la Favorite, & m'exposa au plus grand peril que j'aye couru de ma vie. Je traversai seul la grande gallerie à l'heure marquée, j'entrai dans le petit appartement de Mars, où je ne trouvai personne. Je m'assis un moment, & durant ce tems-là, j'entendis quelque bruit à ma gauche dans l'un des deux petits cabinets. J'en ouvris brusquement la porte, & je vis Polodule debout derriére la porte, collé contre la tapisserie pour n'être pas apperçû, accompagné de Rosnem & de Borkam. Je fis une profonde révérence, & fermant promptement la porte, je sortis de ce lieu fatal.

Tandis que je sortois par le petit degré de marbre de la tour, Cisseis entra par l'escalier du sallon, accompagnée de la Princesse Triselie & de la Comtesse de Colonitz. Ne trouvant personne dans la grande gallerie, elle commanda à un de ses Gardes, de voir s'il y avoit quelqu'un dans l'appartement de Mars. Le Garde y étant entré, Polodule lui demanda qui il cherchoit. Il répondit que Cisseis lui avoit commandé de venir voir, qui étoit dans l'appartement de Mars. Polodule lui défendit sous peine de la vie, de dire à personne qu'il lui eût parlé, ni qu'il l'eût trou-

trouvé là. Le Garde ayant rapporté à Cisseis qu'il n'y avoit personne dans l'appartement, elle se retira avec les Dames de sa suite. 1694.

Alors Polodule ne doutant plus de mon prétendu rendez-vous avec Cisseis, ne pensa qu'à satisfaire sa vengeance. Ma mort fut d'abord resoluë dans le Conseil secret qu'on tint là-dessus, & on ne deliberа que sur les moyens de me faire mourir sans éclat. On ne pouvoit pas me faire faire mon procès, sans donner une mortelle atteinte à la gloire de Cisseis. Il n'étoit pas facile de m'empoisonner. On ne pouvoit pas aussi se promettre le secret si on donnoit à des assassins gagez l'ordre de me tuer.

Dans ces agitations on resolut de m'éloigner incessamment à quelque prix que ce fût, en attendant qu'on trouvât une voye facile de se défaire de moi en secret.

Sur les dix heures du soir, je reçus ordre de partir à l'instant pour Krems, où je trouverois de nouveaux ordres de Polodule. Ce commandement fut pour moi un coup de foudre. J'allai trouver promptement Polodule, qui dès qu'il me vid, ne pouvant dissimuler son indignation: Quoy, vous étes encore ici, me dit-il d'un ton terrible. Quoy? traître, tu n'obéis

béïs pas. Accablé de ce peu de paroles, 1694. je sortis demi-mort, je partis à minuit pour Krems par un tems fort froid, accompagné de Rozieres & de Chancellade, Capitaines dans mon Régiment & de trois de mes gens. Je recommandai à Madame de Vordac que je laissai desolée, de m'envoyer incessamment à Krems Mirallo, Glouts, & Lacombe tous trois vaillans hommes, volontaires dans ma Colonelle, que j'amenois toutes les années passer l'hyver à Vienne, & qui étoient alors à ma maison de Lafemberg à une lieuë de Vienne. Ils sont aujourd'hui tous trois Capitaines.

Une heure après mon arrivée à Krems, je reçus un courrier qui m'apporta des ordres de Polodule, de partir incessamment pour Zolnoc où ma présence étoit nécessaire, sans passer pourtant par Vienne. Je dis au Courrier que j'allois obeïr, & que je demandois seulement une demie-heure pour faire repaître mes chevaux. Durant ce tems-là je fis faire bonne chére au Courrier. Rozieres & Chancellade l'amusoient à boire, afin de pouvoir gagner du tems, pour attendre mes trois soldats.

Cependant j'étois devoré d'une cruelle inquietude, me voyant disgracié tout à coup, sans en sçavoir la cause, sans pouvoir

voir même la découvrir par mes conjectures, & me voyant par là hors d'état de travailler à ma justification. 1694.

Il y avoit deux heures que le Courrier étoit à table, lorsqu'il en arriva un second qui m'apporta un contre-ordre, & me donna une lettre signée de Polodule, où il m'étoit commandé d'aller d'abord à Paris parler à Borine, espion secret demeurant au faubourg saint Germain, & de visiter les principales provinces de France, pour revenir ensuite à Paris, rendre un compte exact à Borine de l'état où la guerre, la disete, & la contagion avoient reduit ce Royaume. Le Courier ajoûta qu'on lui avoit commandé de me voir partir.

Je ne comprenois rien à un ordre si bizarre, & je n'avois jamais oüi parler de Borine. Tandis que je me disposois à monter à cheval, mes trois soldats arrivérent avec une lettre de Virbius, qui me donnoit avis de prendre garde à moi, puisqu'on avoit resolu ma mort; que je lui écrivisse promptement & avec confiance en quoy j'étois coupable, & qu'il ne m'oublieroit jamais.

Je tirai à l'écart mes trois soldats, & leur ayant fait part de ma disgrace, je leur demandai, s'ils vouloient être compa-

gnons

gnons de ma fortune. Ils me jurérent qu'ils
1694. me suivroient jusqu'aux extrêmitez du monde, & qu'ils étoient prêts à donner mille fois leur sang & leur vie pour moi. Rozieres & Chancellade s'obstinoient à vouloir me suivre par tout, mais je les pressai de s'en retourner, & de ne me pas donner le cruel déplaisir de les voir eux & leurs familles enveloppez dans ma disgrace. D'ailleurs je leur representai que leur absence me rendroit plus coupable, & qu'ils pouvoient m'être bien plus utiles en demeurant auprés de Polodule. Ils furent obligez de se rendre à de si bonnes raisons.

Ne sçachant par où entrer en France, toutes les frontiéres étant bien gardées, je me déterminai à passer par Basle. Je partis donc avec Mirallo, Glouts & Lacombe accompagné de trois de mes gens, ne doutant nullement qu'on n'eût donné ordre pour m'assassiner en chemin, mais étant bien resolu de vendre chérement ma vie.

Arrivé à Basle on me conseilla d'entrer en France par le pays des Suisses, pour éviter les partis des Garnisons de Huningue & de Befort, qui faisoient des courses continuelles, & qui arrêtoient tous les passans. J'allai donc à Porentru, & delà j'entrai

j'entrai dans la Franchecomté par Monjustin & Vesoul. 1694.

De cette derniére Place je renvoyai à Vienne-Glouts & Lacombe avec deux de mes gens. Je leur donnai des lettres pour Cisseis & pour Virbius, où je protestois que j'étois innocent de tout crime, qu'après avoir bien pensé au terrible revers de ma disgrace, je n'en pouvois soupçonner aucune cause, mais que je me souvenois que le jour même de mon malheur, un More de Monsieur de Mansfeld m'avoit donné en secrèt un billet sans seing écrit de la main d'une femme, qui me donnoit avis de me rendre le soir à l'appartement de Mars, & que ma curiosité m'y ayant entraîné, j'y avois ouvert indiscretement un cabinet, où étoit Polodule, sans que je le sçusse. Je finissois en les conjurant d'employer tout leur credit pour empêcher que Madame de Vordac & ses enfans ne fussent enveloppez dans mon infortune. Je ne gardai avec moi que Mi- 1695.
rallo & un de mes gens.

J'allai à Paris pour obeïr aux ordres de Polodule. Je trouvai Borine à l'enseigne que l'on m'avoit marquée. Si-tôt qu'il me vid : Vous soyez le bien venu, Monsieur, me dit-il, il y a huit jours que je vous attends. J'ai des choses de consé-

1695. quenee à vous communiquer, mais il est de vôtre intérêt & du mien qu'on ne nous voye pas conférer ensemble. Je vous prie de revenir ici seul demain durant la nuit, & ne dites à personne où vous allez.

Borine étoit un petit homme noir, maigre, d'une phisionomie affreuse, ayant le regard feroce, de petits yeux enfoncez, mais vifs & perçans, le front étroit, les deux sourcils joints, le nez écrasé, le menton pointu, & la bouche fenduë presque jusqu'aux oreilles.

Persuadé qu'on vouloit se défaire de moi, je m'imaginai qu'un homme de si méchante figure pouroit bien avoir des ordres violens contre ma personne. D'ailleurs toutes les précautions de Borine m'étant suspectes, je me défiai de ce personnage, & je ne retournai plus chez lui.

J'envoyai Mirallo à Bruxelles à Monsieur le Duc de Baviére pour lui demander sa protection dans ma disgrace. Ce Prince écrivit aussi-tôt à Vienne, & travailla avec ardeur à me faire rappeller.

Pour moy, au lieu de faire la visite des provinces, comme il m'étoit ordonné, je ne pensai qu'à charmer mon ennüi & à m'étourdir sur mon malheur. J'étois tout le jour aux concerts, au jeu, aux spectacles, pour adoucir mon éxil par la va-

..ce des plaisirs qu'on goûte à Paris. ——
Etant un jour à Versailles au dîner du Roi, j'apperçus Durfley, favori du Roi d'Angleterre, assez proche du fauteüil du Roi. Je l'avois vû à la Haye, & je n'eus point de peine à le reconnoître. Cent pensées se présentérent en foule à mon esprit. Je ne pouvois pas comprendre qu'un favori du plus grand ennemi de la France fût tranquillement si près du Roi durant son dîner, au milieu d'une foule de grands Seigneurs François. Je craignis tout à coup que Durfley ne fût là en qualité d'espion, ou peut-être dans quelque vûë plus criminelle Par un premier mouvement je m'approchai de Durfley, & je fus sur le point de dire tout haut, qu'on devoit se défier de lui. Cependant je ne sçai comme je me retins. Je fis réflexion que par quelque avanture qui m'étoit inconnuë Durfley pourroit bien avoir quitté l'Angleterre pour vivre en France, & que peut-être je me jetterois moi-même dans le précipice, en voulant prévenir un mal imaginaire. 1695.

Durfley remarqua que je l'envisageois fixement : il changea de couleur, & craignant d'être découvert, il tenoit fort mauvaise contenance. Il s'approcha insensiblement de la porte, & sortit bien-vîte

—— du Château. Je le suivis, & l'ayant joint,
1695. nous renouvellâmes notre connoissance. A l'entendre parler, il avoit eu sur moi les mêmes pensées que j'avois euës sur lui. Nous allâmes ensemble à Paris. Là il me fit cent protestations d'amitié, & étant descendu du carrosse sous quelque prétexte, il entra dans une petite ruë, où il se déroba à mes yeux, & je n'en entendis plus parler. Ce même soir mon valet étant sorti durant la nuit pour une commission que je lui donnai, ne revint point, & je n'en ai jamais pû apprendre aucunes nouvelles, quelque diligence que j'aye pû faire pour cela.

Cependant la scene changea à Vienne en ma faveur. Deux jours après mon départ Cisseis informée de mon éxil, en demanda la cause à Polodule. La voilà, Madame, lui dit-il, la voilà, en lui montrant le billet qu'il avoit reçu de Simasere. Vous devriez, ajoûta-t-il d'un ton accablant, conserver avec plus de soin les billets de vos adorateurs.

Ce fut un coup de foudre pour Cisseis. Etourdie d'un tel reproche, elle fut quelque tems interdite & garda un triste silence; mais comme l'innocence inspire de la hardiesse, elle reprit ses esprits, & commença par faire de cruels reproches

à

à Polodule, des injuſtes ſoupçons qu'il avoit conçu contre elle. C'eſt Simaſere qui m'apporta ce billet, ajoûta-t-elle. Je le montrai à la Princeſſe Carille qui le ſerra dans ſa caſſette. Quoi, Simaſere vous a donné ce billet, s'écria Polodule? & c'eſt Simaſere lui-même qui me l'a apporté. Là deſſus la Princeſſe Carille entrant dans la chambre de Ciſſeis, on lui demanda le billet qu'avoit apporté Simaſere. Elle alla dans le moment le querir dans ſa caſſette. Polodule voyant ces deux copies d'un même billet, écrites d'une même main, ne douta point qu'il n'y eût quelque fourberie, & fit arrêter inceſſamment Simaſere. 1695.

On le fait interroger, il ſe coupe d'abord. Cependant il pallie, il déguiſe, il embarraſſe ſi bien les choſes, que la vérité demeure cachée, & on ne commençoit à voir mon innocence qu'au travers d'un voile épais, lorſque mes lettres portées par Glouts à Ciſſeis & à Virbius, faiſant mention du More du Comte de Mansfeld, on le met en priſon pour en tirer la vérité. Ce bon garçon avoüe ingenuëment que le billet lui avoit été donné par Mademoiſelle de Foi, & celle-ci dit qu'elle l'avoit reçu innocemment de Macete.

1695. Au seul nom de Macete l'innocence parut. Ce malheureux jetté dans un cachot avoüa que Simasere lui avoit donné soixante ducats pour écrire les deux billets, & pour lui aider à conduire secrétement cette intrigue. Confrontez l'un à l'autre, ils confessérent leur crime. Simasere accablé de desespoir mourut en prison, & sa mort lui épargna la honte du supplice qu'on lui destinoit. On a cru que ses parens l'avoient fait empoïsonner dans la prison pour éviter l'infamie d'un supplice. Macete mourut publiquement par la main du bourreau.

Le denoüement de cette dangereuse intrigue causa une joie universelle. Polodule & Cisseis me firent l'honneur de m'écrire, & m'ordonnérent de revenir incessamment. Virbius & grand nombre de mes amis m'écrivirent aussi, pour se réjoüir avec moi de ce que mon innocence avoit été enfin reconnuë : mais je ne reçus aucune de ces lettres par l'avanture que je vais raconter.

Je logeois à Paris à l'hôtel de Bourgogne avec deux jeunes Officiers François, qui m'engagérent à la fin du Carnaval, à aller avec eux à un bal qu'on donnoit au Palais Royal. Nous y passâmes une partie de la nuit avec beaucoup de plaisir : j'y en aurois

aurois goûté davantage, si je n'avois été obligé de me tenir toûjours le visage à demi couvert, de crainte d'être reconnu par quelqu'un. 1695.

Au retour de ce bal notre carosse allant très-vîte, une roüe s'accrocha à un carrosse de loüage qu'il renversa avec bien du fracas. Le choc fut si rude que notre cocher tomba de son siége entre les piez des chevaux, dont il eut bien de la peine à se retirer.

Cependant les gens qui étoient dans l'autre carosse renversé, en étant sortis comme ils purent, nous vinrent charger à coups d'épées. Nous mîmes promtement pié à terre : nous les écartâmes l'épée à la main. C'étoit justement au bout du Pont neuf à l'entrée de la ruë Dauphine. On crioit de toutes parts au Guet, au meurtre. Le Guet à pié & à cheval étant accouru à cette allarme, tandis que nous nous battions toûjours, je fus saisi tout à coup par derriére par quatre ou cinq Archers qui me meurtrirent de coups, & m'entraînérent au Châtelet après m'avoir enlevé mon épée & tout ce que j'avois dans mes poches. Un des deux Officiers avec qui j'étois, fut blessé & conduit en prison, l'autre se sauva, comme il pût.

1695. Je paſſai le reſte de la nuit ſur la dure tout couvert de ſang. Le matin, les autres priſonniers qui étoient en très-grand nombre me demandérent de l'argent, pour je ne ſçai quel droit d'entrée. Les ſoldats du Guet m'avoient volé tout ce que j'avois ſur moi, de ſorte qu'il m'étoit abſolument impoſſible de contenter cette canaille. Quatre ou cinq des plus mutins s'obſtinérent plus que les autres, & ſe mirent en état de me dépoüiller. Il fallut en venir aux mains avec ces malheureux. Je les écartai à coups de piez & de poings : & malheureuſement pour moi, trouvant un bâton ſous ma main, j'en donnai pluſieurs coups à deux qui m'avoient paru plus inſolens que les autres. Les Guichetiers étant accourus au bruit que nous faiſions, me mirent les fers aux piez & aux mains, & me conduiſirent dans un noir cachot, où ne voyant jamais la lumiére, & n'entendant point d'horloge, j'eus tout le loiſir de faire de triſtes réflexions.

On me fit ſortir quelques tems après pour aller répondre à Monſieur Deſita qui interrogeoit tous les criminels. Je lui déguiſai mon nom, mon païs & mes emplois, M'étant batu autrefois en France, & depuis ce tems-là ayant toûjours

porté

porté les armes contre les François, j'avois —— sujet de craindre qu'on ne me joüât quelque 1695. tour, si j'étois reconnu.

Monsieur Desita m'ayant écouté avec un flegme qui m'étonna, il commanda qu'on me reconduisît dans mon cachot. On avoit soin de m'y apporter du pain & de l'eau de deux en deux jours. Quelques Dames étant venuës visiter les prisonniers, je m'adressai à une dont la physionomie me revenoit plus que celle des autres : je la suppliai d'employer son credit pour me procurer ma liberté. Elle me le promit de la maniére du monde la plus obligeante. Cependant elle n'en fit rien, du moins je demeurai toûjours dans ma prison, sans esperance d'en sortir de longtems.

Je pris enfin le meilleur parti ; je me soûmis aux ordres de la Providence, & ayant presque également à craindre de la part des François, & de celle de Polodule, je me déterminai à attendre avec patience, que le tems apportât quelque changement à ma fortune.

Telle étoit la situation de mes affaires lorsque vers la mi-Carême on fit sortir les prisonniers de leurs cachots selon la coûtume, pour entendre la prédication qu'on nous faisoit une ou deux fois la

semaine. Celui qui nous prêcha fut un
1695. Ecclesiastique dont la Phisionomie ne m'étoit pas inconnuë, mais je ne pouvois pas rappeller dans mon esprit, en quel endroit je l'avois vû. Dès qu'il commença à parler, sa voix me toucha. Elle s'insinua jusqu'au fond de mon cœur, & je sentis je ne sçai quel plaisir secret qui me fut de bon augure. Enfin l'envisageant plus fixement, & l'écoutant avec plus d'attention, je reconnus que c'étoit M. Cavard ce jeune Missionnaire, avec qui j'avois contracté une liaison si tendre dans les Cevenes. Alors les frayeurs & le noir chagrin commencérent à se dissiper de mon esprit, & j'attendis avec une impatience extrême la fin de l'exhortation. Je priai une des Dames de la charité qui étoient présentes, de me procurer la consolation de parler au Prédicateur, & craignant qu'elle n'oubliât ma priére, je demandai la même grace à Monsieur le Chevalier d'Aubusson qui venoit consoler réguliérement les prisonniers deux ou trois fois par semaine.

Cependant on nous fit rentrer chacun dans nos antres souterrains. Peu de tems après le Prédicateur entra dans mon cachot, tenant en main une bougie allumée. Le chagrin, les fatigues, la faim,

&

& ma l be qui avoit crû en prison — m'ayant défiguré, il ne me reconnut pas 1695. d'abord : mais dès qu'il m'entendit parler, ah! cher Vordac, dit-il en m'embrassant tendrement, est-il possible que je vous trouve dans un si triste séjour ? Je lui racontai en peu de mots tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ des Cevennes, & par quelle bizarre avanture j'avois été conduit en prison. Je lui fis remarquer avec quelle prudence il falloit travailler à ma liberté, afin qu'on ne pût rien connoître de mes engagemens en Allemagne. Après un assez long entretien il me quitta pour aller travailler à me faire sortir de prison. Sur les sept heures du soir, Monsieur Cavard, accompagné du Secretaire de Monsieur Défita me vint tirer de la prison, & m'emmena souper chez lui, où nous renouvellâmes nôtre ancienne amitié avec un plaisir extrême de part & d'autre.

Le lendemain matin, nous allâmes ensemble bien accompagnez chez Borine. Dès qu'il me vit, il me dit que depuis un mois il me faisoit chercher de toutes parts mais en vain, pour m'apprendre, qu'on avoit enfin reconnu mon innocence, & que si j'étois allé chez lui le jour qu'il m'avoit marqué, il en seroit à présent au desespoir.

Ce

avec vôtre Régiment & avec Marthon, garder l'Abbaye de Florival, & garentir le plat pays des courses des Garnisons de Namur & de Charleroi. Nous vous donnerons des voisins à Judoigne, à Ramei & à Vaure. Vous vous secourrez mutuellement dans l'occasion. Je vous envoyerai quelque renfort dans peu de tems, & vous commanderez toutes ces troupes. Sire, lui répondis-je, je tâcherai de me rendre digne de l'honneur que me fait vôtre Majesté. 1695.

Le lendemain, je pris le chemin de Florival avec mon Régiment. Cependant le Roi marcha assez lentement avec Monsieur le Duc de Baviére à la tête d'une armée de plus de cent mil hommes vers l'Escaut.

Les François avoient fait depuis peu de nouvelles lignes de l'Escaut à la Lis, & de Courtrai jusqu'à la Mer. C'étoit un fossé large de quinze piez, profond de douze, avec un parapet de dix piez d'épaisseur, qu'ils opposoient comme une barriére à nos armes. Nôtre Armée avançant toûjours vers les lignes, les Ennemis crurent que nous les voulions forcer & furent avancer toutes leurs troupes de ce côté-là.

Cependant il me venoit tous les jours de nouvelles troupes à Florival, & je me vis en peu de jours à la tête de sept mille hommes. J'appris en même tems qu'il étoit arrivé quelque nouveaux bataillons à Ramey & à Judoigne. Tout cela me fit croire que la marche du Roi d'Angleterre couvroit quelque grand dessein. Je ne me trompai pas dans mes conjectures.

Tandis

1695. Tandis que nôtre gran. blant de vouloir emporter .. noke pour attirer les François de ce . je reçus ordre le septiéme Juillet de à l'entrée de la nuit avec mes sept mille h. mes, & d'aller en toute dilligence devant Namur joinder l'armée de Brandebourg &. de Liege, pour investir cette place de toutes parts. Etant arrivé devant Namur, je trouvai que la place avoit déja été investie par plus de vingt Régimens de Cavalier où Dragons, & tout moment il arrivoit de nouveaux bataillons pour former ce siége.

Quelque diligence qu'on eût faite, le Maréchal de Boufiers avoit prévenu nôtre Cavalerie de quelques heures, & s'étoit jetté dans Namur avec quelques Escadrons de Dragons. Le Roy d'Angleterre & Monsieur le Duc de Baviére avertis que la place étoit investie, y vinrent à grandes journées, & ne laissérent que trente mille hommes au Prince de Vaudemont pour garder la basse Flandre.

On ouvrit la tranchée la nuit du onze au douze Juillet. Nous élevâmes cente trente piéces de canon, & quelques mortiers qui foudroyent incessamment la Ville. Ce siége nous coûta bien cher, & à moi en particulier, comme on le verra dans la suite de ces Memoires.

F I N.


LUIGI LANDI
LEGATORE DI LIBRI
FIRENZE
Via del Cam



